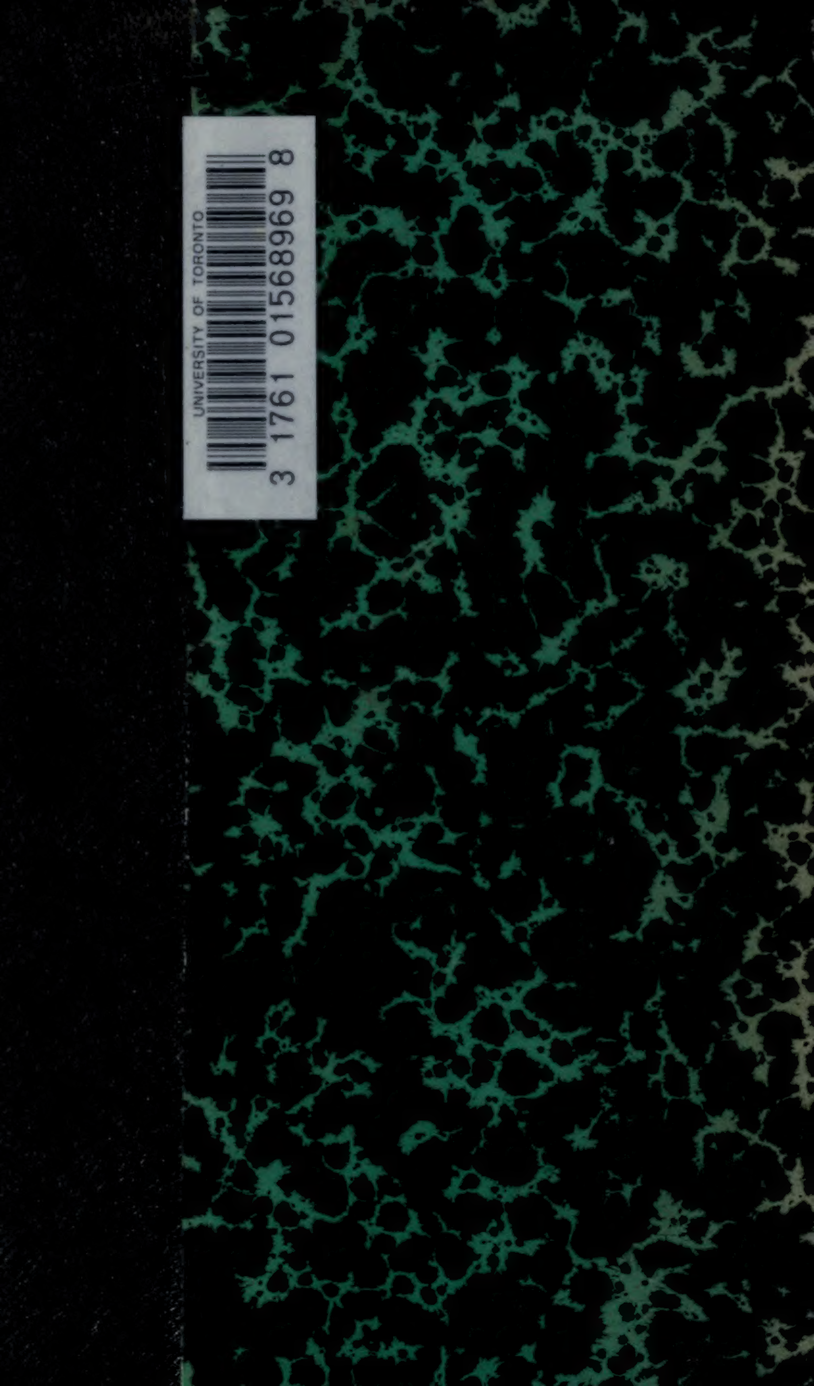

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01568969 8







THÉATRE COMPLET

VIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinquante exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 50
et cent cinquante exemplaires sur papier du Marais
numérotés de 51 à 200

OUVRAGES DE HENRY BATAILLE

Chez le même éditeur :

LA TENDRESSE. — L'HOMME A LA ROSE.
VERS PRÉFÉRÉS.

THÉATRE COMPLET

Tome I : LA LÉPREUSE. — L'HOLOCAUSTE.
Tome II : LE MASQUE. — L'ENCHANTEMENT.
Tome III : RÉSURRECTION. — MAMAN COLIBRI.
Tome IV : LA MARCHE NUPTIALE. — POLICHE.
Tome V : LA FEMME NUE. — LE SCANDALE.
Tome VI : LA VIERGE FOLLE. — LE SONGE D'UN SOIR D'AMOUR. — LA DÉCLARATION.
Tome VII : LE PHALÈNE.

Pour paraître prochainement :

L'ENFANCE ÉTERNELLE, roman autobiographique.

B32...

HENRY BATAILLE

THÉATRE COMPLET

VIII

L'ENFANT DE L'AMOUR
NOTRE IMAGE

228597
21. 1. 29.

ERNEST FLAMMARION, EDITEUR
26, RUE RACINE, PARIS

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège

PQ
2603
A7A19
1922
t.8

L'ENFANT DE L'AMOUR

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois le 27 février 1911,
au théâtre de la Porte-Saint-Martin

Reprise au Théâtre de Paris les 26 mars 1920 et 27 mars 1925.

PERSONNAGES

	Théâtre de la Porte Saint-Martin 27 février 1911	Théâtre de Paris 26 mars 1920	Théâtre de Paris 27 mars 1925
	MM.	MM.	MM.
Maurice Orland	André Brulé.	André Brulé.	Henry Rollan.
Rantz	Dumény.	Georges Mauloy.	Georges Mauloy.
Raymond	J. Coquelin.	Barral.	Joffre.
Loredan	A. Bour.	Joë Saint Bonnet.	Joë Saint Bonnet
Dédé	J. Aymé.	Ch. Reschal.	Paul Dupeyron.
Le Chef de Cabinet	Gouget.	René Montis.	Ch. Bernard.
François......	Fabre.	Ch. Hémery.	Georges Clarins.
1er Sténographe	Mernet.	Ch. Bernard.	Pierre Garnier.
2e Sténographe	Danequin.	H. Henriot.	Jean Gaurens.
Bowling... ..	Barklett.	Varnel.	Geo Laby.
Le Prince.....	Saint-Mars.	Pierre Franck.	Jean Galland.
Jean..........	Person.	Person.	Martinet.
Adrien		Foriot.	Charley.
Vincent		Lévy.	Nérac.
Un Déménageur	Totah.	Adam.	Richard.
Le Portier....	Rey.	Ancé.	Olivier.
	Mmes	Mmes	Mmes
Liane Orland..	Réjane.	Vera Sergine.	Vera Sergine.
Nelly Rantz...	Frévalles.	Juliette Clarens.	Suzanne Dantès.
Aline........	Sylvie.	Andrée Pascal.	Suzanne Paris.
Gaby	Fonteney.	Simone Joubert.	Camille Calvat.
Myrtille.....	Lavergne.	Andrée Terroy.	Louise de Mornand.
Maloute......	Peri.	Simone Sandré.	Ellie Perceval.
Nathalie	Frédérique.	Valentine Ribe.	Valentine Ribe.
Augustine.....	Clasis.	Suzanne Berny.	Camille Solange.
Marie........	Florent.	Yvonne Gonzalves	Caprine.
Joséphine.....	Launier.	Janine Deroy.	Picco.
Louise		Barbier.	Renouard.
Lucie........		Carmen.	Clo.
Le petit Raoul.	Petit Debray.	Le petit Rauzena.	La petite France.

L'ENFANT DE L'AMOUR

Ce n'est pas le fils naturel. Ce sont ces petites âmes non désirées que l'amour a fait éclore sur son triomphant et fatal passage. Ce sont les fils du hasard, que le pollen de l'amour a semés par-ci par-là, dans la grande forêt humaine, parmi la foule compacte de nos joies pressées, de nos douleurs comprimées. Ceux qui voudront bien écouter ma pièce comprendront que j'ai envisagé une de ces mille fatalités de l'amour, de la naissance et de la mort. Ici c'est le cas d'un enfant de courtisane. J'ai essayé de préciser et de généraliser aussi ce qu'il y a de pitoyable, d'inéluctable et de mélancolique infiniment dans ces naissances improvisées et ces destins derrière lesquels transparaît toujours le grand visage mystérieux de l'amour.

Ce n'est pas l'enfant martyr, ce n'est pas du tout « Jack ». Au contraire. Je n'ai pas présenté l'enfant abandonné, mais le bel enfant de l'amour qui s'auréole du luxe de sa mère et dont l'éclatante jeunesse, saine et fraîche, est simplement, aux yeux de la courtisane-mère, l'horloge terrible qui marque l'heure et la mort du Désir. L'éloignement dont il est la victime provient d'un déplacement de l'amour maternel chez une créature esclave des hommes et du temps.

C'est un type très répandu. Il existe à des milliers d'exemplaires dans la vie de Paris et d'ailleurs ; ce sont des obscurs, perdus dans la foule ; ils sont généralement intelligents et précocement sensibles. Ils possèdent une conscience parfaite de leur condition sociale. Je les ai vus, je les ai observés. Eh bien, quelle est l'observation générale, que j'en ai retirée et qui constitue le sujet même de *L'Enfant de l'Amour* ? Celle-ci : chez un jeune homme l'amoralité ingénue, engendrée nécessairement, logiquement, par une éducation faussée et par le déplacement des notions ordinaires de la vie ; mais cette amoralité se mélangeant, avec candeur et sans apprêt, aux instincts les meilleurs, au grand rythme éternel du sentiment. L'équilibre habituel est rompu. Seulement, cherchez et vous retrouverez vite toutes les noblesses et toutes les beautés de l'instinct pur qu'il y a dans l'homme : tendresse, abnégation, courage. Et c'est un duel effrayant et charmant que ce pire au service du meilleur, que cet amalgame de beautés et de laideurs inconscientes chez des êtres qui vivent en marge de la société, sans autre guide que leur faible conscience ingénue, et qui ne sont pas appelés aux festins ordinaires des hommes, aux festins de la tendresse et des joies épurées.

Pour moi, je trouve ce sujet émouvant : c'est une intéressante lutte que celle où se précipite ce petit être têtu qui fonce au hasard de son âme, de la vie et des circonstances, pour défendre sa mère. Que de mélancolie dans ses tendresses ! Et je vois au-dessus de ces deux êtres, mère et fils, je vois la nature, l'immense, terrible et belle nature faisant, à travers toutes les entraves des hommes, son œuvre éternelle, la nature que rien n'étouffe, que rien n'arrête, et dont on observe

toujours la marche souveraine dans les cœurs les plus humbles, à travers les gestes les plus vains ! C'est une terrible et méchante bataille que celle de la vie, nous le savons tous ; mais regardons les combattants du haut en bas de la citadelle humaine : quelle grande pitié se dégage d'eux ! Je plains cet enfant tel que je l'ai dépeint, tel qu'il existe, tel qu'il agit réellement dans la vie.

Certes, quelques-uns vont me jeter la pierre. Je les connais, ces pharisiens hypocrites qui vont se boucher les oreilles et les yeux. Elles vont se montrer, ces nobles âmes pourries des boulevards parisiens, qui parleront, dès demain, au nom de l'idéal méconnu ; ceux-là qui vont invoquer le fameux cas pathologique, et aussi les autres, les impuissants haineux qui affectent de prendre la simplicité pour la banalité, les termites sournois de l'esprit et de la rancune artistique ! Je leur pardonne d'avance. Ce n'est pas pour eux que j'écris. Mes ouvrages téméraires le leur disent avec franchise. Rien ne m'empêchera de produire et de mettre au jour tranquillement les sujets que je porte en moi. Faisons-le sans concession. Du fond de la solitude de l'écrivain, penchons-nous ardemment vers la vie. On a souvent cité la parole du naturaliste Fabre, qui a écrit de lui-même et de son œuvre : « J'observe sous le ciel bleu. Vous soumettez au réactif la cellule et le protoplasma, j'étudie l'instinct dans les manifestations les plus élevées. Vous scrutez la mort, je scrute la vie ».

A l'heure funèbre où l'on juge les efforts d'un homme qui disparaît, je ne souhaiterais pas de plus bel éloge. Mais comment le mériter ? Car c'est dans le domaine de l'âme humaine que j'aurais voulu, si j'en avais eu la puissance, apporter le souci d'une pareille étude, ou du moins

d'une étude plus présomptueuse et plus belle encore, celle des luttes et des amalgames que forment en nous ces deux forces : l'instinct et la volonté, les deux pôles de l'âme humaine.

Laissons les scalpels, la pédagogie, la pédanterie à ceux qui scrutent la mort, les livres, les mots. Buvons à même la vie.

Si je n'étais pas qu'un simple passant, peut-être même un simple amateur, notant des impressions fugaces et distraites, je souhaiterais de m'enfoncer dans les études opiniâtres de l'évolution spirituelle, et, à l'aide de souvenirs et d'hypothèses, en me réfugiant dans quelque solitude d'anachorète,je deviendrais celui qui s'écrie : « Nature! nature ! je t'aime et je te hais, pour ton immensité et tes bornes, pour ta force et ton impuissance, pour ton parfum et ton néant ! Je ne puis rien concevoir hors de toi et, pourtant, j'ai la sensation que tu n'es que l'ébauche de ta perfection ! A quel cruel amour de toi tu m'as condamné ! »

Mais bornons-nous, sans génie, à notre rôle de comparse ; délaissons le rêve ambitieux d'un ouvrage d'ensemble auquel de plus qualifiés peuvent prétendre. C'est assez d'être le poète mineur qui s'est dicté à lui-même cet ordre et s'y conforme : « Sois sincère dans les mots, dans tous tes écrits, dans tous tes actes, dans tous tes désirs : sois sincère jusque dans la mort. »

Cette note a été antérieurement publiée par Henry Bataille dans le volume intitulé *Ecrits sur le théâtre* (Crès, éditeur).

ACTE PREMIER

La scène représente un salon de l'hôtel particulier de Liane. A la place de tentures murales deux grandes fresques, l'une de Chéret, l'autre de Forain. Buste de la maîtresse de maison. Beaucoup de meubles. Sur le piano, une corbeille lumineuse. En somme, une pièce luxueuse, mi-masculine, mi-féminine. Des grenouilles en faïences de couleur, par-ci par-là, sur les tables. Une plus grosse que les autres, sur un coussin d'or, par terre. Au lever du rideau, un maître d'hôtel, en habit, change les ampoules électriques des lampes et des appliques. Un moment se passe. Liane Orland entre, en se frottant les ongles avec un petit polissoir.

SCÈNE PREMIÈRE

LIANE, RAYMOND, puis LA FEMME DE CHAMBRE

LIANE

Oui, vous avez raison de changer les lampes, Raymond. On n'y voit rien du tout. Des dix-huit bougies.

RAYMOND

C'est ce que je fais, madame. Des dix-huit bougies partout. Faut-il en mettre au petit salon ?

LIANE

Non, aussitôt arrivées, ces personnes vont partir pour le théâtre avec moi. Mais, demain, n'y manquez pas. Quelle heure est-il ?

RAYMOND

Il est huit heures et demie. Madame n'a pas d'ordres pour demain matin ?

LIANE

Pourquoi ?

RAYMOND

Je vais porter le costume gris de monsieur qu'il a laissé il y a quinze jours. Il l'a réclamé.

LIANE

Quinze jours !... dites un mois... au moins !

RAYMOND

Mon dieu, madame, depuis seize ans que je porte les costumes de monsieur, je ne fais plus attention aux dates. J'ai tant de fois été chercher la valise jaune et la correspondance du matin !

LA FEMME DE CHAMBRE, *entre.*

Madame, Monsieur Maurice est là ; il demande si ça ne dérange pas madame de le recevoir une seconde ?

LIANE

Non... si. *(Se reprenant.)* Non, qu'il entre. J'ai quelques minutes. Où est-il ?

LA FEMME DE CHAMBRE

A la cuisine, madame. Il est monté par le service.

LIANE

Vous m'apporterez de la veloutine. Cette poudre nouvelle ne tient pas du tout.

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien, madame.

La femme de chambre sort.

LIANE, *continuant à se parfaire les mains.*

Dites-moi, Raymond, vous saviez que Monsieur Maurice était là ?

RAYMOND

Du tout, madame, il vient d'arriver, je pense.

LIANE

Sans doute.

SCÈNE II

Les Mêmes, MAURICE

Maurice entre.

MAURICE

Bonjour, maman, ça va bien ?

LIANE

Bonjour, mon petit. Qu'es-tu venu faire ?

MAURICE

Rien de particulier. Je passais... alors... Bonjour Raymond.

RAYMOND

Bonjour, Monsieur Maurice, vous allez bien ?

MAURICE

Très bien. (*A sa mère.*) Il y a longtemps que je n'avais eu de tes nouvelles, alors, comme nous passions devant tes fenêtres — je conduis la gosse à la foire de Montmartre — je me suis dit : « Tiens, je vais prendre des nouvelles de maman. » Si tu avais eu du monde, je ne serais même pas entré, naturellement... Rassure-toi, d'ailleurs, je suis passé par l'escalier de service.

LIANE

Tu es avec ta petite amie ? Elle est là ?

MAURICE

Mais oui, elle est là.

LIANE

Va la chercher.

MAURICE

Oh ! nous ne voulons pas te déranger.

LIANE

Je dispose d'un quart d'heure. Je vais avec des gens au théâtre. Je ne demande pas mieux que de recevoir ton amie. J'ai quelques petites choses à lui donner. Va. *(Il sort en appelant tout haut Aline.)* Mon Dieu, comme il fait du bruit ! *(A Raymond, qui arrange toujours les lampes.)* C'est curieux ce que vous me dites... oui... pour le costume... Quand Monsieur vous a-t-il donné cet ordre ?

RAYMOND

Mais la dernière fois qu'il est venu, Madame... avant-hier en passant dans l'antichambre...

LIANE

C'est curieux... Comme il savait déjà qu'il devait passer ici la soirée d'aujourd'hui, cela prouve donc qu'il n'a pas l'intention de rester ; sans quoi il aurait eu tout le temps, demain matin, de vous donner cet ordre. Qu'a-t-il à faire d'un costume gris, demain matin, puisque... *(La femme de chambre rentre de droite avec la boîte de poudre.)* D'ailleurs, ça n'a qu'une importance relative. *(A la femme de chambre.)* Merci.

Elle commence à se poudrer les bras.

SCÈNE III

LES MÊMES, ALINE

Maurice rentre avec Aline.

ALINE

Oh ! Madame, vous êtes trop aimable. Je suis confuse de vous déranger.

LIANE, *continuant de se passer la houppe.*

Du tout, mon enfant. J'ai cinq minutes. Ce petit chapeau vous va à ravir.

La femme de chambre est ressortie.

ALINE

C'est moi qui l'ai fait, Madame.

LIANE

Je voudrais bien que vous en fassiez d'aussi jolis chez Madame Simone. Je ne suis pas du tout, oh ! mais pas du tout, contente de mes chapeaux.

ALINE

C'est vrai ?

LIANE

J'ai lâché Reboux pour votre patronne, sur la recommandation de Maurice, mais je crois que je reviendrai à Reboux. *(Lui passant la houppe.)* Tenez, voulez-vous avoir l'obligeance de m'en mettre ici.

ALINE, *tout en poudrant les épaules de Liane.*

Oh ! cependant, Madame, le dernier que je vous avais essayé moi-même vous allait si bien : vous savez, avec les plumes blanches ?

LIANE

Oui, encore celui-là ! *(Reprenant la houppe.)* Merci. Vous êtes bien aimable.

MAURICE, *donnant une tape à la grenouille de faïence sur son coussin d'or.*

Bonjour Benoît !... Il n'a pas changé, Benoît. *(A Aline.)* Je te présente un vieil ami de la maison, le fétiche !

Il embrasse Benoît et le passe à Aline.

LIANE, *riant.*

Alors, vous vous aimez toujours, tous les deux ?

MAURICE

On s'adore. Elle est si gentille !

LIANE

Vous êtes deux vrais gosses, tenez ! Ç'a l'air de devenir tout à fait sérieux ?

MAURICE

J'en ai peur. Où vas-tu au théâtre ce soir ? Probablement à la répétition des Fol.-Berge.

Il abrège l'expression en argot du boulevard.

LIANE

Oui.

MAURICE

Avec qui donc y vas-tu ?

LIANE

Rantz.

MAURICE

Naturellement, ça ne se demande pas.

LIANE

Mais si, ça se demande, maintenant. Et puis Lorédan.

MAURICE

Il me semble que tu deviens de plus en plus intime avec ce sale journaliste. Il te cite tout le temps dans ses articles.

LIANE

Je le reçois. Il est l'ami intime de Myrtille Deneige. Mais pourquoi ces indiscrétions ? Qu'est-ce que ça peut te faire, tout cela ?

MAURICE

Rien. Simple curiosité. Tu sais qu'elle a failli être lâchée par le petit prince.

LIANE

Myrtille ?... Comment le sais-tu ?

MAURICE

Dame ! aux courses. Au bar !... on parle...

LIANE, *à Aline.*

Mon Dieu ! qu'il est au courant ! Comme tu sors !

MAURICE

Oh ! maman, très peu. Nous vivons au contraire retirés. Mais, n'est-ce pas, tout de même, les bruits du dehors... Et puis, ce sont des choses de notoriété publique... Sans quoi, justement, nous avons plutôt le goût de l'intérieur. Ah ! s'il n'y avait pas sa mère ! Il faut que je la raccompagne tous les soirs chez elle.

LIANE, *avec un soupir.*

Aimez-vous ! aimez-vous pendant que vous êtes jeunes. Il n'y a que ça de vrai ! et le reste n'a aucun intérêt dans la vie. Vous allez à Montmartre ?

MAURICE

A la foire, histoire de distraire la gosse qui est un peu souffrante.

LIANE, *elle sort d'un petit sac, sur la table, deux billets.*

Tiens, voilà deux cents francs pour vous amuser.

MAURICE

Oh ! merci, maman. Tu es mille fois trop bonne. Mais je ne venais pas pour te taper, tu sais ?... Non, non, je te jure... Tu peux me croire... J'ai encore un peu d'argent de mon mois. Je te remercie tout de même.

LIANE

Ça ne comptera pas sur le mois. *(Il lui saute au cou. Liane, reculant un peu la tête.)* Et ça ne vaut pas cette effusion. Mademoiselle Aline, voulez-vous que nous montions toutes les deux dans ma chambre ? J'ai deux robes neuves de chez Callot. Je ne les ai jamais mises, et je ne les mettrai probablement jamais. Elles vous iront à merveille, bien mieux qu'à moi. Ce sont des robes droites, les retouches seront faciles. Tenez, montez. *(Se retournant vers son fils.)* Maurice si on sonnait pendant ce temps, n'est-ce pas ?

MAURICE

Oui, n'aie pas peur !... Aline, tu me rejoindrais au fond, hein !... je t'attendrais.

Elles sortent. Raymond, qui continuait dans la galerie de mettre des ampoules, se rapproche et entre tout à fait dans le salon.

SCÈNE IV

RAYMOND, MAURICE

RAYMOND

Qu'est-ce que tu as pris ?

MAURICE

Pour demain ? Pour les Drags ?

RAYMOND

Oui.

MAURICE

Protocole Ier, placé.

RAYMOND

Malgré ce que je t'ai dit, crétin ! malgré les tuyaux de *Smiths* ? Combien as-tu mis ?

MAURICE

Cinq louis.

RAYMOND

Bougre d'âne ! J'avais le tuyau sûr. *Smiths* est de chez Ephrussi, et puis j'ai entendu le patron à déjeuner, l'autre jour, qui parlait de *Protocole* avec un clin d'œil !

MAURICE, *lui poussant le coude.*

Oh ! les tuyaux de Rantz ! tu sais, j'en suis revenu, je me méfie.

RAYMOND

Et moi ? Est-ce que je suis une poire ? Ce n'est pas moi, peut-être, qui t'ai fait gagner deux cents louis avec mon tuyau sur *Radium* ! Il fallait prendre *Savonnette*. *(Il sort de sa poche le journal* Le Sport.*)* *Le Sport* donne *Savonnette*.

MAURICE

J'aime mieux risquer le paquet. Je voudrais faire le gros coup, tu comprends.

RAYMOND

Pourquoi ? Tu as besoin d'argent ?

MAURICE

Bien sûr que je ne cale pas le pied des chaises avec des billets de mille ! Et d'abord ça m'embête de vivre toujours aux crochets de maman. Je voudrais vraiment commencer à gagner ma vie.

RAYMOND

C'est bien pensé.

MAURICE

Et puis, je voudrais me meubler gentiment. Mon petit cinquième n'est pas large ; mais enfin j'ai envie d'un meuble de salle à manger que j'ai vu quelque part. Et si je peux un jour m'installer avec la gosse...

RAYMOND

La folie des grandeurs, quoi ! *(En disant cela, il ouvre sur la table une boîte de cigares, prend quelques cigares et les offre à Maurice.)* Ils sont bons.

MAURICE, *rougissant.*

Tu es fou ! J'ai passé l'âge où l'on chipe des cigares à sa mère.

Raymond lui en met plusieurs dans la poche du veston.

RAYMOND

Prends toujours, va. Elle croira que c'est moi.

Un temps.

MAURICE, *gêné, baissant un peu la voix.*

Dis ?... Quelle est cette nouvelle figure que j'ai vue en passant à la cuisine ?

RAYMOND

Ah !... la nouvelle deuxième femme de chambre que j'ai engagée.

MAURICE

C'est elle qui m'a ouvert. Est-ce qu'elle ne va pas trouver extraordinaire que je passe comme cela par l'escalier de service ?

RAYMOND

Ne te frappe pas ! Elle est très intelligente. Elle sait qu'il y a vingt ans que je dirige la maison, que nous sommes de vieux copains, toi et moi. On lui a tout expliqué... que tu as plutôt vécu de notre côté qu'au salon. Et c'est une femme qui a de l'existence !... Elle comprend très bien que tu ne peux pas arriver ici à l'improviste, chez ta mère, ni te montrer quand il y a du monde... A propos, tu as eu du flair de venir aujourd'hui... J'allais passer chez toi demain !...

MAURICE

Pourquoi ?

RAYMOND

Quelque chose encore à te remettre.

MAURICE

A moi ?

RAYMOND

Tu ne devines pas ? Hier, Madame m'a envoyé déposer une lettre chez le patron. Il n'était pas là... La fillette m'a encore glissé un petit poulet pour toi.

MAURICE

Encore ! Zut ! Non, non !... Assez !...

RAYMOND

Ben, quoi ? Ce n'est pas de ma faute si tu as

une jolie figure et des succès dans tous les mondes.

MAURICE

Mais ce succès-là je m'en passerais... c'est très embêtant, très... horriblement !... D'abord, cette histoire ne peut aboutir à rien... Je veux l'arrêter tout de suite... Une jeune fille de dix-huit ans qui est la fille de l'ami de ma mère !... Je sais bien que je suis très poli de ma nature, mais vraiment la politesse ne peut pas m'amener à des bêtises de cet acabit ! *(Il sourit.)* Par respect hiérarchique, j'ai été déférent et courtois, mais maintenant... Zut !... Tout le monde descend ! Eh bien, je vois la tête de maman !...

RAYMOND

Moi je suis bien obligé de te remettre les petits poulets. Et puis c'est plutôt pour en rigoler !...

MAURICE

Mais qu'est-ce qui lui a pris de se fourrer ça dans la caboche ?... Je ne l'ai pas rencontrée plus de cinq ou six fois dans ma vie... Quand on était petit on s'était adressé quelques sourires, par la fenêtre... ou dans la rue.

RAYMOND

Ça lui a suffi...

MAURICE

C'est la cinquième lettre, en six mois, plus deux coups de téléphone chez moi, cette semaine... J'ai été stupide à l'appareil ! Je lui ai parlé anglais !... Dieu, que c'était bête ! J'ai envie de refuser la lettre.

RAYMOND

Non. Tu aurais l'air d'attacher de l'importance à des gamineries... Tu es assez roublard pour t'en

tirer sans rien casser. Si tu avais vu comme elle rougissait encore en me donnant la lettre : « Mon petit Raymond, voulez-vous bien de nouveau vous charger... » Comment, tu la mets dans ta poche sans la lire ?

MAURICE

Curieux !

RAYMOND

Oh ! moi, ce que j'en dis...

MAURICE, *décachetant la lettre.*

I am ashamed.

Il s'interrompt.

RAYMOND

Qu'est-ce que c'est ?

MAURICE

Elle m'écrit en anglais...

RAYMOND

Des sucreries ? ...

MAURICE, *lisant.*

Boum ! Boum !... Gnangnan !... Rêve de jeune fille. Elle dit qu'alors elle va accepter le parti que lui propose son père. Eh bien, marie-toi ! Bonne affaire ! « Je veux avant mon mariage vous parler. Rencontrons-nous où vous voudrez... J'irai chez vous si vous voulez. » *(Interrompant.)* Ça y est, ça y est ! j'en étais sûr. Jamais de la vie... Eh bien elle m'en ferait encaisser des ennuis !... Je vois la tête de maman si elle savait ça... et de Rantz donc !... Quel chambard !... De plus, j'aime beaucoup mon petit chou d'Aline, et je me suis interdit tous les flirts... Sans quoi, depuis deux, trois ans, tu n'as pas idée des béguins que j'ai faits. Je dois être très en forme !...

Il rit avec crânerie.

RAYMOND

Parbleu ! Tu as vingt-deux ans et tu es blond...

MAURICE, *baissant la voix.*

Si j'avais voulu... Myrtille Deneige qui vient ce soir, eh bien, si j'avais voulu, en cachette de maman, rien n'était plus facile. Elle m'a fait des avances très nettes, aux courses...

RAYMOND

Tu as rudement bien fait de ne pas marcher. Surtout celle-là !... Quelle bavarde !... Ta mère l'aurait toujours su... Alors, que répondre de ta part à la petite ?

La deuxième femme de chambre vient d'entrer.

LA FEMME DE CHAMBRE

Madame n'est pas là ? Elle m'a sonné mes trois coups.

RAYMOND, *impératif et hautain.*

Voyez dans sa chambre, là-haut. Ce n'est pas la sonnette d'ici !... Vous devriez regarder le tableau !...

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien.

Elle traverse la pièce et sort par l'autre porte.

MAURICE, *avec humeur.*

Vraiment, tu pourrais faire attention à ne pas me tutoyer devant les domestiques !

RAYMOND

Je ne l'avais pas vu entrer. Autrement, je te prie de croire que j'aurais fait attention... Est-ce que je t'ai jamais tutoyé devant ta mère ou devant des invités ?

MAURICE, *avec précaution.*

Raymond, ne crois-tu pas qu'il vaudrait peut-être mieux, pour faciliter, que nous prenions l'habitude de ne plus nous tutoyer du tout ?

RAYMOND

Quoi ? Tu voudrais que je t'appelle « Monsieur », entre nous deux, quand nous sommes seuls ? Ah ! ça, je t'avertis que je ne pourrai jamais !... Je te vois venir, tu rougis de tutoyer le maître d'hôtel de ta mère !...

MAURICE, *tout de suite.*

Mais non, mon vieux, mais non.

RAYMOND

Allons donc, je vois bien. Il y a déjà plus d'un an que ça t'embête. D'abord je te ferai observer que je ne t'ai jamais manqué de respect devant personne. Ou alors il ne fallait pas qu'on te garde pendant tant d'années avec nous, à l'office ; c'est une affaire de cœur. Si tu ne le comprends pas, c'est malheureux pour toi ! Est-ce que tout petit, quand on te cachait des journées entières, ce n'est pas moi qui te faisais ta vie, pas moi qui te promenais au Jardin d'Acclimatation, qui te réservais les meilleurs morceaux de la table ?

MAURICE, *battant en retraite.*

Mais oui, bien sûr.

RAYMOND

C'est pas ta mère qui t'a soigné pendant ta typhoïde, n'est-ce pas ?

MAURICE

Mais, mon vieux Raymond.

RAYMOND

Et ce n'est pas moi, peut-être, moi et ma femme qui t'avons élevé à la campagne quand ta mère a filé avec le Tcherkoff à Pétersbourg, et quand...

MAURICE

Mais ne t'emballe pas comme ça, mon vieux ! ne t'emballe pas !... Je n'ai pas voulu te froisser. J'ai beaucoup d'affection pour toi.

RAYMOND

On ne le dirait pas. Tu me traites avec une hauteur !

MAURICE

Je n'oublie pas, Raymond, que tu m'as aidé dans les grandes et les petites choses.

RAYMOND

Comment veux-tu que je t'appelle, alors ?... Monsieur Maurice ?... eh bien, monsieur Maurice, tu me fais de la peine ! voilà ! C'est tout ce que je paie.

MAURICE, *prenant le bras de Raymond.*

Tu ne m'as pas compris.

RAYMOND

Dans ce cas, tais-toi... et prends *Savonnette*, placée.

MAURICE

Tu y tiens ? Soit ! Je perdrai dessus vingt-cinq louis dont j'ai un fichu besoin, mais je les perdrai pour te prouver que j'ai du cœur.

RAYMOND, *faisant mine de lui allonger une taloche.*

Ah ! si tu m'achètes, par-dessus le marché, morveux !... Bouchon !... voilà ta mère. *(Revenant,*

bas.) Et vite donc ! Quoi répondre à la petite? Je la vois demain.

MAURICE

Tu lui diras... Rien... Qu'elle me téléphone chez moi.

RAYMOND, *haut, pendant que Liane entre.*

Oui, Monsieur Maurice, Madame a fait donner son congé à la deuxième femme de chambre et...

SCÈNE V

Les Mêmes, ALINE, LIANE

Aline et Liane reviennent en causant.

ALINE

...Je ferai prendre ces robes demain, Madame...

LIANE

Inutile, ne vous en occupez pas... C'est moi qui les ferai porter chez vous.

MAURICE, *puisant des bonbons dans une coupe sur la cheminée.*

Fameux ! Où prends-tu celà ?

LIANE

Chez Rump... *(Elle s'arrête brusquement au milieu du nom du fournisseur.)* Je ne sais pas. *(Bas, à Aline en la tirant.)* Ah ! puisque vous allez à Montmartre, une recommandation... Vous me comprendrez, parce que vous êtes très délicate. Faites en sorte que, dans les établissements, Maurice ait un peu de discrétion... enfin... qu'il ne se nomme pas à tout bout de champ, comme il a l'habitude de le

faire. Ça part d'un sentiment très gentil... mais quelquefois il manque de tact !...

ALINE, *souriant d'un petit air complice.*

Oui, oui, Madame, je comprends ce que vous voulez dire... J'y veillerai, sans en avoir l'air.

LIANE

C'est surtout... à cause de Monsieur Rantz... Et puis... mon Dieu...

ALINE

Enfin, Madame, soyez sûre que je ferai de mon mieux pour comprendre la situation.

LIANE, *lui donnant une chiquenaude amicale sur la joue.*

Restez pour lui une bonne petite femme rangée et je vous assure que je vous en aurai de la reconnaissance.

On entend sonner. Maurice, qui était demeuré au fond gauche, comme subitement mû par un ressort.

MAURICE

Maman, on a sonné.

LIANE, *vivement.*

On a sonné ?... Alors, vite, mes enfants, filez, filez...

MAURICE, *se précipitant, culbutant tout.*

Viens, Aline.

ALINE, *se bousculant aussi.*

Mais, ça y est ! Quoi... ça y est...

LIANE, *frappant des mains et d'une voix autoritaire.*

Dépêchez-vous, allons, ne lambinez pas... *(A son fils.)* A droite, hein ?

Elle montre du geste le couloir.

MAURICE

Bien sûr. Au revoir, m'man !...

LIANE

Au revoir, mon petit. A un de ces jours !

MAURICE

C'est ça, téléphone-moi. *(Sur la porte.)* Et merci pour nous deux.

LIANE

Il n'y a pas de quoi... vite, vite !

Ils sortent.

SCÈNE VI

LIANE, LORÉDAN

Liane reste seule, se met vivement au piano quelques secondes. Raymond introduit Lorédan.

LIANE

Vous arrivez bon premier, Lorédan... Personne n'est là, vous le voyez, et d'ailleurs la revue ne commencera pas avant dix heures.

LORÉDAN, *lui baise la main.*

Tiens ! Vous avez changé de coiffure ! Ça n'est pas mal !... Vous ressemblez à une Portia, un buste de Romaine... Voyons sous la lumière. Toujours belle !

LIANE

Toujours est de trop...

LORÉDAN

Oh ! chez moi, c'est une locution invétérée.

Tous les matins je me réveille étonné de ne pas être beaucoup plus vieux que la veille.

LIANE

On l'est d'un jour. C'est suffisant. Mais, moi, je m'en fiche !...

LORÉDAN

Liane !... il n'y a qu'un seul drame dans la vie qui compte, celui du temps.

LIANE

C'est pourquoi vous vous teignez et pourquoi vous vous mettez du bleu aux yeux. Vous en avez trop mis ce soir. Ça coule...Essuyez-vous, Lorédan.

Elle lui tend son mouchoir.

LORÉDAN, *se regardant dans la glace.*

Il faut bien nous truquer ma chère.

LIANE

Parlez pour vous, vieille vipère chérie !...

LORÉDAN

Au fait, une femme truque toute la vie.

LIANE

Petite jalouse, va !

LORÉDAN

Lianon... je suis l'homme terrible à qui vous ne pouvez pas cacher votre âge. Je n'en abuserai pas, rassurez-vous. Il n'est pas encore assez considérable. J'attends. Pour le moment, vous êtes une femme de trente-neuf ans quatre-vingt-quinze, pour ne pas dire...

LIANE, *l'interrompant.*

Oui, gale ! Vous avez, pour vous rappeler mon

âge, en effet, un point de repère que n'ont pas les autres : un souvenir de mufle qui vous est bien personnel, celui du premier article où vous m'avez éreintée, car vous éreintiez les femmes... et vous les éreintez encore.

LORÉDAN

Hum ! hum !

LIANE, *riant.*

Enfin, on les éreinte comme on peut. *(Elle offre les cigares.)* Vous pouvez fumer !

LORÉDAN

Vous m'en voulez à plus de vingt ans de distance !... Très flatteur !

LIANE

Quand je pense que c'est dans le propre journal de Rantz que vous m'avez éreintée !

LORÉDAN

Nous ne pouvions pas deviner votre liaison future... Vous étiez alors la courtisane somptueuse qui fait trembler les mères de famille et soupirer les khédives en voyage !... Fleur de chic, comme on vous nommait ! Du reste, il me l'a très bien pardonné, Rantz. Je crois même me souvenir qu'il m'a augmenté.

LIANE

Soyez sûr que ce n'était pas pour cela.

LORÉDAN

Qui sait !... Il est si parisien ! *(Il lui prend la taille en gloussant.)* Ah ! ma chère, ma chère !...

LIANE

Eh bien, qu'est-ce qui vous prend !... Tenez, vous m'avez griffée avec une de vos cent bagues !

LORÉDAN

Ça vous portera bonheur. Ma pierre de lune.

LIANE

C'est vrai ? Bon. J'ai besoin de fétiche en ce moment. Je vous l'achète cinquante louis.

LORÉDAN, *avec vivacité.*

La voilà. Elle vaut la moitié moins. Pourquoi ? Pas heureuse !

LIANE

Peut-être !

LORÉDAN

Il ne vous trompe pas ?

LIANE

Il n'en a même pas l'envie, c'est pire. Oh ! je ne me plains de rien, positivement. Je préciserais mal. Enfin, il vient moins, il ne reste plus. Depuis trois jours il n'a pas mis les pieds ici... il paraît qu'il ne quitte pas la Chambre.

LORÉDAN

Laquelle ?... Ah !... l'autre ! celle des députés. Oui, il y a les grèves des postiers.

LIANE

Puis il marie sa fille. Il va la caser, à ce qu'il paraît.

LORÉDAN

Bon débarras pour vous. Ça vous rapprochera peut-être...

LIANE

Peut-être.

LORÉDAN

Et puis l'amour après tant de temps ! Pourvu qu'il vous reste, lui, même sans l'amour !

LIANE

C'est ce qui vous trompe. Le roman n'est pas lu pour moi, Lorédan ! Il est de ces hommes qui, dès le premier regard, vous jettent un voile sur le cœur pour le reste de vos jours. Est-ce que j'ai hésité à tout quitter pour lui ? Il n'avait pourtant pas encore perdu sa femme à cette époque. Je ne pouvais même pas espérer une liaison durable, eh bien, je me suis retirée du jour au lendemain de la galanterie. J'ai vendu mon hôtel, j'ai vendu mes bijoux.

LORÉDAN

Il vous les a tellement rachetés depuis !

LIANE, *avec un grand soupir.*

Ah ! il a racheté tous mes bijoux et tous mes péchés.

LORÉDAN

Tout de même, si vous n'aviez pas rencontré ce Messie galetteux, je songe à l'admirable courtisane que vous auriez faite... Quelle perte pour Cythère !...

LIANE

Moi ! Allons donc ! j'étais bête comme les lapins que j'ai montrés au cirque ! C'est lui seul qui m'a faite !...

LORÉDAN

Exigez donc qu'il vous épouse.

LIANE

Je ne peux pas lui demander des choses irréalisables.

LORÉDAN

Tout homme qui n'a pas donné son nom à une femme ne lui a rien donné.

LIANE

Célibataire, va !... Alors, dites... votre pierre de lune va faire qu'on ne se disputera plus ?...

LORÉDAN

Que quand vous le voudrez !

LIANE

Dieu vous entende !...

LORÉDAN

Je suis sûr que vous commencez souvent la première.

LIANE

Quelquefois !... Il faut bien.

LORÉDAN

Et pourtant vous avez changé de coiffure cette semaine, pour lui plaire.

LIANE

Ah ! ça, c'est autre chose ! On se défend comme on peut, mon petit ! Vous vous mettez bien du bleu aux yeux.

LORÉDAN

Moi, je n'ai plus la prétention d'être encore un article de trente-neuf-quatre-vingt-quinze. Ah ! dame, je ne pourrais pas être votre fils !... *(Avec une rosserie affable et distraite.)* Tiens, au fait, on n'y pense jamais à ça, mais qu'est donc devenu ce petit moutard qu'on vous voyait autrefois ?

LIANE

Mon fils ? Il fait ses classes.

LORÉDAN

Il doit avoir déjà...

LIANE

C'est ça... une quinzaine d'années. Je n'ai pas compté.

LORÉDAN

Il fait ses classes, où cela ?

LIANE

A Ménières, en Normandie. Très bon collège.

LORÉDAN

Mais attendez, attendez donc. Au journal... ne m'a-t-on pas dit qu'il avait gagné un prix dans un concours de danse devant mille personnes.

LIANE, *vivement.*

Mille personnes ! ce n'est pas lui !

LORÉDAN

Dame, s'il est à Ménières !...

LIANE

C'est-à-dire, il sort bien de temps en temps, il vient à Paris, mais ce n'est sûrement pas lui dont on vous a parlé. On le confond quelquefois avec le fils de Liane de Rancy. Nos deux prénoms de Liane, n'est-ce pas ?

LORÉDAN, *riant.*

Ce doit être ça... Il y a Liane et Liane.

LIANE

Elle a un grand fils qui va partir pour son service militaire, en Algérie, je crois, et...

On entre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MYRTILLE DENEIGE, LE PRINCE CATARDI, puis GABY

MYRTILLE

Bonjour, chérie bleue... Pas en retard ?

LIANE

Au contraire.

MYRTILLE

Le zouave n'est pas là ?

LIANE

Oh ! le jour où il ne sera pas en retard d'une demi-heure, celui-là !

LE PRINCE

Il y a peut-être eu une longue séance à la Chambre. Bonjour !

LIANE

Oui !... C'est vrai !... Des interpellations... aujourd'hui... Le gâchis !...

MYRTILLE, *tendant la main à Lorédan.*

La main, mon maître !

LORÉDAN, *poussant de nouveaux gloussements.*

Ho ! C'est inouï d'oser cela ! Où allons-nous vraiment ? les robes, cette année, sont folles !

MYRTILLE

Elle vient de m'être apportée cet après-midi, n'est-ce pas, c'est assez violent ?... une combinaison de tons à moi. Je trouve qu'on ne s'inspire ja-

mais assez de la nature. En passant l'autre jour en auto devant Potin, j'ai vu à l'étalage des morues sèches. C'était délicieux !... J'en ai acheté une. Je l'ai portée tout de suite chez Dédé. Il a assorti ça avec un vert exquis. Voyez : morue et peau d'amande.

LORÉDAN, *évanescent.*

Oh ! morue et peau d'amande... On dirait un titre de conte de Grimm ou d'Andersen ! J'adore ça ! « La Princesse Morue et la Petite Peau d'amande ! »

LIANE, *montrant les boissons.*

Voulez-vous boire ?

GABY, *entrant, la main tendue, gracieuse.*

Bonjour, cochon ! Bonjour, salaud ! Bonjour, mes chéris !...

LORÉDAN, *s'esclaffant devant la robe.*

De plus en plus fort... Quelle entrée sensationnelle nous allons faire tout à l'heure. Si j'allais me coucher ?...

LIANE

Je paraîtrai une affreuse bourgeoise, moi, à vos côtés !

LORÉDAN, *entraînant Gaby sous une lampe.*

Venez ! Permettez ! Voyez-vous, il faut baisser un peu votre ferronnière... là... comme ça... et le turban... là... Et le sein gauche plus à droite, si vous pouvez...

GABY

Essayez !... Non, mais est-il bête !...

LIANE

Dédé va d'ailleurs pouvoir juger sur place de ses créations... car il doit venir nous rejoindre.

MYRTILLE, *au prince, sur un canapé.*

Ça va, Minon... Plus mal à la tête ?

LIANE, *considérant Myrtille qui tient la main du petit prince batave.*

Vous vous promenez à la ville, toujours la main dans la main ?

LE PRINCE

Toujours. On ne se quitte pas une seconde, Myrtille et moi.

Ils s'embrassent simultanément la main.

MYRTILLE, *au prince.*

Oh ! chevreau, ramassez ces pétales de roses par terre ! Si on piétinait dessus, ça me ferait grincer les dents !...

GABY, *bas, à Lorédan en buvant à la table préparée.*

A quelle heure qu'on la couche ? Mon cher, votre littérature nous l'a gâtée complètement. A dîner on a mangé du kangourou à la sauce mauve ! Elle doit avoir un nombril ciselé par Lalique, cette femme-là !...

MYRTILLE

Ah ! tant pis, je n'y tiens plus, j'ai une soif ! Je me décide à être rouge pour toute la soirée. *(Elle se verse de l'eau dans un verre sur le plateau. A Gaby qui boit.)* Tu n'as pas peur de rougir, toi ?...

GABY, *cligne de l'œil à Lorédan.*

Moi ! Je ne rougis jamais !... Je n'ai jamais rougi que deux fois.

LE PRINCE, *avec une nuance.*

Lesquelles, grand dieu !...

GABY

La première fois où j'ai demandé de l'argent à un homme, et ensuite la première fois où je lui en ai donné !

Et elle passe, triomphante, au piano.

LIANE

Gaby ! Gaby !... *(A Lorédan.)* Est-ce qu'elle va être comme ça toute la soirée ? Rantz qui ne peut pas déjà la sentir ! Elle n'est plus invitable ! Votre élève, au moins, elle, se raffine.

LORÉDAN

Myrtille ?... Regardez-la. Elle boit dans n'importe quel verre, un verre où l'un de nous avait déjà bu. Je peux lui apprendre tous les raffinements, il restera toujours la prostitution des lèvres.

GABY, *au piano, chantant une valse.*

« Je suis lâche avec toi... »

Entre un Monsieur très barbu et très élégant. Monsieur Dédé, couturier.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MONSIEUR DÉDÉ

LIANE

Ah ! voilà Dédé !

LORÉDAN

Monsieur Dédé ! comme il a une jolie barbe, Monsieur Dédé !...

DÉDÉ

Je suis venu directement. Je n'ai pas voulu attendre le théâtre pour vous féliciter.

GABY, *continue à chanter à tue-tête et d'une voix aiguë.*

« Mon amour est pour toi sans excuse... »

LIANE

Qui féliciter ?...

DÉDÉ

Vous, chère Madame.

LIANE

Pourquoi ?... Tais-toi, Gaby... tu es assommante !

DÉDÉ

Allons, allons, est-ce un si grand mystère ? Il ne faut pas le dire ? Je suis très heureux, très heureux pour Monsieur Rantz.

GABY, *chantant.*

« Tu m'avais juré que tes lèvres... »

LIANE

Mais qu'est-ce qu'il veut dire? *(A Gaby.)* Assez ! assez ! toi !... Qu'est-ce qu'il y a, Dédé ?... Voyons, voyons !...

On conspue Gaby. Elle se tait.

DÉDÉ

C'est la femme du ministre de l'Agriculture elle-même, qui me l'a appris tout à l'heure, pendant qu'elle essayait un fond de jupe.

LIANE

Mais allez, allez donc ! vous me faites bouillir ! quoi ?

DÉDÉ

Que pour arrêter le scandale des Postes et Télégraphes, pour conjurer la grève et l'interpella-

tion qui devait avoir lieu aujourd'hui, le président du Conseil avait décidé de rétablir un sous-secrétariat des Postes. On a offert le sous-secrétariat à deux ou trois présidents de groupes différents, et finalement à Monsieur Rantz... qui accepte.

LE PRINCE

Non !...

GABY

Bing !

MYRTILLE

Ah ! par exemple !

LIANE

Il a accepté, lui ? Vous dites ? Hein ?

DÉDÉ

Enfin, il y a quelque chose de plus certain encore, c'est la dernière heure de *La Presse*, ce soir... si j'avais su que vous pouviez ignorer cette nouvelle, j'aurais apporté un numéro.

MYRTILLE

Envoyez-le chercher. Il faut savoir.

LIANE

Mais enfin, qu'y dit-on ?

DÉDÉ

Ça... avec des commentaires... que la chose n'est pas encore officielle, mais qu'elle le deviendra demain. C'est Monsieur Rantz qui a proposé une réorganisation des bureaux, je crois... un système.

LIANE, *haussant les épaules, nerveuse.*

Mais c'est impossible, Dédé ! Je le saurais, il m'aurait avertie... J'aurais reçu un télégramme ce

matin... Je n'apprendrais pas ça par les journaux, ni par les amis...

MYRTILLE

Mais oui, Dédé, c'est un projet en l'air.

LE PRINCE, *Parisien.*

Une combinaise !

DÉDÉ

Enfin, la femme du ministre de l'Agriculture ! Songez !

LIANE

Il faut que j'envoie chercher le journal. Ah çà ! par exemple !

Elle va à la sonnette.

LORÉDAN, *l'arrêtant d'un geste doux.*

Ecoutez, rien d'étonnant à ce qu'il ne vous ait pas encore prévenue, ma chère Lianette... Songez, ces choses-là se font très rapidement.

DÉDÉ

Si le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, Madame, il n'aura même peut-être pas pu venir chez vous.

LIANE

J'aurais reçu au moins un coup de téléphone ! N'est-ce pas, Myrtille, c'est invraisemblable !

MYRTILLE

Mais épatant !... J'admire.

LIANE

Il ne va pas se présenter ici en habit, pour aller tranquillement aux Folies-Bergère, sans que j'aie été informée qu'on le flanque sous-secrétaire... de quoi ?

LORÉDAN

Des Postes et Télégraphes.

LIANE, *pouffant.*

Et puis des Postes ! Qu'est-ce qu'il peut aller faire là-dedans ? Lui !...

LORÉDAN

La réorganisation des bureaux, on vous dit.

LIANE

Lui ! Lui ! il est aussi fait pour réorganiser les bureaux... que moi pour...

LORÉDAN

Mais c'est ce qui vous trompe, Liane, c'est un organisateur admirable. Rappelez-vous dans quel état il a pris son journal.

LIANE

Mais je le connais mieux que vous, Lorédan... il ne peut seulement pas régler le livre de son chauffeur ! Et puis, lui qui se vantait d'être le député le plus inactif de France !... Je suis suffoquée, mes enfants... Mettez-vous à ma place.

DÉDÉ, *embarrassé devant le tumulte de Liane.*

Mon Dieu, Madame !... Mon Dieu, Madame... Après tout...

Un froid.

LIANE, *endossant son manteau.*

Allons, nous n'avons plus qu'à filer aux Folies, mes enfants.

GABY

Ah ! oui... aux Fol.-Berge !...

LIANE

Car, si c'est vrai, il ne viendra pas. Il ne peut pas, après une journée comme celle-ci, s'être mis en habit tranquillement... après dîner... et...

On entend sonner trois coups.

GABY

Bing... Hé !... Psstt !...

LIANE, *radieuse.*

Trois coups ! Le voilà. Vous voyez bien que ce n'était pas vrai !... *(A Dédé.)* Elle a rêvé dans son fond de jupe, votre ministresse !

Elle hausse les épaules.

MYRTILLE

Mais ne t'agite pas ainsi, Liane... tu dois être contente... de toutes façons...

LIANE

Oui, oui, très contente, très satisfaite, je jubile... *(Tout le monde se précipite vers la galerie. Liane fait un geste impérieux.)* Non !... Chut !... Ne bougeons pas !... C'est mieux. *(On s'arrête. On attend.)* Regardez, regardez... Il ne se presse pas,... il devrait déjà être ici...

MYRTILLE

Il ne peut pas courir dans l'antichambre, mon bichon.

GABY

Je le connais. Nous allons deviner ça à son entrée. S'il est en veston, c'est que c'est vrai.

DÉDÉ

S'il est en jaquette ?

GABY

C'est douteux.

LORÉDAN

Et en habit... rien de fait !...

La porte s'ouvre. Rantz entre. On crie : « Il est en habit ! »

SCÈNE IX

LES MÊMES, RANTZ

RANTZ

Non ! en smoking !... Que de monde !...

Exclamations.

Ensemble.

GABY

Il est en habit !

DÉDÉ

Eh bien ?

LORÉDAN

Homme du jour ?...

DÉDÉ

Ça y est-il ?

GABY

Faut-il, faut-il pas ?

LIANE

Est-ce vrai, Paul ?

RANTZ

On sait déjà ici ?... Je regrette qu'un journal du soir l'ait divulgué !...

Exclamations de tous.

LORÉDAN

Hein ! Qui avait raison ?

LIANE

Alors, c'est vrai, Paul ! Non, ce n'est pas possible... Tu plaisantes...

RANTZ

Je ne puis rien dire encore !... Secret... pressenti... réserve... Bonjour.

Il serre les mains. On le félicite. On crie des « bravos ».

LIANE, *émue.*

Tu acceptes, tu vas accepter ?

RANTZ, *évasif et spirituel.*

Réserve... pressenti... secret... Bonsoir, prince...

LIANE

Je parle sérieusement, Paul... Comment, j'apprends une pareille chose à la seconde, ça me sort sous les pieds comme une bombe, et il paraît que tout Paris est au courant, ça se dit chez les couturiers, ça s'écrivait dans les journaux et, moi, moi, je suis là, comme une gourde, à ignorer ce dont tout le monde parle !...

RANTZ

D'abord, rien n'est fait. Je dois donner demain ma réponse au président du Conseil... Je vais réfléchir... Et puis, tu t'exagères l'importance !...

LIANE

Tu ne pouvais pas me téléphoner de la Chambre, en en sortant ?

RANTZ

J'en suis sorti à sept heures et demie. Bonjour,

Gaby... Le temps de me laver un peu les mains et d'accourir... Alors, tout ce monde pour une loge?... Je croyais te trouver seule !...

LORÉDAN

Deux autos pleines...

LIANE, *sans écouter.*

C'est trop fort !... Il est vrai que je ne compte pour rien dans ton existence ! Je ne suis pas même une camarade, tu as peut-être oublié que j'étais ta maîtresse....

RANTZ

Allons du calme.

LIANE

Toi qui t'étais soi-disant retiré, qui vivais dans la paix et la tranquillité ! Tu vas t'embarquer sur cette galère !...

MYRTILLE

Mais il a raison, notre zouave !... C'est très bien d'apporter un peu de beauté, mon cher, un peu de chic à un gouvernement qui en manque totalement.

RANTZ

C'est un point de vue : j'y réfléchirai.

LIANE, *bas à Myrtille.*

Je te félicite de ce que tu viens de dire !

GABY

Alors, vous allez devenir un membre important ?

RANTZ

Comme vous dites : à perte de vue !

GABY

Vous voilà bon à peloter, alors ?

RANTZ

C'est bien notre tour, avouez, Gaby... Vous nous devez bien ça.

DÉDÉ, *avec énergie.*

Monsieur Rantz, permettez-moi de vous dire qu'après l'attitude des postiers, qui a été vraiment scandaleuse, après les paroles du président de la C. G. T...

RANTZ, *qui, depuis quelques instants, ne perd pas de vue Liane, l'interrompant.*

Oui, oui, tout à l'heure. Pour l'instant, je m'en fous... *(A Lorédan, bas.)* Un mot, je voudrais dire un mot en particulier à Liane.

LORÉDAN

Mais voulez-vous que nous passions dans le salon à côté ?...

RANTZ

Pas le moins du monde... une seconde, une petite seconde, un mot. Occupez-les simplement.

LORÉDAN, *appelant Myrtille qui essaie dans un coin d'apaiser Liane.*

Myrtille !... Venez... Gaby va nous faire des accords de septième seconde pendant ce temps.

GABY, *saisissant la grenouille qui est sur le coussin.*

Emmenons Benoît. Viens, mon vieux Kroumir... Qu'est-ce que tu dis de ça, toi ?...

Rantz va à Liane pendant que Gaby, dans le fond, attaque une valse inexpérimentée : les autres sont groupés autour d'elle.

LIANE, *voyant s'approcher Rantz.*

Oui, parle-moi, enfin ! Parle !... Je t'assure... J'en ai besoin.

RANTZ

Tu ne m'avais pas dit que tu invitais ces deux volailles. Je croyais qu'il n'y avait que Lorédan. *(Nettement.)* Je ne peux pas aller avec ça au théâtre.

LIANE

Tu ne peux pas y aller ?... Pourquoi ?

RANTZ

D'abord, regarde leur tenue !... Si justement, ce soir, on me voyait avec elles... Enfin, il faut éviter... C'est une affaire de tact... Et puis ce couturier !...

LIANE, *suffoquée.*

Et c'est tout ce que tu trouves à me dire ! C'est tout ! J'attends un mot de toi, une explication de ton attitude à mon égard, au moment d'un événement aussi important, et tu me dis que tu ne peux pas aller au théâtre avec ces volailles et un couturier que tu as fait décorer !...

RANTZ

Je comptais t'apporter ce soir cette surprise... Ayez donc des attentions !... J'arrivais tout flambant... Et, d'ailleurs, ma chère Liane, il suffirait de t'entendre parler depuis deux minutes pour approuver les sentiments qui m'ont incité à te tenir à l'écart de ma décision. En fait de conseil, celui des ministres avait plus d'importance et plus de poids que le tien. D'autres seraient satisfaites, flattées de mon changement de situation, mais, toi...

LIANE

Tu te trompes. Qu'en sais-tu ? Je t'aurais écouté. Je t'aurais compris peut-être. J'admets, en tout cas, que les honneurs te tentent. Ce n'est pas

la décision que tu prends qui me révolte, c'est que tu n'aies pas même daigné m'y mêler. Tu as voulu éviter notre tête-à-tête et tu arrives exprès... je te connais... à cette heure-ci... avec ton sourire détaché...

RANTZ

Mais, sapristi, ce matin encore, à dix heures, je ne savais rien moi-même ! De toute façon, nous avons le temps d'en parler, n'est-ce pas, à satiété !... Ce que je voulais te dire, c'est que, si on me voyait ce soir avec cette exhibition charnue...

LIANE

Pourtant, tu savais que nous n'allions pas seuls au théâtre, que j'avais lancé des invitations.

RANTZ

J'ai eu bien d'autres choses à faire, je te prie de le croire, qu'à m'informer des personnes qui nous accompagnaient aux Folies-Bergère.

LIANE

Tu ne pensais pourtant pas que j'avais invité le pape !

RANTZ

Ç'aurait été encore plus mal vu en haut lieu !

LIANE

Oh ! pas d'esprit, pas d'esprit, mon cher ! Ce n'est vraiment pas l'heure ; ne m'accable pas de ton petit sourire sardonique ! Rachète, je t'en prie, ce que ton attitude a eu de blessant, en te montrant ce soir avec moi comme tu en avais l'intention... Puisque tu as pris la peine de passer un habit... que je sois un peu à la gloire, à tant faire !...

RANTZ

Oui, si tu y étais seule !... J'avais bien, tu le vois, l'intention de t'accompagner cinq minutes... je me serais d'ailleurs enfui pendant un acte, car j'ai de l'écriture pour jusqu'à trois heures du matin, tu t'en doutes... mon programme... mes chefs de cabinet à choisir... mais il n'y a pas qu'une question officielle, il y a aussi le mariage de ma fille... Je t'ai déjà expliqué ça... des gens très bourgeois, des bijoutiers. Déjà mon ménage irrégulier les effare un peu, ces gens, et je dois éviter de m'afficher, ce soir... *(Mouvement de Liane.)* pas avec toi, mais encadré comme nous allons l'être... de deux femmes aussi antiparlementaires.

LIANE

Cela te va bien de me le reprocher ! Ce n'est pas toi qui as toujours voulu, par fierté d'homme à femmes, qué nous ayons l'air d'un ménage rigoureusement irrégulier ?... que nous conservions cet aspect d'amant et maîtresse ?... Tu as voulu que je fréquente des artistes et des cocottes, eh bien, je fréquente des artistes et des cocottes ! Si tu devais redevenir officiel, mon cher, il fallaít... il fallait...

RANTZ, *l'interrompant, catégorique.*

Oh ! pas de scène de ménage ! *(Il crie aux autres.)* Fini l'aparté ! Je suis à vous !

LORÉDAN

Mon cher Rantz, quelqu'un de sidéré, c'est moi...

RANTZ

Il y a des gens qui vont être plus sidérés que vous, Lorédan, je vous le promets ! Ce sont mes électeurs. Vingt ans que je suis député de mon dé-

partement !... un député honoraire ! Mes électeurs n'avaient pas osé ne pas me renommer, cette fois-ci, de peur de me faire de la peine ; c'est le département le plus sentimental de France !...

LE PRINCE, *offrant son étui.*

Cigarette ? Quel département représentez-vous déjà ?

RANTZ

Un tout petit département, très peu connu.

DÉDÉ

Vous prépariez votre rentrée dans l'ombre.

RANTZ

Que vous êtes peu au courant, Monsieur ! Ça se fait automatiquement. L'autre jour, au groupe radical-socialiste, j'ai exposé l'idée que je me faisais de la réorganisation des bureaux et de l'unité administrative ; ils ont eu l'air de trouver ça renversant !... Eh bien, je ne suis pas fâché qu'on m'essaie. Huit ans que je ne faisais plus rien ! Ça ne pouvait pas continuer. J'avais la nostalgie de l'odeur d'encre d'imprimerie ; si je n'avais pas eu celle des aisselles parlementaires pour me consoler, je ne sais pas ce que je serais devenu !

LIANE

Allons donc ! Tu avais la paix, la paix, enfin ! Depuis quelques années trop courtes, on vivait tranquille ; je ne sais pas ce qui te manquait vraiment ! Maintenant, je ne vais même plus te voir une minute. J'espère bien que tu ne vas pas déménager pour aller dans un ministère quelconque ?

RANTZ

Je n'y coucherai pas, c'est tout ce qu'il te faut, n'est-ce pas ?

On rit.

LORÉDAN, *bas à Liane.*

Et la vie officielle, ma chère amie, qu'en faites-vous ?

LIANE

Mais je n'en suis pas, moi, de la vie officielle, j'en suis bannie ! *(Elle lui pousse le coude. Bas à Lorédan.)* Dites comme moi, voyons,espèce d'idiot ! Tenez, je vous la rends, votre bague !

RANTZ, *entouré et gesticulant.*

C'est vrai, c'est vrai, j'étouffais, je me rongeais !... Qu'est-ce que je suis, depuis ces quelques années ? Plus rien, plus rien, moins qu'un ancien président de la République.

LIANE

Comme c'est fin !

LORÉDAN

Vous étiez resté l'homme le plus spirituel de Paris !

RANTZ

C'est idiot !... Je ne suis pas spirituel.

GABY

Si. En ce moment !

RANTZ

Voilà bien des réputations toutes faites, comme Paris en consacre à la légère... Non, je suis un homme d'action, uniquement. Ah ! ça va me faire du bien, je vais respirer !

Il lève les bras.

LIANE

Tu vas être attaqué effroyablement ! Oui, surtout toi ! C'est-à-dire que nous n'allons plus

vivre... Alors, il va falloir recommencer à lire, tous les matins, dans les journaux, des horreurs sur ton compte ? il va falloir que je t'entende traîner dans le ruisseau, accuser de toutes les infamies ? Moi, ça me bouleverse, qu'est-ce que tu veux, je ne peux pas vivre dans cette vie-là !

RANTZ, *qui a ponctué de « oui » énergiques.*

Moi, j'en ai besoin, j'en ai besoin ! C'est ma santé.

LIANE

Tu as besoin d'être injurié, tu as besoin d'être traité, quarante-cinq fois par semaine, de forban ? Rappelle-toi la campagne qu'on a déchaînée contre toi, il y a dix ans, dans ces sales journaux de chantage ?... Tu en as besoin !

RANTZ

Oui, oui. Il n'y a qu'une sorte d'homme qui puisse vivre dans la solitude, loin du bruit de la mêlée et l'odeur de la boue, c'est l'artiste... Je ne suis pas un artiste, moi !

LORÉDAN

Mais si ! Tout de même !

RANTZ

Vous savez bien que non, Lorédan ! Ce bas journalisme, cette basse politique, n'a jamais été un obstacle pour moi... c'est ma vie ! Ç'a été toujours ma vie !

LIANE

Sa vie ! Sa santé ! Vous l'entendez !... *(Elle prend tous les autres à témoin.)* Tenez, passez-moi mes gants.

RANTZ, *qui a cassé une cigarette et en fait une, lui-même, d'un geste habituel de vieux fumeur.*

Les ai-je assez tenus dans ma poigne, pendant

dix ans et plus ! J'ai joué avec eux en riant... pas avec l'élite ou le flambeau, grand Dieu ! mais avec ce qu'il y a de plus amusant, de plus vivant, les vieilles fripouilles du journalisme parisien, ces vieux forbans de la politique... tout ce que j'ai remué à la pelle, les bas insulteurs, les domestiques de la gloire, les plats pipelets du pouvoir, les vieux pamphlétaires livides qui ne sont plus que des cadavres prostitués, les beaux marchands de vertu, les aboyeurs, les chiens qui sifflent, tous ! tous !... Qu'ils y viennent ! Tout ça, mais ça se roule comme du scaferlati entre deux doigts, mon cher ! Allez ! j'ai de l'entraînement ; je suis comme les chiens qui ont besoin de courir après le gibier de campagne, de mordre dans du lapin, dans du perdreau, dans de la bidoche faisandée !... *(Montrant ses dents à Lorédan.)* Regardez, mon vieux, j'ai encore de belles dents.

GABY, *se levant de son coussin.*

Ah ! le beau gars !... Vive la République !... Et aux Fol.-Berge ! Pas de politique !

LIANE, *secouant, indignée, sa lorgnette de théâtre et son sac.*

Oh !... oh !... Alors, tout ce que tu me disais, cet été encore, à la campagne, dans le repos, dans le calme...

RANTZ

A la campagne ! A la campagne ! Tu ne sais pas ce que je m'y suis rasé, à la campagne !...

LIANE

Quoi ?... Hein ?...

RANTZ

Il n'y avait qu'un moment de bon, tiens... et je ne te le disais pas !... C'est quand, au bout du

jardin, sortaient les moutons de la ferme,... ces troupeaux qui font un bruit d'assemblée politique, un bruit de 14 juillet lointain... Je dressais l'oreille ; il me semblait que c'était l'émeute, une réunion d'actionnaires, une journée d'élections, et j'entendais de là-bas, dans les vagissements des moutons : « A bas Rantz, crapule, renégat, vendu ! » C'était le seul bon moment de la journée !

LORÉDAN

Il s'entraîne, le patron, il fait des poids ! Patron, vous êtes trop intelligent pour faire un bon politicien...

RANTZ

Erreur ! La politique,depuis des années, est, autant que l'art, l'expression d'un tempérament ; regardez Clemenceau, Briand... On me demande quelques mois de virtuosité, j'y cours !

GABY

S'il pouvait faire au moins marcher mon téléphone !

LIANE, *éclatant.*

Dans les Postes et Télégraphes ! quelle virtuosité !...

RANTZ, *redescend vers elle.*

C'est idiot, c'est idiot ce que tu dis là. Et tu te crois drôle !... Est-elle assez bornée ? Est-elle assez stupidement femme ?...

LIANE

Va donc !... Accuse-moi, ça te complète !

MYRTILLE ET LORÉDAN

Ne vous attrapez pas ainsi !...

RANTZ, *se dégageant des bras qui essaient de le calmer.*

C'est toi qui as toujours été l'ennemie de mon

activité, c'est grâce à ton influence que j'ai balancé successivement mon journal, mon écurie et mes relations.

LIANE

C'était tout un !... Laisse-moi, Myrtille.

RANTZ

Tu voulais m'étouffer, oui, m'étouffer, pour m'avoir plus à toi. Tu as manœuvré pour me faire abdiquer, pour me chambrer...

LIANE

Ce n'est pas vrai, mais, quand je t'aurais voulu plus libre et plus à moi, le beau crime d'avoir placé notre amour dans une atmosphère plus saine en t'enlevant à cette boue misérable !... Toi qui, devenu riche, pouvais vivre indépendant ! Je pensais à ton bonheur, notre bonheur... Mais, va ! je n'ai pas eu l'influence que tu me reproches !...

GABY

Oh ! Je vais dire un gros mot, si ça continue !...

LORÉDAN

Allons, allons, mes amis, ne vous disputez pas, ce n'est pas le moment, que diable...

MYRTILLE

Oui, vous devez, au contraire, tous deux, vous réjouir de ce qui vous arrive et vous rapproche.

RANTZ

Vous la voyez, vous la voyez, n'est-ce pas ? Je ne trouve ici que l'ennemie de moi-même.

LIANE

Il tient à ce titre !...

RANTZ

Parfaitement. Tu viens de te plaindre que je ne te traite pas en associée. Tu n'as jamais été l'associée. Il est temps que je me retrouve, je fonds, je fonds littéralement, je fonds !...

Il montre désespérément le parquet.

MYRTILLE, *cherchant avec Lorédan et le prince à entraîner Rantz.*

Rantz !... faites la paix !

LIANE

Moi qui ai été ta compagne dévouée, moi qui t'ai entouré de tous mes soins !

RANTZ

Oui, oui, je le sais ; tu l'as assez crié par-dessus les toits ! Ah ! comme dit l'autre : « Que Dieu ne te récompense jamais du bien que tu m'as fait ! »

GABY

Oh ! mais je vas m'asseoir sur le piano !

Et elle le fait comme elle le dit. Le piano retentit.

LIANE

Dix-sept ans ! tenez, dix-sept ans, je me suis employée au bonheur de cet homme !

RANTZ

Assez, assez, change de chiffre, pour l'amour de Dieu ; dix-sept ans !... je n'entends que ça ! Pas besoin de le crier par-dessus les toits... ça ne te rajeunit pas !

LIANE

Mufle !

RANTZ

Tu dis mufle. Eh bien, toi, d'un mot, d'un seul... caractéristique.

On couvre obligeamment leurs voix.

LORÉDAN, *se met entre eux deux et les tire par le bras.*

Mes enfants, c'est honteux, voyons, à la fin !... On ne peut pas entendre des choses pareilles. Voyons, embrassez-vous...

LIANE

Ah ! nous embrasser !

RANTZ, *criant.*

Tout en elle a été une désillusion !

LIANE

Répète, répète-le ; si tu ne veux pas que, devant ces gens, je dise ce que je sais de toi, ce que...

Ensemble :

LORÉDAN

Nous ne permettrons pas que vous vous déchiriez ainsi, nous ne le permettrons pas.

GABY

Benoît ! au secours !...

MYRTILLE

N'employez pas les mots irréparables.

LIANE

Ah ! les mots irréparables ! nous en avons épuisé le vocabulaire ! Nous en cherchons tous les jours de nouveaux et de plus forts, nous n'en trouvons plus.

RANTZ

Plains-toi, larmoie ! Voilà ce que je trouve ici ! voilà, tenez !

LIANE

Sale être !

RANTZ

Sale...

Il s'arrête. Brouhaha. On s'interpose, sérieusement, cette fois. Gaby fait une gamme chromatique.

LORÉDAN, *vivement.*

Prenons nos chapeaux et partons tous !... Rantz, vous allez trop loin.

MYRTILLE, *de son côté.*

Liane, tu n'es pas raisonnable !...

On entend la voix de Rantz dominer.

RANTZ

Non, non, j'en ai assez, oh !...

LIANE, *qu'on entoure.*

Lâche ! C'est un lâche !

LORÉDAN, *à Rantz qui se dirige vers la porte.*

Voyons... vous n'allez pas nous plaquer ainsi... Où allez-vous ? Où passerez-vous votre soirée...

RANTZ

Ah ! Je ne sais pas, chez le président du Sénat ou chez Marguerite de Bourgogne, mais pas ici, n... de D..., pas ici !

Il sort en claquant la porte.

LIANE, *se retourne et se précipite.*

Voilà ! Voilà ce qu'il voulait !... Partir !... Le pleutre... Tenez, c'est ce qu'il machinait ! Il l'a eue, sa scène !... il l'a eue. *(Elle éclate en sanglots de rage.)* Il ne cherchait qu'un prétexte pour déguerpir !...

LE PRINCE

Comme tout cela est malheureux !... Calmez-vous, chère Madame...

LORÉDAN

Liane... vous êtes vraiment peu habile.

MYRTILLE

Et dire qu'au fond ils s'adorent !...

LIANE, *à Lorédan qui lui prend la main.*

Allez-vous-en tous, tous ! Quittez-moi, je ne suis pas en état d'aller au théâtre ! Je veux, rester seule ici, je n'irai pas aux Folies-Bergère. *(Elle parle bas à Myrtille.)* Fais-les tous partir... qu'ils s'en aillent ! Dis-leur que je les rejoindrai tout à l'heure, quand je serai calmée.

Elle se cache derrière le piano, de dos aux autres. Un silence respectueux et gêné s'établit.

MYRTILLE, *bas à chacun.*

Elle va vous rejoindre. Devancez-nous au théâtre... Je vais rester cinq minutes avec elle... Je l'amènerai... Mais partez, sans commentaires... L'avant-scène sept...

LORÉDAN, *au prince.*

Ah ! les ménages irréguliers, voilà où ça mène ! C'est affreux, mais, au fond, c'est très moral.

MYRTILLE, *au prince.*

Pars, chevreau... *(A Monsieur Dédé qui veut prendre congé de Liane.)* Je vous en supplie, laissez-la ! Je crois que ce serait une torture pour elle de vous donner des explications.

GABY

Mon écharpe, Lorédan !... Ils sont gais, nos amis !

DÉDÉ, *à Lorédan.*

Pensez-vous que ce soit sérieux, Monsieur ? Je n'ai pas bien l'habitude du ton de la maison.

LORÉDAN

Mais nôn, mais non, ils sont « mithridatisés... », tout s'arrangera. Et ce n'est encore rien, maintenant. Si vous l'aviez connu avant Liane ! quand il était le femmier par excellence ! au temps où on l'appelait le « Rantz des vaches ! »... oh ! ce n'est pas fort, mais on n'était pas aussi spirituel à Paris que maintenant !...

Ils sortent discrètement, dans un sourire amorti.

GABY, *bas à Myrtille, en s'habillant.*

Quelle barbe !... Tu viens de toutes façons, hein ? Pas de blague !... Ne nous abandonne pas !

MYRTILLE

Oui... dès que je pourrai...

GABY, *à Myrtille, de la porte.*

Ce qu'il a un air chameau, cet homme-là ! Mais aussi ce qu'il est bien, quand il est en colère !... Je vais en rêver toute la nuit !... Ah ! nos amants, ma chère, nos amants !...

Restent seules Myrtille et Liane.

SCÈNE X

MYRTILLE, LIANE

Myrtille s'approche.

LIANE, *sursautant.*

Non, non, va-t'en ! va-t'en, toi aussi !...

MYRTILLE

A la minute, mais, écoute, tu as été particulièrement maladroite. Tu as accumulé gaffe sur gaffe... Dans une circonstance pareille !

LIANE

Tu ne peux pas deviner. Je sais, moi, pourquoi il est venu exprès quand il y avait du monde... Je sais pourquoi il a recherché cette nomination... et pourquoi j'ai raison de tout craindre. C'est la débâcle qui commence pour moi !...

MYRTILLE

Ma grande bleue, peut-être aussi n'y mets-tu pas assez du tien. Ça fend le cœur d'entendre des choses aussi affreuses, des choses dont vous ne pensez pas, tous les deux, le premier mot.

LIANE

Oui, nous sommes humains dans la tendresse, grotesques dans la colère... Des caricatures ! Ah ! quelle horreur, Myrtille, à l'heure où l'on réalise sa vie, ses rêves, ses aspirations, à l'heure où il ne devrait plus y avoir entre soi que la douce émotion d'en être arrivés là, cette levée de boue qu'on ne peut pas retenir... toute la vase accumulée en soi... On dégorge tout ça, et la vie devient un baquet ! Va, va aux Folies, explique-leur, n'est-ce pas ?... dis que ce n'était rien, que je vais mieux... Je me fie à toi... Replâtre la façade, si possible...

MYRTILLE

Je vais surtout tâcher de museler les potins ! Il n'y a que Lorédan qui m'inquiète.

LIANE, *agitée, pressée que Myrtille ait disparu.*

J'ai besoin d'une solitude complète devant ce papier à lettres, car je vais lui écrire une lettre ca-

rabinée... Veux-tu dire, en sortant, à la femme de chambre qu'elle monte se coucher. Je vais passer ma nuit ici.

MYRTILLE

Tu vas te faire du mal, encore, à remuer les souvenirs !

LIANE

Laisse, je n'en puis plus...

MYRTILLE

Et donne-moi un coup de téléphone, demain, chérie bleue...

LIANE

Oui, oui, entendu. *(Myrtille l'embrasse trois, quatre fois, abondamment.)* Ne cherche pas un mot de la fin, tu n'en trouverais pas... Amusez-vous, vous qui le pouvez... *(Myrtille sort. Liane, qui l'a poussée jusqu'à la porte, éteint le lustre, tire les rideaux de la galerie puis va au secrétaire, allume une petite lampe et se précipite sur sa plume.)* A nous deux !... *(Elle s'installe. Elle écrit fiévreusement. On l'entend murmurer.)* Ce n'est pas assez, ce n'est pas assez ! « Monsieur ! »... *(Elle rejette la plume et mord son bracelet. Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvre discrètement. Maurice entre sur la pointe des pieds. Elle sursaute. Elle a cru que c'était Rantz. Avec humeur.)* Ah ! ce n'est que toi ! Qu'est-ce que tu fais ici ?... De quel droit ?...

SCÈNE XI

LIANE, MAURICE

MAURICE, *interloqué.*

Je te demande pardon de te déranger. Ne fais pas attention. Raymond m'avait dit que tu étais

allée au théâtre avec les autres... Figure-toi que la petite, dans sa précipitation, a laissé sa bourse, son sac...

LIANE, *reprenant la plume et sèchement.*

Eh bien, prends, prends, dépêche-toi et file vite... Tu es revenu de Montmartre pour ça ?...

MAURICE, *il cherche, en parlant, autour de lui.*

Aline a été un peu souffrante en route... toujours son point de côté... je crois à une menace d'appendicite... je l'ai ramenée chez sa mère, vite, en auto. Elle m'a dit de venir reprendre son sac pour demain... Je te croyais partie, sans quoi, je ne me serais pas permis de monter... Ah ! voilà ! *(Il prend le sac sur le piano.)* Ne te dérange pas. Adieu, maman...

LIANE

Bonsoir... *(Au moment où Maurice franchit la porte sur la pointe des pieds.)* Ah ! au fait ! J'y pense... Toi aussi, tu es délicieux ! Il paraît... c'est le comble!... il parait, malgré mes recommandations, que tu t'es affiché dans un concours de danse, est-ce que je sais !... de façon à ce que cent personnes t'aient vu !...

MAURICE

Oh ! maman, c'était une toute petite poule... je me suis laissé entraîner...

LIANE

Voilà tes attentions, tes délicatesses, quand on te demande quelque chose aussi, à toi !... Tous pareils, les hommes !... du premier au dernier !...

Et son poing généralise sur la table ce qu'elle pense du genre humain.

MAURICE

Je te demande pardon... Je ne recommencerai

plus... Qu'est-ce que tu as, maman, tu souffres ?... Tu parais dans un état !...

LIANE

Je me demande ce que ça peut bien te faire, grand Dieu !...

MAURICE

Ça dépend comment tu l'entends...

LIANE

Que j'aie du chagrin... que je crève ! Ah ! bien, oui !... pourvu que je serve à tout le monde !

Elle a dit cette phrase dernière de toute sa fureur.

MAURICE, *rougissant légèrement.*

Tu es injuste, maman... Je ne sais ce qui peut te bouleverser ainsi, et je ne me permettrais pas de te le demander, mais sois sûre que cela me fait peut-être plus de peine que tu ne l'imagines. Je ne me permets pas de te poser une question... pas plus d'ailleurs que je me suis permis jamais de t'en poser, mais sois certaine que si tu n'es pas aussi heureuse que je le croyais...

LIANE, *l'interrompant en éclatant.*

Heureuse !... Naturellement ! Parce que je ris... J'ai toujours été comme ça : je ris... c'est de la façade... On ne peut pas deviner... J'ai toujours eu à défendre mon bonheur, au contraire. Je l'ai toujours senti menacé, et avais-je raison !... Ah ! ce qu'il faut se défendre, dans l'existence ! Il faut lutter contre tous ! Personne ne vous aime ! D'abord, je n'ai jamais eu de veine dans ma vie !...

MAURICE, *avec un sourire.*

Maman !...

LIANE, *se lève.*

Oui, toi aussi, bien sûr !... Ils sont étonnants !

Tu me crois une veinarde parce que j'ai eu du luxe, parce que je vivais avec l'homme que j'aime. On juge ça du dehors, en passant, mais si on voyait l'intérieur, ce qui se passe ! Mon Dieu ! mon Dieu !. J'ai un chagrin... C'est injuste, ce qui m'arrive, c'est injuste !... *(Elle éclate cette fois en larmes sur le piano. Un temps. Puis durement.)* Allons !... décampe...

MAURICE, *hésitant à s'en aller.*

Je ne sais que te dire, maman !... Dans ton chagrin, perce, à mon égard, je ne sais quel vague reproche !...

LIANE

Peuh ! C'est dans le tas ! Pas d'importance ! Bonsoir !

MAURICE, *insistant avec une petite expression rancunière et têtue.*

Si, un reproche un peu aigre d'exploitation, contre lequel je suis complètement désarmé. Je ne sais que te dire, mais peut-être y a-t-il en moi des sentiments à ton égard qu'il m'est bien difficile de te montrer. En tout cas, c'est la première fois que tu sembles, oh ! je ne dis pas les réclamer, mais même y faire allusion. Avoue que, si j'avais eu l'envie de te les montrer... Tu m'as tenu toute ta vie en dehors de tes plaisirs et de tes peines...

LIANE

Parbleu !... Et comment veux-tu qu'il en soit autrement ?

MAURICE

Mais je ne réclame rien !... C'est toi qui, à la minute, me dis que ton chagrin m'est indifférent... car tu ne me l'as pas envoyé dire. Alors je te réponds simplement, sans bien savoir ce qui

t'arrive en ce moment, que ce n'est pas vrai... voilà tout... bien moins vrai, bien moins que tu ne peux le croire...

Il lui prend gauchement la main qui traîne sur un coussin, hésite, et la lui embrasse. Elle le regarde étonnée, comme si une goutte d'eau lui était tombée sur la main.

LIANE

Pourquoi m'embrasses-tu la main ? Tu peux bien m'embrasser comme d'habitude !

MAURICE

C'est vrai !... C'est maladroit. J'ai voulu te donner un baiser qui ne soit pas comme les autres, et, alors, je t'ai pris la main...C'est idiot !... *(Il reste ainsi gêné, rouge, souriant.)* Voilà, je m'en vais, maman. Ne te fais pas trop de misère, va... Je suis sûr que ça passera... c'est rien ! c'est rien !

Il va se retirer. Elle l'appelle.

LIANE

Maurice !

MAURICE, *revenant gêné.*

Quoi ?

LIANE, *le regardant attentivement.*

Alors,... tu penses quelquefois à moi ? Je ne te suis pas indifférente ? Dis-le moi... ça me fera peut-être du bien.

MAURICE, *avec un geste, mais vite réprimé.*

Ah ! maman, si je pouvais parler !... Mais il vaut mieux pas.

LIANE

Si, parle, au contraire, je l'exige... Parle...

MAURICE, *secoue la tête.*

Non. Il ne faut pas se laisser aller à dire des choses... nous le regretterions après...

LIANE

Pourquoi ?

MAURICE

On est dans le vrai quand on ne parle pas, toujours. Ce soir, tu es malheureuse, crispée... mais... après, on se souvient, ça gêne, ça dérange l'existence. Je sens déjà que j'en ai trop dit !

LIANE

Mais tu te trompes, Maurice. Il serait bon d'entendre, à certaines heures, des paroles inattendues. Alors, tu as de l'affection pour moi ?... Non, ce n'est pas ce que je veux te dire, je sais bien que tu as de l'affection, mais, enfin, n'est-ce pas ? je te croyais plutôt...

MAURICE

Plutôt sec.

LIANE, *gênée.*

Pas absolument, mais...

MAURICE

Si, dis-le donc !... Enfin, je venais plutôt ici, comme ce soir, où tu as certainement pensé que c'était pour te taper...

LIANE

Voyons, Maurice, ces choses ne sont pas en question.

MAURICE, *avec une décision énergique, et, comme s'il prenait un parti.*

Ça m'ennuie beaucoup, mes échéances, et je suis enchanté, même, que tu m'en aies parlé sur ce ton... Que veux-tu, ce n'est pas tout à fait de ma faute si je suis un cancre ? Je n'ai pas eu une éducation assez suivie... Ça m'ennuie beaucoup de

ne pas avoir une position, de rester un raté. Je n'y puis rien, cependant...

LIANE

Qu'est-ce que tu vas imaginer là ? Je suis trop heureuse de subvenir à tous tes besoins. Ta vie me regarde. C'est moi, ta mère, qui dois me charger de ce soin. Evidemment, nous pourrions nous voir plus souvent, et pour d'autres occasions que ce côté matériel, mais tu sais bien que la maison t'est cependant ouverte, dans la mesure du possible.

MAURICE

Mais oui, mais oui !

LIANE

Evidemment, je ne peux pas non plus t'associer, te mêler à une vie qui est plus dure que tu ne penses à organiser. Tu comprends bien, toi-même, que les convenances s'y opposeraient.

MAURICE

Mais oui. Je sais qui je suis.

LIANE

Je ne me dirige pas comme je veux. Ce n'est pas commode, va !... avec un homme comme Rantz...

MAURICE

Mais oui, je sais bien que je ne peux agir qu'avec beaucoup de discrétion. Je t'ai montré que je le comprenais. Je crois m'être toujours tenu à ma place. Pourtant, maman, entre nous deux, ne dis pas seulement les convenances... il y a autre chose qui nous a toujours séparés, et qui, depuis quelques années, a fait de moi presque ton ennemi.

LIANE

Quoi donc ?

MAURICE, *souriant.*

Eh bien, voyons, maman, mon âge !

LIANE

Tu es fou !... Quelle idée !... C'est faux.

MAURICE

Et puis c'est forcé, c'est naturel et pas bien nouveau. D'ailleurs, maintenant, voici une autre période qui s'ouvre pour moi... Mais, je puis bien te l'avouer, les quelques années qui viennent de s'écouler, ç'a été quelquefois un peu dur !

LIANE, *se retournant.*

Oh ! Tu es injuste, à ton tour... Est-ce que je ne t'ai pas gâté, quand tu étais tout petit ? est-ce que...

MAURICE

Jusqu'à huit ans, parbleu, oui !... Mais, dès cet âge-là même, je n'avais pas été long, va, à deviner l'ennemi que j'avais en moi-même, avec ma taille qui poussait trop vite... Les enfants sentent très bien ces nuances-là. Ils prennent aussi très bien l'habitude de n'en pas parler... Tiens ! La première fois que tu m'as fait couper mes cheveux longs, j'avais déjà compris, rien qu'à la façon dont tu regardais ma coiffure en brosse. Tu m'as mesuré, de la tête aux pieds, d'un seul regard, mais d'un regard !...

LIANE

Hein ? Qu'est-ce que tu vas chercher là, maintenant ?... Si tu as éprouvé cette appréhension, enfant, tu t'es trompé, voilà tout...

MAURICE

Oui ? Et la dernière fois où tu m'as emmené au théâtre, car ç'a été la dernière fois... j'avais

douze ans... c'est beaucoup !... je te tenais le bras, dans un couloir de l'Opéra-Comique... il y avait une glace au fond, et tu nous regardais avancer tous les deux dans la glace, en marchant. Je t'arrivais à la taille, et toi, tu levais la tête. Tu jugeais la situation. Alors, instinctivement, moi, je me baissais un peu, pour me rapetisser. On sent très bien le danger quand on est gosse ! Tu m'as lâché le bras, tu t'es recoiffée, mais je n'ai pas oublié ton regard posé sur moi... dur, sec, presque méchant...

LIANE

Je ne sais vraiment pas ce que tu vas imaginer et rechercher, Maurice ! Il faut tenir compte qu'à ce moment-là j'étais une femme extrêmement libre, ayant besoin de sa liberté, de sa jeunesse, et aussi de sa coquetterie...

MAURICE

Voyons, maman, c'est trop naturel, c'est tout simple. Mais, tu me demandes de parler, alors je te dis qu'il y a dix ans que je comprends la situation à fond... mais que mon silence n'est pas aussi... borné... que tu crois !... Je ne suis pas un échantillon bien rare, va !... Nous sommes beaucoup, dans la vie de Paris, qui nous ressemblons. Dans les bars, dans les endroits où l'on traînasse, nous sommes beaucoup qui avons une mère dont il ne fallait troubler ni la vie, ni le luxe, ni la beauté, à aucun prix. Nous avons vécu loin d'elle parce que c'était forcé, et ça ne demande même pas d'explication... On monte chez elle, le dimanche matin... ou, par-ci par-là, à minuit, entre deux portes... Nous devons vivre dans votre ombre... nous devons respecter cette beauté et cette vie qui nous est fermée. Ah ! oui, nous sommes plus d'un, et nous nous connaissons aussi, nous

nous rencontrons dans les mêmes endroits. Il y a le fils de Liane de Rancy, il y a le fils d'Odette de Vanvres ; il y a... A quoi bon les énumérer, hein ? Tout ce que nous pouvons faire, c'est échanger avec vous, quand vous passez en voiture, un petit sourire, de vous envoyer, de loin, un petit salut discret. Oh ! je ne voudrais pas même que tu croies à des reproches... Seulement, tu demandes pourquoi on ne se parle pas, alors qu'on a dans le cœur des tas de choses qui voudraient peut-être bien en sortir... L'habitude du silence... une pudeur... on voudrait... et puis impossible... c'est plus fort que moi !

LIANE

Eh bien, mais il fallait,, il fallait... Par moments, au contraire, je te croyais un enfant renfermé, grognon même, car tu étais maussade...

MAURICE

Ah ! c'est que, enfant, si on ne comprend pas bien tout, en revanche, on voit... *(Il hésite.)* Je suis entré, un jour, quand tu as eu une rupture, je crois, avec un jeune homme que tu aimais beaucoup, celui qui était alors le petit Rechetal...

LIANE

C'est exact...

MAURICE

Tu devais bien souffrir, parce que, quand je suis entré, ce jour-là, tu étais près de lui, à genoux, et tu pleurais, et tu lui tenais les mains, et tu l'embrassais... tu pleurais tellement que ça t'était bien égal que je sois là ou que je n'y sois pas ! Tu ne faisais pas plus attention à moi, que si je n'existais pas. Je suis resté contre la porte, et j'entendais les mêmes mots que ceux que tu me

disais : « Mon petit, mon chéri, mon amour adoré... » Et ces mots, qui étaient dits à un autre que moi, et ces baisers pour un grand, qui étaient les mêmes, avec des pleurs en plus... ah ! ce sont des coups immenses, des bouleversements dans les petites têtes... Le lendemain, je n'ai plus jamais osé t'embrasser de la même façon !

Un grand silence.

LIANE

Mais c'est triste, ce que tu me dis là, Maurice, c'est triste comme tout !... Evidemment, des femmes dans ma situation devraient faire plus attention qu'elles sont mères, seulement c'est incompatible avec l'exigence de la vie qui vous entraîne ! Si j'ai eu peut-être des torts irréfléchis, ils sont lointains maintenant ; je n'ai plus ni les mêmes raisons de me cacher, ni toi les mêmes raisons d'avoir honte !

MAURICE

Oh ! mais, je n'ai pas honte de toi, maman, ne le crois pas ! C'est des questions personnelles de toi à moi, sans quoi, je ne me pose pas en fils honteux, ou en fils martyr !... Je suis très fier de toi !... Les amants de ma mère ?... Eh bien, quoi... quoi ?... Après tout !... Hein ? Et d'abord je n'y pense plus ! Ta vie avec Rantz m'a mis à l'abri de tous les ennuis que je pourrais éprouver dans cet ordre d'idées. Et même, ça m'est bien égal ! Quand j'en rencontre un, de tes anciens amis, je m'en tire très bien. Tiens, il y a ce Smiloff, qui m'a connu petit, ici, qui a toujours été très gentil avec moi ; ma foi, je suis resté en bonnes relations avec lui. Il n'y a que ce prince d'Erimberg qui m'exaspère. Il a un petit ton odieux, quand il me rencontre ; il me tape sur l'épaule, avec une familiarité un peu méprisante, aux courses ou

ailleurs, et puis, il affecte tout haut de me dire, en faisant sonner l'*r* : « Et votre mère, elle est toujours avec la RRRépublique ?... ? »

LIANE

Maurice !...

MAURICE, *gaiement.*

Eh bien, tout ça m'est égal... Je suis fier de toi... parfaitement. Si j'ai souffert, peut-être, parce que la vie t'avait faite jolie, j'en étais, aussi, très fier. Je suis heureux encore quand on parle de toi, même dans les journaux... Je suis joyeux de voir ton nom cité par Lorédan, dans les comptes rendus de première... Je suis heureux de tout, parce que c'est toi.

LIANE, *émue.*

Maurice, comme c'est gentil, ce que tu me dis là !

MAURICE

Et ce qui me prive, ce qui me prive réellement, c'est de ne pas être un peu de ta vie. Tu comprends, j'ai eu une demi-enfance, moi... mon enfance s'est arrêtée net. Alors il y a un arriéré.

LIANE

Mais, Maurice, mon enfant, as-tu vraiment été privé ? Ecoute, tu me troubles, infiniment, tu m'ouvres des aperçus... qui me jettent tout à coup dans une perplexité infinie... Je me demande vraiment...

MAURICE, *s'exaltant.*

Si je n'avais pas été choyé du tout, je n'y penserais pas, tandis qu'encore maintenant, maintenant que je suis grand, presque un homme, je sens en moi comme une enfance ratée, un besoin de tendresse qui n'est pas de mon âge. Il me

semble que je n'ai pas eu mon compte. On m'a fait passer du salon à la cuisine... ce salon où je rentre en étranger maintenant, sur la pointe des pieds, et où je me vois encore, en robe, là, courir, avec des nœuds bleus dans les cheveux, entre les meubles !... Tiens, ce fauteuil, où je me suis cogné, enfant...

LIANE, *vivement.*

Mais non, mais non, Maurice, ces privations, tu crois les avoir éprouvées... ces choses-là, tu ne les sentais pas, enfant. C'est maintenant, avec ton intelligence que tu les crées...

MAURICE

Je ne les sentais pas ! Ah ! par exemple ! J'ai tout senti, va ! Je sentais que tout allait m'échapper ! Mon cœur ne battait plus, non !... Quand je me couchais, le soir, j'avais le pressentiment qu'on ne voulait pas de moi et que j'allais démarrer. Et je voulais me raccrocher... Ainsi, un matin que tu m'appelais, en haut de l'escalier... j'avais douze ans... que je me suis blessé dans l'escalier, tu te rappelles ?

LIANE

Mais oui, je me rappelle, tu avais un trou au front, tu saignais !...

MAURICE

Eh bien, c'est parce que j'avais entendu ta voix, et j'avais trop couru pour être plus vite près de toi.

LIANE

Maurice !... mon petit !... *(Elle lui prend la tête. Elle l'embrasse avec émotion. Ils s'étreignent.)* Mais je t'aime bien, tu sais, je t'aime ! Tu as eu raison de parler. Embrasse-moi...

MAURICE

Comme un gosse ! Que c'est bon ! Que c'est bon ! Comme un gosse, la tête sur ton épaule, maman !...

LIANE

C'est bien mieux d'avoir parlé, nous allons nous comprendre, maintenant, nous serons des amis... nous en avons besoin. *(Elle le cajole et se serre contre lui.)* Moi aussi, va, j'ai des chagrins, je souffre d'inquiétude, j'ai toujours été inquiète ; nous autres, nous ne dépendons que de la valeur de notre beauté, de ce qui en reste, même. Alors, bien sûr, on lutte avec ses armes. Puis Rantz ne t'aime pas, naturellement ! C'est compréhensible. Mais tout cela peut s'arranger. Je serai très différente, maintenant. Ainsi, cette maison, dont tu parles, ce salon, ta chambre, là-haut, eh bien, puisque tu dis que tu souffres de n'y être jamais revenu autrement qu'en visite, eh bien, ça te ferait-il plaisir d'y rester, ce soir... de coucher ici ?

MAURICE

Coucher ici ?... Moi ?...

LIANE, *joyeusement.*

Mais oui, chez moi ! dans ta chambre blanche d'enfant, comme autrefois, là-haut ! A moi, ça me ferait un grand plaisir, parce que, justement, ce soir, j'ai une impression de solitude, d'abandon, glaciale ! La pensée qu'après avoir bavardé je ne serai pas toute seule, que tu respireras dans ta chambre, comme autrefois, alors, tout à coup, ça me fera une douceur, ça me calmera, il me semble que je dormirai mieux !... Oui, reste, reste !...

MAURICE

Tu veux bien !... Tu veux bien !... Ah ! Tu ne

peux pas savoir la joie que ça va me faire ! Si j'accepte ?... Je crois bien ! Que tu es gentille ! Tiens, je suis presque ravi de t'avoir trouvée ce soir, en larmes, et que tu m'aies attrapé, parce que des mots sont venus qui ne seraient jamais sortis autrement !... Dans mon propre lit ! Ah ! quelle bonne idée !... Tiens, c'est peu, c'est bête, mais tu ne te doutes pas de la joie que tu vas me faire !... Dix ans que je n'ai pas couché ici !...

LIANE, *le regardant s'exalter avec un sourire ravi et encore étonné.*

Mon Dieu ! ce n'est pourtant pas grand'chose ! La femme de chambre n'est pas montée sans doute. On va te faire ton lit...

MAURICE

Ah ! non, je te jure bien que je n'en céderai la joie à personne ! Je veux le faire moi-même... Ça, c'est comme à la chambrée !... Je te jure que je saurai retourner le matelas. Je n'ai besoin que d'une paire de draps et d'un traversin. *(Il ouvre la porte et appelle de toutes ses forces :)* Raymond ! Etes-vous là ?... *(Il se retourne vers sa mère.)* Tu vas voir un peu !

Il sort en appelant : Raymond ! *Elle rit, se lève et murmure, soulagée.*

LIANE

Ah ! C'est bon... c'est bon !... *(Elle va au bureau où elle écrivait la lettre.)* Bah ! demain !... J'ai bien le temps !... *(Elle hésite encore, jette la plume, et prend la lettre à la main comme pour la plier. La porte de la galerie s'ouvre, Rantz entre. Elle sursaute :)* Toi !...

SCÈNE XII

LIANE, RANTZ, puis RAYMOND

RANTZ

Oui, moi. Pourquoi ce bruit dans la maison ? Qu'est-ce ?

LIANE, *vivement.*

Rien, rien.

RANTZ

Je pensais bien que tu ne serais pas allée au théâtre. Je me suis dit que nous ne pouvions pas rester sur une impression aussi fâcheuse... et je suis revenu. *(Liane alors va précipitamment à la sonnette près de la cheminée, et sonne.)* Il m'a semblé que les mots de tout à l'heure n'étaient pas ceux qui devaient clôturer cette soirée...

LIANE

Ah ! tant mieux si tu t'en es aperçu.

Elle déchire définitivement les derniers morceaux de la lettre qu'elle tenait dans la main. Raymond entre. Elle va à lui.

RANTZ

Qu'est-ce que tu fais ?

LIANE

Rien, un ordre que je finis de donner. Raymond...

RANTZ

D'ailleurs, tu m'écrivais ?

LIANE

Oui, oui... je t'écrivais. *Avec volubilité, et bas, à Raymond.)* Raymond, vite, prévenez Monsieur Mau-

rice à qui j'ai dit de rester... qu'il s'en aille, qu'il s'en aille tout de suite. Ce n'est pas possible, aujourd'hui. Monsieur reste, Monsieur va rester... Expliquez-lui, n'est-ce pas ? Ce sera pour une autre fois. Dépêchez-vous ! Passez par là !...

Elle montre l'autre porte par laquelle est sorti Maurice.

RAYMOND

Bien, Madame !

Il sort.

RANTZ, *sans enlever son chapeau.*

Dès que j'ai été dehors, dans la rue, j'ai eu nettement l'impression que nous venions de commettre, vis-à-vis de nous-mêmes, en public, une sorte d'attentat moral, très déplaisant, vilain, à un moment important de notre existence, un jour justement sérieux, où je n'ai agité que des choses raisonnables, des idées d'équilibre. Il me serait pénible de penser que nous allons nous coucher sur une situation aussi fausse... Ce n'est pas ton avis ?

LIANE, *métamorphosée déjà.*

Mais si, Paul, je ne demande pas mieux que de réparer...

RANTZ

Tu as eu tort, tu as eu tort... d'abord de ne pas lever ces invitations, et puis, ensuite, d'attaquer très mal notre colloque... Enfin, ne revenons pas là-dessus... c'est fait...

LIANE, *les mains presque jointes, humble.*

Je crois que c'est réparable. De mon côté, je suis prête à...

RANTZ

Oh ! réparable !... Il y a entre nous, Liane, des dissentiments profonds, il y a plus que des dissen-

timents, il y a des abimes. Nous n'avons plus la même conception de la vie. On dirait que nous sommes deux rails qui ont côtoyé le même chemin, et qui, tout à coup...

Silence.

LIANE

Je me disais bien que ton calme faisait présager des paroles peut-être plus terribles que celles de tout à l'heure...

RANTZ

Non pas, Liane. Je t'assure, n'interprète pas le mouvement qui m'a fait revenir ici, dans un sens qui n'est pas le vrai. Je suis venu tout simplement te tendre la main, pour que notre séparation de ce soir soit plus digne de nous...

LIANE, *se lève en sursaut, comme si elle revenait à la réalité.*

Tu ne restes pas, alors ?

RANTZ

Non... J'ai d'abord mille choses à faire... De la correspondance jusqu'à trois heures du matin... Demain matin, je te l'ai dit, il faut que je sois chez le président du Conseil, et puis à l'Elysée...

LIANE, *les yeux implorant.*

Cependant, maintenant que nous sommes seuls, Paul, tu ne juges pas qu'il serait bon d'essayer de dissiper, peut-être, ce malentendu ? Et puisque tu vas accepter ce poste...

RANTZ

Oh ! non... plus tard... Surtout, pas de paroles !... Nous abimerions, au contraire, par de vaines et désagréables réflexions, ce que notre geste aura de bien et de réparateur. Ne parlons ni affaires, ni

sentiments. Plus tard, nous nous interrogerons, et, je l'espère, pas sur le mode injurieux, mais sur le mode grave que comportent les circonstances. Pour l'instant, laissons, je t'en prie, toute sa concision à ce retour réciproque ; disons-nous bonsoir en amis et d'une façon enfin digne de nous.

LIANE, *suppliante.*

Mais Paul, peut-être... au contraire...

RANTZ, *l'interrompant.*

Par grâce, nous ne sommes pas en état de nous dire autre chose. Ne diminuons pas par une maladresse la signification de cette simple poignée de mains que je suis venu te donner... qui est bien, très bien, je t'assure... *(Il lui prend la main, la lui serre.)* Allons ! au revoir.

Il va lentement à la cheminée, secoue son cigare. Elle est assise sur le canapé. Elle fait un geste résigné, vague : « Au revoir ! » Il sort. A peine est-il sorti qu'elle se lève, légère, hâtive, et se précipite sur la porte opposée.

LIANE, *appelle à voix basse.*

Raymond !... Raymond !... Raymond !...

Elle revient dans le salon, épie la porte opposée comme si elle craignait maintenant que Rantz revienne. Une seconde. Raymond arrive précipitamment.

SCÈNE XIII

LIANE, RAYMOND

LIANE

Ecoutez... non... je me suis trompée. Rien de changé, Monsieur ne reste pas. Avertissez vite

Monsieur Maurice que rien n'est changé... qu'il ne s'en aille pas surtout... Faites-lui sa chambre comme il vous l'a dit.

RAYMOND, *interloqué.*

Mais, madame...

LIANE

Eh bien ?

RAYMOND, *avec hésitation.*

Mais, Madame, Monsieur Maurice est parti...

Un temps.

LIANE

Ah !... Il est...

RAYMOND

Oui, Madame m'avait donné l'ordre... alors...

LIANE, *détourne la tête.*

Et... qu'est-ce qu'il a dit quand vous lui avez annoncé...

RAYMOND

Rien... Il a dit : « Ah !... C'est bien ! » Il a pris son chapeau.

LIANE

Et c'est tout ? Il n'a rien dit d'autre ?

RAYMOND

Non, Madame... Il est parti...

LIANE

C'est bien... Allez.

Raymond sort. Restée seule, elle regarde les deux portes, elle baisse la tête. Elle pleure.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le décor représente un appartement mansardé sur le jardin du Palais-Royal. Plafond bas. Deux portes-fenêtres donnant sur la balustrade du Palais-Royal. Au lever du rideau, à une table, buvant des cocktails avec de grandes pailles, et fumant, Maurice, Raymond et le jockey Bowling jouent aux cartes. Au premier plan, Aline et Maloute causent à voix basse, près de la salamandre allumée. La pièce, toute rose, a un air de garçonnière. Mélange de meubles dépareillés, les uns élégants, cadeaux sans doute de Liane Orland, les autres hétéroclites. Tabourets de bar ; au mur, gravures de sports, têtes de biches. Du désordre. Fournitures d'Aline, cartons ; les chapeaux traînent un peu partout.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, RAYMOND, LE JOCKEY BOWLING, ALINE, MALOUTE

LE JOCKEY, *suçant sa paille.*

Shut up ! *Shut up* !

ALINE

Flûte !

RAYMOND, *abat une carte.*

J'ai compris. Ça veut dire : « Ta boîte ! » en espagnol... Du manillon, pan !

ALINE, *se lève.*

Ils ne vont pas avoir bientôt fini leur partie ! C'est assommant. Maurice n'a pas l'air de s'amuser plus que cela. Il est joli, hein ?

MALOUTE

Il est épatant !

ALINE

Et gentil, si tu savais ! Tu ne le connaissais pas ?

MALOUTE

Je l'avais vu t'accompagner une ou deux fois à la porte du magasin.

ALINE

Alors, tu me comprends ?

MALOUTE

Si je te comprends ! On ne fait pas mieux.

ALINE

Seulement, je ne vis pas, non, je ne vis pas. On se l'arrache de tous côtés. Tu ne lui feras pas la cour ?

MALOUTE

Oh ! moi, les amis des autres, c'est comme l'argent des pauvres : c'est sacré.

RAYMOND, *tout à coup.*

Ah ! bougre de n... de D... ! Mes enfants ! Quelle chaleur il fait chez vous. Vous chauffez à blanc ! Une seconde. Permettez que j'enlève ma veste ?

Il se met en manches de chemise.

MALOUTE

Il est plutôt mal embouché, votre Monsieur Raymond. Qu'est-ce que c'est exactement ?

ALINE

C'est... *(Elle hésite.)* Il n'a pas de situation sociale bien définie. Enfin, c'est un ami de la mère de Maurice.

MALOUTE

Ah ! bien, pourquoi se fait-il une tête de larbin ?

ALINE

Pour ressembler à un magistrat ! On ne le voit pas souvent, mais il est utile à Maurice rapport à ce qu'il connaît un tas de bookmakers... C'est lui qui a invité Bowling afin d'avoir des tuyaux sûrs... pour demain, au prix du Conseil municipal.

On frappe à la porte.

MAURICE

Qu'y a-t-il ? Ne nous dérangez pas. La paix !

On entend la voix de la bonne derrière la porte.

NATHALIE

Monsieur, c'est un bouquet.

MAURICE

Un bouquet ? Alors, entrez, entrez !

ALINE

Qu'est-ce que c'est que ça ?

La bonne entre.

MAURICE

Vous permettez, mes enfants, une seconde. *(Il se lève.)* Il n'y a pas de réponse ?... Tiens, Aline.

NATHALIE

On est reparti.

ALINE, *défait l'enveloppe du bouquet.*

Il y a une carte... *(Elle lit.)* *Myrtille Deneige.* Ah ! ça c'est trop fort, par exemple !... Non, c'est trop fort !... On t'envoie des bouquets, maintenant... Comme à une femme, comme à une grue... Et c'est cette esthète de beuglant !

Elle lance le bouquet dans les bras de la molle petite blonde.

MAURICE

Allons, allons, du calme. Puis-je quelque chose, moi ?

ALINE

Tu vois, tu vois que tu me trompes !...

MALOUTE

Aline...

MAURICE

Mais, mon chéri, je te jure que je tombe des nues. Ça n'a aucun sens. Je ne sais pas ! Elle m'envoie ce bouquet parce que c'est une tourte... et sur réputation... Je ne la connais pas. Je lui ai parlé deux fois au pesage, n'est-ce pas, Raymond ?

ALINE

Tu la vois chez ta mère !

RAYMOND

Ah ! la, la ! chez sa mère !

MAURICE

Je te jure bien que non, par exemple. Ce serait le dernier endroit du monde.

RAYMOND

Je la connais, moi, Deneige. C'est une femme qui s'excite sur photographie !

MALOUTE, *riant.*

Ah ! Monsieur Orland ! Si vos photos étaient aux étalages...

On rit.

ALINE

Oui, vous pouvez tous regarder ! Le voilà, c'est bien lui ! Je vous dis qu'on lui fait la cour comme à une femme ! Tiens, tu m'écœures ! Et puis de-

main, ce sera un autre bouquet, et puis ce sera encore un autre... Et je trouverai encore des lettres dans tes poches... et dans tes paquets de tabac... Ah ! ce n'est pas une vie !

MAURICE, *avec un geste tendre.*

Mais je suis désolé, mon chouchou adoré, je suis désolé. C'est de la folie de se mettre dans des états pareils... Ne pleure pas, voyons ! Je te jure que je ne répondrai pas à l'envoi romanesque de ce bouquet. Je te jure que je me moque de Myrtille Deneige, comme de n'importe quelle autre poule. Je n'aime que toi. Embrasse-moi, embrasse-moi vite...

ALINE

Il ne peut pas sortir sans récolter le suffrage de toutes les femmes !... S'il ne vivait pas retiré, ah ! tu as raison, Loute, quelle célébrité il deviendrait !

RAYMOND

Vous n'avez qu'une ressource, Mademoiselle Aline, c'est de lui flanquer une bouteille de vitriol par la figure... si le cœur vous en dit !

Dans le Palais-Royal, on entend les cris des vendeurs de journaux.

LE JOCKEY, *lâchant Maloute, avec laquelle il flirtait de près.*

Hé là !... Hé là !... Vous entendez ?... Journaux du soir !... Envoyez la bonne chercher un numéro ; faut absolument voir le discours de papa Rantz !

Il imite un bruit de bouteille débouchée en signe d'Evohé.

MAURICE

Nathalie ! Descendez acheter les journaux du soir tout de suite ! Vite !... Petite pochetée, va ! Regarde-moi. C'est fini, tu me crois ?

ALINE

Si tu m'aimes !

MAURICE

Et tu m'aimes ?

ALINE

Si tu m'aimes !

MALOUTE

Sont-ils mignons !...

MAURICE

Alors, qu'est-ce qu'on va faire de ce bouquet ?

ALINE, *le prenant sur le canapé.*

Il faut le flanquer par la fenêtre.

Elle court vers la fenêtre.

MAURICE

Hé là ! Il tomberait dans le Palais-Royal. Contravention !

ALINE

Tu ne vas pas le conserver ! D'abord, il n'y a pas de porte-bouquet assez grand ici.

MAURICE

Non ! Et ça ? *(Il montre le gramophone.)* Dans la gueule du gramo. Attends !... *(Il le plante dans la bouche du gramophone.)* Le gramo que m'a donné maman pour mes étrennes !...

ALINE

Passe ton mouchoir, Maloute. Regardez-moi, maintenant. Je suis jolie ! Ça me retourne le sang, des choses pareilles ! *(Elle empoigne Maurice par les cheveux et l'embrasse.)* Ah ! ta sale petite figure ! Ta sale petite figure !...

NATHALIE, *rentrant et apportant le journal.*

Voilà, Monsieur.

On se précipite.

RAYMOND

Discours de Monsieur Rantz à la Chambre...

LE JOCKEY, *mâchonnant son cigare.*

Vieux rosse ! Vieux rosse !

MAURICE, *empoigne le journal et s'assied sur un tabouret haut, les autres écoutent.*

Le titre, voyons : *L'apaisement.* Les postiers ont capitulé. Discours de Monsieur Rantz, là, dans le bas de la page : *Messieurs, je suis heureux d'apporter à la Chambre la certitude de l'apaisement. A la demande d'arbitrage que les délégués des postiers avaient proposée au gouvernement, celui-ci a cru devoir répondre en faisant valoir les garanties que leur donnerait la création d'un sous-secrétariat d'Etat. Le programme de réorganisation, que j'ai moi-même eu l'honneur d'exposer...*

RAYMOND

Et voilà pourquoi je suis orléaniste !

MAURICE

...*Les agents des postes, grâce à la sagacité et à la modération dont nous avons fait preuve... (Une voix, à l'extrême droite.)*

LE JOCKEY

Vieux rosse !

RAYMOND

Allez ! Allez ! Rasante la déclaration ! Nous n'en finissons plus. Lisons ensemble.

Pendant que les hommes lisent, appuyés sur la table, Maloute et Aline rangent une corbeille à ouvrage.

MALOUTE

Mais qu'est-ce qu'il a à en vouloir ainsi à ce Monsieur Rantz ? Il le boufferait !

ALINE

Tu n'as pas entendu, il y a un instant, tout ce qu'il a dit ?

MALOUTE

Si tu crois que j'ai écouté !... Je n'y comprends rien !

ALINE

Tu n'as pas vu comme il s'emballait ?

MALOUTE

Ah ! si, j'ai bien vu, parce que c'est le seul moment où il m'a lâché le pied sous la table.

ALINE

Il parait qu'il a aidé Rantz dans un coup douteux, autrefois. Rantz a failli être disqualifié, mais il a échappé, parce qu'il est très puissant. Mais c'est un des premiers qui a fait du dopping. On a fermé les yeux... seulement le jockey, depuis lors, n'a pas pu courir en France, et il est entraineur, et grainetier... Mets le paletot du chien.

Elles prennent le chien bull qui erre sur le balcon.

MAURICE

Ça y est !... C'est le triomphe, après ça !

RAYMOND

Combien de majorité ?

MAURICE

Ecrasante... Quatre cent cinquante voix !

LE JOCKEY

Il n'y en a pas eu un qui s'est levé pour crier : « A Auteuil ! »

MAURICE

Bah ! On a oublié tout cela. A Paris, on n'est jamais déshonoré. Et puis, il n'y a pas eu de preuve certaine, n'est-ce pas ?

RAYMOND

Il n'y en a pas eu, mais il n'a tenu qu'à Bowling...

LE JOCKEY

Si Bibi avait voulu : couic !

Il sape quelque chose dans l'air.

MAURICE, *remêlant les cartes.*

Reprenons notre jeu et la conversation de tout à l'heure... Alors... quelles preuves ?

LE JOCKEY, *s'asseyant sur le coin de la table.*

C'est Bibi qui a été chercher à Liverpool le cheval qui a été substitut !

RAYMOND

Ah ! non, non ! Un cheval magistrat, pas possible ! Il n'a pas été substitut !... Subs... titué... tué !

LE JOCKEY

Oh ! tué !... Oui... Ça ne fait rien !... Rantz a prétendu que moi seul ai fait le coup... Il m'a laissé disqualifier.

MAURICE

Mais vous avez quelque chose en votre possession ? Quoi ? La preuve de la vente du cheval abattu ?... Des lettres ?...

LE JOCKEY

J'ai mieux que ça !

RAYMOND, *appelant Maurice.*

Dis donc ! Dis donc ! Ferme. J'espère que ce n'est pas pour avoir des tuyaux sur le zouave que tu m'as prié d'amener Bowling !

MAURICE

Je complète mon histoire de France, quoi ! Le règne de mon beau-père !

RAYMOND, *tire Maurice par la manche.*

Blague à part, tu raconteras tes machines une autre fois. Regarde la pendule : cinq heures ! Si tu veux avoir le temps de faire un courant d'air pour chasser l'odeur du tabac, il n'y a que le temps de dévisser tout le monde !

MAURICE

Sois tranquille, je ne pense qu'à ça ! Mais, tu m'as dit qu'elle ne serait en bas qu'à cinq heures et demie ?

RAYMOND

Oui.

MAURICE

Eh bien, il reste une demie-heure.

RAYMOND

Ah ! si tu étais amoureux, tu serais plus pressé.

MAURICE

Récapitule... De quoi avez-vous convenu vous deux ?... Répète voir !...

RAYMOND

A cinq heures et demie tapant, elle doit traverser le jardin du Palais-Royal. Elle portera un

corsage rouge. Si la voie est libre et si elle peut monter sans crainte, je ne ferai que la saluer avec le charmant sourire que tu ne me connais pas, quand je passe les poires crassanes. *(Il fait le geste.)* Sinon, abordage, et je lui fournis des explications et des regrets.

MAURICE

Tu es le protocole lui-même. Reste avec moi, bien entendu. Je vais faire déguerpir les autres, tu as absolument raison.

RAYMOND

Mais ça ne va pas paraitre bizarre à Aline ?

MAURICE

Du tout. J'ai dit à Aline que nous avions à parler de maman tous les deux... et du zouave, donc !...

Il se retourne. Le jockey est en train de faire, près du balcon, des démonstrations mimées aux deux femmes. Il montre en riant Maloute, il témoigne par le geste qu'elle a une belle performance.

LE JOCKEY

Solide ! Beaux nichons !

MAURICE

Mes enfants, je vous demande pardon, mais les affaires sont les affaires. Nous avons à parler et à arranger quelque chose, cet homme et moi.

Le jockey se verse à boire et trinque avec Maloute.

ALINE

Je ne partirai que si tu me jures... mais jurer, ce qui s'appelle jurer... que tu ne me trompes pas. Donne une preuve !

MAURICE, *l'embrassant.*

Tu ne crois pas toi-même à ce que tu redoutes.

ALINE

C'est vrai, mais ça n'empêche pas d'avoir peur !...

MAURICE

Non, tu n'as pas peur, non, tu es sûre de moi, parce que j'ai pour toi une affection profonde, oui, profonde ! Je n'ai aucun mérite à te rester fidèle, mon petit bobechon ! Embrasse-moi encore !

ALINE

Je veux bien, à condition que, quand j'aurai mis mon chapeau et ma voilette, on relèvera la voilette.

MAURICE

Oui, mais quatre à quatre... Car j'ai à causer très sérieusement de maman avec Raymond. Ça ne va pas du tout, du tout, les affaires, là-bas !

ALINE

Ne te fais pas de mauvais sang pour ta mère. Alors... à lundi, puisque tu vas demain à Longchamp. On ne se verra que lundi.

MAURICE

Entendu, à lundi.

ALINE, *se retournant vers Maloute.*

Prends nos chapeaux sur la table de la salle à manger.

Raymond et Maloute se précipitent sur les chapeaux.

MAURICE, *au jockey.*

Psstt !... *(Ils parlent bas.)* Ecoutez bien... parlez

bas. Est-ce que je peux vous voir demain matin, neuf heures, chez vous ?

LE JOCKEY

Neuf heures, oui.

MAURICE

Nous finirons la conversation. Ici, pas commode !... Vous me montrerez ce qui concerne le maquillage du canasson... Ça m'intéresse... Et on parlera sérieusement.

LE JOCKEY

Je parle toujours sérieusement.

MAURICE, *voyant Raymond qui les regarde.*

Nous verrons bien, chut !...

LE JOCKEY

Oui, *shut up* !

MAURICE

Surtout, pas un mot à Raymond. *(Haut.)* En route, mauvaise troupe. Monsieur Bowling, on vous confie les deux dames.

LE JOCKEY

A moi ? Je prends.

Il prend d'abord le bull-dog sous son bras et boit encore quelques gorgées, puis il saisit de l'autre main Maloute à la taille et esquisse un pas de danse nègre.

MALOUTE, *se débattant.*

Mais qu'est-ce qu'il a ? Mais qu'est-ce qu'il a ? Il est complètement dring !... Il me secoue comme un caillou dans une brouette ! *(Elle se dégage.)* Au revoir, Monsieur Orland.

MAURICE

Au revoir !

ALINE

A lundi, chou.

Maurice serre la main au jockey d'une façon appuyée et le jockey répond.

LE JOCKEY

Certainly !

Aline et Maurice se bécottent encore en riant. Bowling prend les deux femmes par le bras et se dirige vers la porte de droite.

RAYMOND, *donne un coup de pied au chien.*

Dégrouille, cabot d'écurie !

LA VOIX DE MAURICE, *qui les accompagne dans l'antichambre.*

Au revoir, petite arpette de mon cœur.

Bruits de voix, claquement de porte.

SCÈNE II

MAURICE, RAYMOND, puis NATHALIE

RAYMOND, *seul.*

De l'air ! Ça pue le tabac !

Il ouvre grandes les fenêtres.

MAURICE, *rentrant.*

Tu n'as pas idée de ce que je l'aime, la gosse ! Chaque jour, je lui suis plus attaché. Je lui découvre toutes les qualités que j'apprécie chez une femme !

RAYMOND, *se rapproche de Maurice.*

Maurice ! Depuis une minute que j'y réfléchis,

ça me paraît louchard ! Pourquoi cette précipitation à me faire inviter chez toi le même jour, et à la suite l'un de l'autre, Bowling et la petite Rantz ?

MAURICE, *rangeant la table.*

Aucun rapprochement, mon vieux... Et puis, c'est le comble ! Quand ce n'a été qu'à ta prière et à contre-cœur que je me suis décidé à accorder cette entrevue !... La petite Rantz et toi l'avez fixée vous-mêmes !... Par conséquent, ne perds pas ton temps en salive et va me chercher dans ma garde-robe mon smoking d'intérieur, tu sais, mon smoking havane ? Bien que je me fiche de cette petite comme de Colin-Tampon...

RAYMOND

Tu as raison. Fais-toi beau pour le principe !

Il entre à gauche. Resté seul, quelques secondes, Maurice se regarde dans la glace, ajuste sa cravate et crie.

MAURICE

Thalie ! Thalie ! *(La bonne entre.)* Voulez-vous ranger ? Enlevez-moi ces verres ! Fourrez-les dans la salle à manger. Au trot !

NATHALIE

Bien, Monsieur.

Elle prend les verres, Raymond revient avec trois ou quatre vestons sur le bras.

MAURICE

Oh ! pas tout ça ! Pas tout ça !

RAYMOND

J'ai pris le stock. *(D'un geste sacramentel de domestique, il lui retire son veston et lui passe un des smokings.)* Tout de même, ça me trotte !... Si ça t'embête

tant, pourquoi as-tu accepté de la faire venir?... Par politesse ?

MAURICE

Ce sera la première et la dernière fois... Elle se marie et je ne pouvais vraiment lui refuser une explication qui sera en même temps un adieu très net. J'aurais eu l'air d'un imbécile ou d'un capon, à la fin ! Puis, elle l'a demandé si délicatement, dans une dernière lettre...

RAYMOND

Oui, demain, officiellement, commencent ses fiançailles. Les parents viennent. Petite cérémonie... Ton pli, ton pli... *(Il donne un coup de main net au pli du pantalon à Maurice.)* C'est mal rangé, mal brossé !... Ah ! là ! là !...

MAURICE, *continuant.*

De plus, j'ai mes raisons... Celle-ci, d'abord, mon vieux : je tiens absolument à lui remettre, et sans la froisser, les lettres qu'elle m'a écrites... C'est avant tout pour ce règlement que je l'ai fait venir !... Passe-moi l'épingle. Quelquefois, les lettres deviennent de vieux remords... C'est jeune, ça ne sait pas encore... Plus tard, elle pourrait s'inquiéter... Nous serons, peut-être, par la suite, dans des termes suffisamment hostiles ?

RAYMOND

Pourquoi, hostiles ?

MAURICE

Eh bien, si tu trouves que la situation est belle ! Ça va assez mal à la maison, et je crois que s'il arrivait ce grand malheur que Rantz rompe avec maman, nos deux familles ne seraient pas dans des termes à s'inviter à leurs fêtes... Alors, je voudrais

que cette petite, qui a été très gentille après tout, et avec laquelle j'ai été tenu de rester plus qu'évasif... ne garde pas un souvenir équivoque de moi. C'est ma coquetterie ! J'ai eu si peu l'occasion, hélas ! de me présenter à mon avantage, dans la vie...

RAYMOND

Eh bien, dans ce cas, astiquons ta paire de souliers !... Parce que, vrai !... *(A la bonne qui range les verres.)* Nathalie, un linge, s'il te plait, ma grosse... *(Il est à genoux par terre, prend un bout de la serviette que lui tend Nathalie et le passe sur les souliers vernis de Maurice qui se laisse faire.)* D'abord, ne te fais pas de mousse pour ta mère !... Je connais le patron, c'est la deuxième fois qu'il joue le grand jeu à Madame. Encore quelques jours de chichi, tout s'arrangera.

MAURICE, *entr'ouvrant son veston.*

Je ne sais pas.

RAYMOND

Tout de même, comme je t'ai dit, il y a eu une de ces scènes, depuis le soir que tu es venu !... Oh ! mais, terrible !... La pauvre femme était à ramasser à la cuiller...

MAURICE

Je sais !... J'ai mes renseignements personnels... Passe-moi l'autre, tiens, je le remets, décidément.

Raymond lui remet le premier veston et lui enfilant les manches.

RAYMOND

Mais un coup que le ministère sera consolidé, un coup qu'il se sera embêté quinze jours rue de Grenelle... et un coup que...

MAURICE, *l'interrompant.*

Dans quel état était maman, ce matin ?

RAYMOND

Elle n'a rien mangé. Une pomme de Canada, une tasse de café...

MAURICE

Elle était déjà partie quand tu es venu ici ?

RAYMOND

Oui, oui ! Elle a pris l'auto. Peut-être qu'elle a été à la séance de la Chambre ?

MAURICE, *songeur.*

Je ne crois pas. Ça ne ressemblerait pas à maman !... Enfin, on verra... Tout va de mal en pis.

RAYMOND, *prenant les vestons.*

Je range ?

MAURICE

Donne à Nathalie.

RAYMOND

Nathalie !... J'ai toujours envie de l'appeler Naphtaline, ta bonne... *(Il lui remet les vestons. Il regarde sa montre, et renifle.)* L'heure approche.

MAURICE

C'est risqué de l'avoir fait venir ici, hein ?

RAYMOND

Oh ! avec les demoiselles d'aujourd'hui !... Elle est sage, mais c'est la fille de Rantz, tout de même... On la laisse plutôt libre... Bride sur le cou...

MAURICE

Nous avons commencé par fixer le rendez-vous

à la Pâtisserie royale... puis dans une allée du Bois... et, en fin de compte, il nous a paru plus simple et plus secret, ici même...

RAYMOND

Et c'est ce qu'elle préférait !... Elle me l'avait dit. *(Il rit.)* Ah ! la graine d'aujourd'hui !... *(Il est allé sur le balcon.)* Ce point rouge, là-bas, près des arcades !... Ce doit être elle, avec un renard autour du cou. Elle est en avance d'un quart d'heure ! Ah ! la mâtine ! Ce que c'est roublard, ces petites filles !...

MAURICE, *se rapprochant vivement.*

C'est elle ?

RAYMOND

Je ne crois pas me tromper !... Regarde.

Ils se penchent tous les deux sur la balustrade.

MAURICE

Bien. Alors, descends. Inutile de la faire poser jusqu'à l'ouverture du guichet.

RAYMOND

Ousque j'ai mis mon galurin ? *(Il le prend sur le buste de la cheminée.)* J'ai tout à coup un vague sentiment de ma responsabilité, dans toute cette histoire...

MAURICE, *ironique.*

Ah ! bah !

RAYMOND

Dis donc, pas de blague, avec la petite ?

MAURICE

Et toi, pas de plaisanterie de ce genre ! Ça suffirait à me faire regretter...

RAYMOND

Ce que j'en dis, ce n'est pas pour Rantz, qui n'est pas mon patron... c'est pour ta mère et toi... Sans quoi !... *(Avec un mauvais sourire.)* s'il lui arrivait un embêtement de ce genre... eh bien, je connais quelqu'un qui serait enchanté.

MAURICE

Tu lui en veux donc ?

RAYMOND

Peut-être...

MAURICE

Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

RAYMOND, *mettant son chapeau sur l'oreille.*

Ce qu'il m'a fait ?... Un jour, à dîner, il a dit tout haut devant moi : « Un tel... il a une âme de domestique ! »

MAURICE, *riant*

Ça ne rate jamais !

RAYMOND

Tu comprends, hein ?

MAURICE

Je comprends !

RAYMOND, *sur le pas de la porte.*

C'est tout de même rigolo de penser que, pendant ce temps, il tire la République du pétrin...

MAURICE

Parbleu !

RAYMOND, *sort, puis passe la tête.*

Mais, pense à ce que ce serait encore plus rigolo, si ç'avait été sa femme !...

MAURICE, *pousse la porte.*

Va donc ! bavard ! *(Maurice, resté seul, réfléchit quelques instants.)* Oui, ça sent encore le tabac. *(Il prend sur un petit meuble un flacon de lait d'iris et asperge légèrement le tapis. (Il regarde à la fenêtre en sifflotant. Il murmure. :)* Bon. *Il revient devant la glace, tire de sa poche un petit peigne dans un étui, arrange une mèche de cheveux sur le front en chantonnant machinalement :)*

« Il va pleu-pleu ! Il va voi-voir !
« Il va pleu-pleu ! Il va voi-voir ! »

(Cela fait, il appelle Nathalie. Nathalie entre.) Nathalie, voulez-vous ouvrir la porte de l'escalier ?

NATHALIE, *montrant du doigt la porte à droite et la porte à gauche.*

Duquel ? celui-là ou celui-là ?

MAURICE

Du grand, naturellement !... Et laissez la porte ouverte, de façon que la personne qui va monter n'ait pas à sonner. Vous avez compris ?...

NATHALIE, *d'un air entendu.*

Oh ! très bien !

MAURICE

Attendez, attendez !... Ce n'est pas tout. Vous aurez soin de vous tenir dans votre cuisine et de ne pénétrer ici sous aucun prétexte...

NATHALIE

Oui, Monsieur.

Ils échangent un sourire.

MAURICE

Voilà, Thalie... Maintenant, allez ouvrir et... nik !... disparaissez !

Nathalie sort en laissant la porte de droite ouverte. On l'entend ouvrir la porte d'entrée. Maurice, sans bouger, lui fait signe de la main de disparaître dans sa cuisine. Ensuite, il va à nouveau sur le balcon, jette un coup d'œil, et se poste, attentif, écoutant les pas qui montent dans l'escalier. Il demeure un temps dans cette attitude, puis on le voit sourire à quelqu'un,tendre les deux mains en avant pour signifier : « Entrez ! » Il va au-devant de Nellie et revient la précédant... hâtif, empressé. Nellie le suit sans précipitation, elle baisse la tête. Elle a un grand chapeau, une voilette hermétique de dentelle. On ne distingue d'elle aucun trait, aucune forme.

SCÈNE III

MAURICE, NELLIE

MAURICE

Soyez sans crainte, Mademoiselle, personne ici... Et personne ne peut vous avoir vue monter... *(Il désigne un fauteuil. Elle refuse du geste.)* Je vous attendais. Je suis très, très... très heureux de vous recevoir... *(Il sourit gauchement. Silence.)* C'est un peu haut, n'est-ce pas ? Voulez-vous que je ferme la fenêtre ?... Oui, oui, ne dites rien, nous avons tout le temps. *(Il ferme la fenêtre et revient.)* Peut-être boire quelque chose ?... *(Sans mot dire, elle fait signe que non.)* Au moins votre manteau... Votre voilette ! *(Il fait glisser le manteau noir.)* Ah ! si, j'y tiens.

Il lui enlève doucement la voilette. Elle se laisse faire. Elle apparaît blonde, puérile.

NELLIE

Je suis... un peu suffoquée... Les étages... J'ai monté vite !

MAURICE

Ah ! votre voix !... Comme au téléphone... pareille. Oui, c'est vrai, il n'y a pas d'ascenseur... J'habite une vieille maison, comme toutes les maisons d'ailleurs sur le Palais-Royal. Je vous voyais très bien de là, du balcon, avec le signalement que m'avait donné Raymond.

NELLIE

C'est triste.

MAURICE

Oui, c'est triste un peu chez moi. Seulement, au printemps, c'est plus gai. On a les enfants qui crient : « Pouce ! », les calicots à midi dans le jardin, le kiosque avec son citron sur la bouteille de coco, et puis il y a les moineaux...

NELLIE

Je ne voulais pas dire cela... Ce n'est pas votre appartement qui est triste, c'est ce qui se passe ici en ce moment...

MAURICE

Ah ! bon, je ne comprenais pas. Pourquoi ? Mais, au contraire, quoi de plus simple, de plus naturel !...

NELLIE, *nettement.*

Ne riez pas, je vous prie.

MAURICE

Ah ! il ne faut pas ?... Ecoutez ! vous me déconcertez !... Moi qui m'imaginais qu'on allait se parler à la bonne franquette, en vieux amis, déjà. Vous m'avez dit : « Un conseil, j'ai un conseil à vous demander avant mon mariage. » Alors, je pensais qu'on allait se débonder un peu... Et j'avais droit de compter sur cette intimité que nous créent quatre ou cinq lettres, quelques communi-

cations téléphoniques... et les souvenirs de nos rencontres d'enfants, autrefois, dans la rue Margueritte, aux chèvres des Champs-Elysées... Vous vous rappelez ?...

NELLIE

Vous n'êtes pas ému. Vous avez de la chance !... Ça se voit suffisamment et c'est un peu cruel pour moi !

MAURICE

Mais...

NELLIE

Vous n'êtes pas même intimidé !... Si vous me trouviez jolie, vous le seriez... Vous n'auriez pas ce petit ton dégagé.

MAURICE

Vous croyez ça, vous ?...

NELLIE

J'en suis sûre! Devant les êtres beaux, on est toujours sans courage. *(Un temps. Pour la première fois elle le regarde et baisse vivement les yeux.)* Je le certifie.

On la dirait à bout de souffle.

MAURICE

Eh bien, voilà ce qui vous trompe justement. Je vous regarde attentivement ; vous m'aviez dit : « Vous verrez, de loin vous m'avez crue passable, de près je ne suis pas bien du tout, j'ai une petite moustache sur la lèvre. » Or, j'ai beau regarder, il n'y a pas du tout de petite moustache.

NELLIE

Oh ! par grâce, ne parlez pas de moi. Vous me feriez des compliments et ce serait encore plus affreux que tout... *(Elle se dégage et regardant au mur.)* Tiens, vous avez aussi cet Helleu ?

MAURICE

On a toujours un Helleu.

Nellie marche lentement, jette un coup d'œil circulaire. Elle va à la cheminée, caresse de la main les monnaies du pape dans un vase, puis s'accoude et regarde de près une photographie.

NELLIE

Elle est jolie.

MAURICE

C'est une humble !... Une petite modiste... Vous ne l'avez jamais vue, pourtant.

NELLIE

Mais je n'ai pas hésité à la reconnaître.

MAURICE, *lui désignant un fauteuil, gêné.*

Voyons...

NELLIE

Le dernier numéro de *Fémina* ! Vous m'avez vue là-dedans ?

MAURICE

Non, mais je sais que vous êtes très sport !... que vous avez gagné toutes sortes de coupes...

NELLIE, *froissant le journal.*

Mais oui. Je suis, vous le voyez, une jeune fille très libre... J'ai reçu une éducation moderne... Vous pouvez croire des tas de choses à mon propos... Et pourtant, s'il en est ainsi, vous vous trompez du tout au tout... Je peins, je golfe, je suis les cours de la Sorbonne, j'ai tous les brevets, même celui de chauffeur ; mais, à dix-huit ans, je suis pourtant plus sentimentale qu'on ne l'est à douze !... Et la preuve, c'est que je suis ici... J'ai vu qu'il y avait de l'eau dans la pièce à côté. Voulez-vous m'en

chercher un verre ? Ça n'a d'ailleurs aucun rapport...

Elle fait de la main un geste vague d'excuse.

MAURICE

Mais comment donc !

Maurice passe dans la salle à manger dont la porte reste ouverte. Elle se tasse vivement contre un des battants de la porte et derrière le rideau de cretonne, dont elle s'enveloppe presque.

NELLIE, *la main froissant le rideau.*

Ne rentrez pas ! Je vais vous dire quelque chose à travers la porte, et puis nous n'en reparlerons jamais plus. Seulement, j'ai très bien senti que je n'aurais pas le courage de vous le dire face à face... Oh ! ce n'est pas nouveau, allez ! C'est ce que je vous ai dit par lettre. Seulement, je voulais que vous l'entendiez... ici... de ma propre voix, près de vous... dans la solitude... Je voulais vous dire cela, qu'il y a plus de trois ans que je pense à vous... que je ne pense qu'à vous... que je vous ai aimé infiniment. J'ai commencé petite... peu à peu... vous avez eu toutes mes pensées de jeune fille... de vraie jeune fille... Et c'est pour ça que je suis venue vous donner un grand adieu... de tout mon cœur. Voilà. Oh ! ce n'était pas grand'chose !.. Je vous remercie tout de même d'avoir accepté une entrevue qui m'aura permis cette audace... A présent, vous allez rentrer ; nous parlerons de tout ce que vous voudrez, mais vous ne me ferez pas une allusion, pas une, n'est-ce pas ? à ce que je viens d'avoir le courage de vous dire, car je vous jure qu'il faut pas mal de courage ! *(Elle s'arrête comme exténuée et soulagée.)* Maintenant, vous pouvez rentrer.

Et, de dos à la porte, elle se dirige à pas lents vers la table. Un temps.

MAURICE, *entre, apportant sur un plateau un verre et des bouteilles.*

Je n'ai pas voulu vous apporter de l'eau pure à boire. Tenez, essayez ce petit mélange. Un peu de ce sirop avec une goutte de ça.

NELLIE, *faiblement*

Merci.

MAURICE

Et puis de l'eau. Ah ! il en faut plus, jusqu'au bord... Là ! Buvez, vous verrez, ce n'est pas très bon, ce n'est pas très mauvais... c'est une recette... J'adore les mélanges.

NELLIE

Oui, ce n'est pas mauvais.

MAURICE

Vous auriez peut-être préféré du thé ?

NELLIE

Non.

Un temps.

MAURICE

Alors, vous avez gagné beaucoup de coupes ?

NELLIE

Mais oui.

MAURICE

Eh bien, si, si, parlons-en, parce que rien n'est plus admissible...

NELLIE, *recule avec effroi.*

Ah ! je vous en prie...

MAURICE, *la rattrapant.*

Si, je vous assure. Rien n'est plus simple ni plus plaisant... Ne croyez pas que je sois indifférent...

que je ne sois pas même touché, mais mon devoir est de ne vous dire que des paroles raisonnables. Tout nous interdit de devenir plus que des camarades d'un jour. Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas ?

NELLIE

Je suis absolument de votre avis... Parlons d'autre chose, vite... vite...

MAURICE

Pourquoi ? Parlons-en au moins naturellement, très posément, comme s'il s'agissait d'un autre que moi et d'une autre que vous. *(Il s'assied sur le canapé, à côté d'elle qui demeure debout.)* Alors, il y a réellement tant de temps que vous pensez à moi ? Nous nous sommes si peu vus, pourtant...

Elle se décide à sourire, un peu rassurée, et découvre la pointe de son regard.

NELLIE

Et encore, vous savez, je mens pour ne pas avoir l'air d'être trop bête, car c'est encore plus ancien ! Je n'ai même jamais osé vous l'avouer dans les lettres... Oui... vous habitiez avec votre mère rue Margueritte, tout près de chez nous, après la mort de ma mère à moi. Vous aviez, je crois, une quinzaine d'années, vous portiez des petits cols rabattus ; vous voyez l'âge que je pouvais avoir, n'est-ce pas ? Je vous voyais passer, sortir avec un stick à la main. Je savais que vous étiez le fils... le fils, songez donc ! Car déjà si jeune, sans bien comprendre, j'avais deviné tant de choses !... Ma bonne m'avait déjà laissé entendre où mon père se rendait quand il sortait de chez nous. On est précoce, quand on est triste !... Je me souviens qu'à l'heure où vous passiez sur le trottoir, je jetais un coup d'œil... Je voulais aller vous

rejoindre, vous regarder jouer aux Champs-Elysées... Je devais déjà vous aimer !... Comme c'est bête, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas eu de premier amour, vous ?

MAURICE

Ah ! si je vous disais lesquels ?... J'aime mieux ne pas y repenser !

NELLIE, *simplement*,

Pas ça... Je veux dire une toute première affection... comme quand on est enfant, vous savez !... Vous n'avez jamais écrit de vers pour personne ?

MAURICE

Volontaiıement, jamais !... Un joli premier amour, ce doit être en effet agréable à se rappeler. Affaire de veine... hélas !

NELLIE

J'aurai cette supériorité sur vous.

MAURICE

C'est justement pour que vous puissiez, plus tard, vous reporter sans déplaisir à ce souvenir insignifiant qu'il ne faut pas l'entacher le moins du monde. C'est pour ça qu'il importe que ce début d'aventure n'ait aucune suite. Mon Dieu, que je m'exprime bêtement, grossièrement, Mademoiselle ! Je n'ai pas l'habitude de parler à une jeune fille du monde... du vrai monde !

NELLIE, *avec une moue sceptique.*

Oh ! du monde !... Celui qui nous entoure et qui nous a faits.

MAURICE, *continuant avec véhémence.*

Et pourtant je sais très bien ce que je veux dire.

Ma réserve n'est pas, comme vous pouvez le croire, du dédain ou de la prudence, mais, au contraire, de la sympathie, parce que vous valez d'être respectée... Oui, vous avez beau être une jeune fille très libre, qui dîne seule chez ses amis et prend des autos sans sa femme de chambre, on sent fort bien que c'est la première fois que vous osez ce que vous venez d'oser aujourd'hui, avec plus de timidité que d'aplomb.

NELLIE

C'est vrai.

MAURICE

J'en étais sûr.

NELLIE, *le regardant.*

Ça me fait beaucoup de plaisir que vous le croyiez. Merci.

MAURICE

Mais oui, votre démarche, on la sent franche et saine. Votre mari sera enviable et très heureux !

NELLIE

Hum ! Je n'en mettrais pas ma main au feu !

MAURICE, *se lève.*

Si, quand cette folle et absurde idée vous sera passée... Car qu'est-ce qui vous a pris ? Qu'est-ce qui vous a pris, misère de Dieu !... Pourquoi moi?.. si loin de vous, un être si vague !

NELLIE

Vous trouvez mon sentiment absurde ?...

MAURICE

Absurde, sans raison, fou !...

NELLIE

Eh bien, moi, je le trouve au contraire, très logique.

MAURICE

Je voudrais bien savoir en quoi !

NELLIE

D'abord, il y a peut-être une raison primordiale !

MAURICE

Laquelle ?

NELLIE, *balance son sac à main.*

Interrogez votre glace... elle vous répondra...

MAURICE

Oh ! non, non !... Ne parlons pas de cette raison-là, je vous prie ! C'est gènant, vous n'avez pas idée comme c'est gênant !

NELLIE

Ce n'est pas un compliment, d'ailleurs, que je veux vous faire. J'ai rencontré des gens qui vous valaient.

MAURICE

Bien sûr !... La, la !...

NELLIE

Mais il y a sur votre visage, dans toute votre physionomie, un pouvoir incontestable... *(Elle sourit, gamine.)* Monsieur Fouillée, à son cours de la Sorbonne, dirait : une fatalité.

MAURICE, *levant les bras.*

Ça y est... Je suis fatal !... Ce sont des mots à la mode qui ne veulent rien dire...

NELLIE

Pas sûr. Raymond m'a beaucoup parlé de vous vous savez !

MAURICE

Raymond !... Quelle autorité !... Et quel coupable, celui-là !...

NELLIE

Je sais pas mal de choses de votre existence. Puis, j'ai entendu aussi les femmes parler de vous...

MAURICE, *tout de même flatté.*

Ah !

NELLIE

Eh bien, que vous vous en rendiez compte ou non, il y a, il y aura sur vous, cette espèce de... prestige !

MAURICE, *comiquement.*

La fatalité, quoi !

NELLIE, *sans le regarder, très douce, et le corps légèrement incliné vers lui, comme par attraction.*

Mais oui... celle de l'amour... Si vous ne vous en rendez pas compte clairement aujourd'hui, vous vous en rendrez compte plus tard, et alors vous serez... *(Elle s'arrête.)* Vous avez deux voies... Ou vous serez un garçon très bien... ou vous serez...

Et elle lève les yeux, les épaules, de l'air de dire !...

MAURICE, *l'interrompant en riant.*

Allez-y... ne vous gênez pas !... Une crapule ! C'est possible ! J'en ai peur !... J'ai même idée que je serai une crapule lamentable... Mais, vrai, s'il n'y a que cette fatalité qui vous a poussée vers moi !...

NELLIE, *d'un ton sérieux et plus agité.*

Il y en a d'autres !... Ne sommes-nous pas leurs enfants !... Leurs enfants !

MAURICE, *grave à son tour.*

Ah ! oui, leurs enfants... Comme c'est vrai !

Il soupire.

NELLIE

Ne pas penser à vous ! Mais j'en avais toutes les raisons ! Mais votre mère n'a-t-elle pas été tout de suite l'ennemie, celle qui prenait la place de ma mère à moi... l'étrangère... là-bas, de l'autre côté de la rue... Est-ce que je n'avais pas les yeux toujours fixés sur cet intérieur ? C'est à votre mère que j'ai dû peu à peu l'abandon de papa... toutes mes solitudes d'enfant... avec mes bonnes...

MAURICE

Et moi, c'est à votre père que j'ai dû les miennes !

NELLIE

Avec ça que la première fois que nous nous sommes vraiment rencontrés... avant que je vous écrive... un jour, sur le trottoir où Raymond, qui vous accompagnait, a abordé ma femme de chambre... avec ça que nous ne sommes pas restés rougissants, émus et que nous ne nous sommes pas dit : « C'est nous, nous v'là ! »

MAURICE

Bah ! Croyez-vous ?...

NELLIE

Mais oui... Et la meilleure preuve c'est que vous avez baissé les yeux pour que je vous regarde et qu'immédiatement après j'ai baissé les miens, pour que vous puissiez me regarder... *(Et elle baisse encore les yeux ; il la regarde.)* Et au fond, c'est très naturel que nous soyons là à nous parler ainsi, à nous raconter un peu notre vie der-

rière nos parents, sans qu'ils le sachent, parce que songez comme ils seraient furieux s'ils pouvaient deviner !... J'en ris de plaisir !

MAURICE

Et moi donc ! *(Ils rient aux éclats comme des enfants en escapade. Puis, plus serieux.)* Nos enfances ont pensé l'une à l'autre !... Nous avons eu les mêmes chambres solitaires, les mêmes confidents... et, vraiment, cette petite intimité soudaine en cachette, c'est assez drôle et non sans charme ! Nous nous serons connus, un peu interrogés, plus et mieux que par des lettres ou des sourires... une minute et, pfutt ! fini... envolés !... Vous mariée et moi casé. *(Les mains dans l'entournure du gilet, fièrement.)* Oui... je vais entrer dans une maison d'automobiles... Je garderai, en tout cas, Mademoiselle, un souvenir exquis de cette journée qui ne se renouvellera pas, où nous aurons pu nous apprécier avant de devenir les ennemis que nous deviendrons sans doute un jour... un jour très proche...

NELLIE, *étonnée.*

Pourquoi des ennemis ?

MAURICE

J'en ai le pressentiment, j'en ai même comme qui dirait la certitude !... Ce n'est pas nous qui l'aurons désiré... mais cette haine de maison viendra peut-être de quelqu'un qui vous est proche...

NELLIE, *hochant la tête.*

Mon père ?

MAURICE, *vivement.*

Oh ! ne parlons pas d'eux, surtout ! Peut-être n'êtes-vous pas bien au courant de ce qui se

passe ? Mais je me suis juré de ne parler que de nous, uniquement. Si nous ne devenons pas des ennemis — souhaitons-le ! — nous serons en tout cas séparés, nous devons l'être, et vous verrez que par la suite la vie gâchera le joli souvenir de cette journée. Je le sens si bien, je suis si sûr que c'est une question de jours... d'heures comptées... que je vous ai laissée venir aujourd'hui... afin que vous ne conceviez pas de doute plus tard sur mes sentiments... Quoi qu'il arrive, je veux que vous puissiez penser : « Il était gentil malgré tout, ce garçon ! » C'est pourquoi aussi j'ai tenu absolument à vous rendre vos charmantes lettres.

Il se lève et va ouvrir un petit meuble.

NELLIE, *à voix basse.*

Gardez-les. Vous me ferez plaisir ?

MAURICE, *prenant les lettres.*

C'est impossible.

NELLIE

Vous ne voulez pas me faire ce plaisir !

MAURICE

Je vous répète que c'est impossible. Je ne peux pas les conserver... J'ai mes raisons pour cela, des raisons... très sérieuses... Vous verrez, plus tard... vous comprendrez... et vous m'approuverez...

NELLIE

C'est plus cruel que tout, tenez, ce que vous faites là. Donnez, donnez...

Elle les prend. Pendant qu'elle les met dans son sac à main, il est passé derrière elle.

MAURICE

Il ne faut pas être triste. *(Il pose la main sur*

son épaule, alors elle incline la tête du côté de la main et avec un soupir y laisse reposer sa joue d'abord, puis le coin de ses lèvres. Il lui relève la tête, et, sans se hâter, l'embrasse sur le front. Changeant subitement de ton.) Vous verrez, tout cela s'arrangera très bien, très bien ! Il faut vous marier sans regret...

NELLIE

Il faut ?... Alors, c'est bien sûr ?...

MAURICE

Mais oui... Vous allez me raconter tout... Votre fiancé... comment il est... vos projets... *(Il s'interrompt.)* Vous avez votre soirée libre, n'est-ce pas? Vous vous êtes arrangée pour vous rendre libre ?

NELLIE, *pudiquement.*

C'est-à-dire... ça s'est arrangé tout seul. Mon père ne rentrera pas avant minuit, une heure du matin... Alors, je dine chez une amie intime à moi.

MAURICE, *riant.*

Parfait. Eh bien ! Savez-vous ce que nous allons faire ? Moi aussi, je suis libre. Voulez-vous que nous allions, le soir tombé, en bons amis, en bons petits camarades, dîner dans un endroit où on ne pourra pas vous rencontrer... dans la banlieue ? A cette époque, il n'y a personne. Un petit restaurant pas connu et un peu purée... Vous me raconterez... je vous raconterai... Puis, bras dessus, bras dessous, je vous accompagnerai, à onze heures, jusqu'à votre porte... Et on se dira adieu... et bonne chance !... Ça ne vous effraie pas ?... Ça ne vous paraît pas trop vulgaire ?...

NELLIE

Je ferai ce que vous voudrez.

MAURICE

Descendons-nous tout de suite ?

NELLIE, *se levant.*

Pourquoi pas ?

MAURICE

Vous n'avez pas à prévenir l'amie chez laquelle vous dînez ? Mademoiselle Machin ?

NELLIE, *souriant.*

Non.

MAURICE

Nous sommes lestés. Ma canne, un chapeau mou... Mou ? faut-il ? *(Il le pose sur l'oreille.)* Non, melon... c'est moins crapule. *(Il rit et prend l'autre chapeau. On frappe à la porte.)* Qui est là ?

LA VOIX DE NATHALIE

Moi, Monsieur.

MAURICE

Je vous ai dit que je n'y étais pas !

NATHALIE

Quelque chose de pressé, Monsieur.

MAURICE

Et elle insiste, encore !... Entrez, entrez, allez!... Oh ! les bonnes !...

Nathalie entre et fait signe qu'elle voudrait parler bas à Monsieur.

NATHALIE, *bas à Maurice.*

Monsieur, je crois que c'est grave... c'est Madame votre mère.

MAURICE

Maman !

NATHALIE

Je lui ai dit que Monsieur semblait très occupé. Elle a répondu qu'elle ne s'en irait pas, qu'il fallait prévenir Monsieur coûte que coûte. Elle m'a paru dans un état !...

MAURICE

Où est-elle ?

NATHALIE

Là, Monsieur, dans l'antichambre.

MAURICE

Un instant. *(A Nellie.)* Voulez-vous me donner quelques minutes ?

NELLIE

Je vous en prie.

MAURICE

Ce n'est pas autre chose qu'une visite urgente et je ne vous demande que cinq minutes. *(Il lui montre la salle à manger. Il se ravise.)* Non, plutôt, n'entrez pas là.

NELLIE, *avec intention en désignant la photographie d'Aline.*

Je pourrais entendre, n'est-ce pas ?

MAURICE

Ce n'est pas du tout qui vous croyez. Voulez-vous me devancer un peu de la façon suivante, si vous ne trouvez pas que c'est agir avec vous trop librement... *(Il s'approche de la fenêtre.)* Regardez. Voyez-vous, en bas, ce petit café, tout en verre, au milieu du Palais-Royal ? c'est le café de la Rotonde.

NELLIE

Oui, j'ai vu tout à l'heure.

MAURICE

C'est la solitude la plus complète à cette époque. Baissez votre voilette, demandez *L'Illustration*, je vous rejoins tout de suite, et en avant, bras dessus, bras dessous... pour les caboulots lointains ! D'ailleurs, le café est tout à claire-voie et du petit coin, là, à droite, vous voyez, nous pouvons même nous faire signe.

NELLIE

Je vous assure que je sens que je vous gêne. Je peux très bien m'en aller.

MAURICE

Pas de plaisanterie et ne vous moquez pas. Je tiens absolument et autant que vous à cette soirée. Venez vite avec moi par ici... vous allez descendre par l'autre escalier.

NELLIE, *ironique.*

Ah ! bon... Il ne faut pas croiser la personne qui est dans l'antichambre !

MAURICE

Pas le moins du monde. Seulement, le petit escalier donne sur le Palais-Royal, et l'autre donne sur la rue de Valois. *(Il se tourne vers Nathalie.)* Vous pouvez faire entrer la visite. *(Mais il fait un geste qui a l'air de signifier : « Sans vous presser. » Il prend les mains de Nellie.)* Venez, que je vous passe en contrebande.

NELLIE

C'est *L'Illustration* qu'il faudra demander ?

MAURICE, *souriant.*

Voyez-vous, ma chère enfant, les garçonnières, c'est toujours petit et encombré... je ne vous

souhaite pas d'en faire plus tard l'expérience... mais, malgré ses inconvénients, la vie de garçon a son charme. On y est très vite camarades... et...

La voix se perd, la scène reste vide quelques secondes. Par la porte opposée, Nathalie fait entrer Liane.

NATHALIE

Monsieur arrive tout de suite.

Nathalie se retire. Liane reste debout, le visage bouleversé. Elle finit par s'accouder à la table, les mains au menton. Elle a lancé fébrilement un manchon au hasard sur un meuble. Elle porte une robe d'intérieur éclatante et froufroutante sur quoi l'on devine qu'elle a jeté hâtivement un manteau de fourrure. Elle a même des mules dorées aux pieds. Maurice entre.

SCÈNE IV

MAURICE, LIANE

MAURICE

Qu'as-tu ? Que signifie cette figure ?

LIANE

Ça y est !

MAURICE

Quoi ? Que veux-tu dire ?

LIANE

Ça y est... Je suis venue te l'annoncer... La rupture !

MAURICE

Allons donc !... Je m'y attendais, mais pas si tôt ! Ah ! non, pas si tôt !... Je ne pensais pas que

ce fût une affaire d'heures. Mais, maman, une rupture simulée comme il y a deux ans !

LIANE

Non, non. Ça y est, cette fois, en plein ! J'ai reçu ce matin par la poste une lettre... ah ! quelle lettre !... prenant prétexte, tu vois ça d'ici, de nos huit jours de scènes... dissentiments, situation nouvelle, nécessité, etc., tout !... Une demi-heure après, j'ai reçu — c'est le bouquet ! — j'ai reçu une visite... son notaire !

MAURICE

Non !

LIANE

Porteur d'un chèque de cinq cent mille francs. Tu vois, il est généreux !... Il fait bien les choses... Comme à une grue !... Comme si c'était autrefois ! C'est beau, hein, c'est beau ?

Elle pleure.

MAURICE

Voyons, ne te laisse pas aller, ne te laisse pas aller, surtout. Il faut lutter...

LIANE

Contre quoi ? Il faut se flanquer dans la Seine, oui !

MAURICE

Une autre. Pas toi, maman. Ah ! que non ! Il ne faut pas abandonner la partie...

LIANE

Jamais, je n'aurais cru... jamais ! Plaquée comme une fille... Ah ! il a tenu à me le faire bien comprendre !... Dix-sept ans, mon petit, dix-sept ans... Tu ne sais pas ce que c'est, toi, que dix-

sept ans d'amour ! Je te souhaite de ne jamais le savoir.

MAURICE

Mais la raison foncière, fondamentale ? Est-ce bien votre dissentiment ? Ne peut-il plus te sentir ?... Ou bien donne-t-il des raisons officielles et officieuses...

LIANE

Le paquet ! Il a été heureux de se jeter à corps perdu dans la politique, comme un prétexte pour poser une barrière. Chez lui, rien n'est combiné ; il a un instinct de femme ! Il ne se demande pas ce qu'il fait... il le fait et ça lui réussit !... Il parait que je ne peux plus être sa maitresse, tant du moins qu'il détiendra son portefeuille. Alors, n'est-ce pas, il espère que nous resterons en bons termes, excellents amis... l'avenir décidera... Tu vois... Toute la lyre ! Tout ce qu'on se dit ! Tout ce qu'on écrit quand on n'en pense pas un mot !... Il va s'installer rue de Grenelle, naturellement.

MAURICE

Ça, tu le prévoyais !

LIANE

Déménagement complet... Changement de situation... maison nette ! Il case sa fille en même temps !... Ah ! Est-ce assez beau !...

MAURICE

Vois-tu, maman, tu as mal conduit ta barque ! Tu aurais dû te faire épouser quand tu le pouvais... il y a plusieurs années déjà !

LIANE

Oui... bien sûr... On me l'a assez répété !... J'aurais dû !... Mais j'étais si confiante... Ce qu'on est

crédule !... Comment veux-tu ?... Je considérais que ne pas lui demander le mariage c'était une délicatesse, de ma part, dont il me serait reconnaissant. Et puis, tu n'as pas idée... je l'aimais trop pour ne pas avoir en moi cette chose folle, la confiance !... Au fond, je ne sais pas calculer !... Et comme on a tort de ne pas savoir !... Ah ! le plus mauvais des calculs, c'est d'aimer !... Parce qu'au bout du bonheur on est toujours roulée ! D'abord, nous sommes toujours toutes roulées !...

MAURICE

Qu'as-tu fait depuis tout à l'heure ?...

LIANE

J'ai sauté dans l'auto... J'ai été à la Chambre des députés... Je suis montée comme une brute là-haut... J'ai écouté dans le brouhaha... Je suis redescendue... J'ai couru chez Myrtille ; elle n'y était pas... et puis, enfin, je me suis postée à attendre au tournant de chez lui...

MAURICE

Ah !

LIANE

Dans un taxi, pour voir s'il allait rentrer après la Chambre... J'ai entendu crier les journaux... J'ai vu son nom sur la manchette du journal : *Discours de Monsieur Rantz.* C'était pour moi comme le nom d'un étranger, déjà !... Rantz ! Il me semblait que c'était déjà loin, loin !...

MAURICE

Après, après.

LIANE

Il est arrivé, il est descendu... Il fumait tranquillement un cigare... Il est monté...

MAURICE

Eh bien, tu es montée derrière lui, je pense ?

LIANE

Naturellement... cinq minutes après. J'ai sonné... « Monsieur n'y est pas. »

MAURICE

Tu as bien le droit d'entrer chez lui, pourtant !

LIANE

Alors j'ai donné des ordres vagues au cocher... Je suis passée devant la Seine... J'ai regardé l'Arc de Triomphe avec envie...

MAURICE, *se levant, stupéfait.*

Maman !... Mais je ne te reconnais pas là ! Toi, si forte !

LIANE

Oui... c'est moi... ça... c'est moi ! *(Observant un mouvement de Maurice vers la fenêtre.)* Je te gêne, n'est-ce pas ?

MAURICE

Mais non... tu n'y penses pas !...

LIANE, *debout.*

Je te gêne... Mais je n'en ai pas pour longtemps à te gêner, sois tranquille...

MAURICE

Allons donc !... Assieds-toi là... au contraire... sur le canapé.

LIANE

Seulement je n'ai pas d'amis !... Aucune espèce d'amis !... C'est lui qui les a tous pris, les amis... Il

a cette force-là... Il attire... Alors, je suis venue à toi qui m'as ouvert ton cœur l'autre jour.

MAURICE

C'est la première fois ! Je suis très heureux que tu aies senti le besoin de venir ici... me dire ton chagrin !

LIANE

Dix-sept ans !... Je répète tout le temps ce mot en marchant... Dix-sept ans ! C'est effrayant ! Comment est-ce possible, ces choses-là !... On ne veut pas les croire, évidemment, parce que sans quoi il y a longtemps que j'aurais dû avoir la certitude du lâchage... Seulement, on a beau se jeter à la tête les pires injures, remuer toute la vase... on se regarde dans les yeux, et il semble que les yeux s'aiment encore... Comme quand on bat son chien, et qu'on lui dit : « Va-t'en, va-t'en, je ne t'aime plus ! » le chien vous regarde et, lui, il ne vous croit pas !... Et puis aussi, on est si bête dans ces scènes ! Tout ce qu'on dit sonne faux... Il y a quelque chose de si lamentablement puéril... il semble que c'est d'autres personnes qui parlent... pas vous ! Et surtout, je l'aimais tant, cet homme-là ! Je l'aimais à pouvoir en être heureuse cent ans !... Je n'osais même pas le lui avouer. Aussitôt qu'il avait passé la porte, l'envie me prenait tout de suite de courir après lui, de lui jeter les bras autour du cou... de ne plus rien lui dire qu'éternellement : « Mon chéri... mon chéri ! » Oh ! j'ai dû être maladroite !... J'ai dû ne pas savoir lui faire comprendre mon amour ! Autrement, ce ne serait pas possible... Il n'oserait pas...

MAURICE

Allons donc, ma pauvre maman ! Tu te casses

la tête contre des chimères ! Ne refais donc pas ta vie : tu as tout exprimé, tu as tout dit et il a tout compris... C'est un formidable égoïste... Il y a longtemps qu'il devait chercher les moyens de te plaquer...

LIANE

Ah ! oui, c'est vrai ! Tu as raison. Maintenant, tout me revient... Tant qu'on n'a pas trouvé la clef de l'individu, n'est-ce pas, on interprète très mal... Oui, oui, oui, oui... Mardi dernier... ce qu'il m'a dit, là-bas, sur le pont d'Auteuil !... *(Nouveau sursaut.)* Et l'autre soir, donc ! Oh !... Et puis, tiens... quelque chose encore qui me revient à propos de Gaby... Figure-toi, déjà, il y a un an, un jour où nous déjeunions chez Ledoyen, tout à coup... sans raison... il m'a lancé cette phrase...

Elle agite ses mains fiévreuses avec volubilité.

MAURICE, *l'interrompant avec force.*

Ne te torture donc pas !... C'est fait !... Et puis c'est fait !

LIANE, *la voix plus basse, les yeux fixes, roulée dans son manteau.*

Il y a certains détails qui ne devraient pas permettre qu'on se trompe, pourtant... des choses abominables... Il n'y a pas quinze jours, il est entré dans ma chambre à une heure du matin... il croyait que je dormais... je n'ai pas bougé... exprès... je faisais semblant. Alors, il s'est assis, il m'a regardée... il m'a regardée dormir... A travers les cils, je voyais son expression de regard... C'était terrible... Je le lui ai dit plus tard. Sais-tu ce qu'il a répondu, ce qu'il a osé me répondre et que j'ai pris pour une plaisanterie ? Il m'a dit : « Eh bien, c'est peut-être le moment où je t'aimais le plus ! »

MAURICE

Ah ! le voyou !...

LIANE, *progressivement, des hoquets lui montent à la gorge, d'abord doux, puis rauques, plaintifs.*

Non... non... c'est trop ! On m'en a trop fait ! J'en ai assez ! Je n'en peux plus... *(Elle égratigne le cuir du canapé, elle tape avec rage.)* Ah ! tous... tous... ce qu'ils m'ont fait avec leur muflerie, leur cynisme ! Je les vomis... Je les hais, tous ces hommes !... Du premier au dernier ! *(Dans un cri de désespoir.)* Mais celui-là, en qui j'avais tellement foi, une confiance aveugle, folle !... Comme les autres !... Ah ! ah !... Ce que je les aurai entendus, leurs supplications, leurs ricanements, leurs injures et leurs tendresses... leurs sales baisers et leurs pleurnicheries : « Console-moi, j'ai de la peine ! » *(Subitement, elle hurle.)* Tas de salauds !... Tas de salauds !...

Et, sans plus s'inquiéter de son fils, toute sa rancœur s'exhale en une longue plainte haineuse.

MAURICE, *effaré, ne sachant plus où donner de la tête.*

Je t'en supplie, maman, je t'en supplie ! Ne te laisse pas aller !...

LIANE, *le repoussant.*

Laisse-moi... Ça me fait du bien... Je voudrais crier, je voudrais crier plus fort... Je voudrais qu'ils soient tous là... Ah ! si j'avais au moins une fille, belle comme toi, une fille à laquelle j'aurais pu léguer mon expérience et à qui j'aurais dit : « Fais-les souffrir... Sois rosse... Pas de pitié. Ne te laisse pas prendre comme ta mère... Vengenous... Garde leur argent, laisse leur cœur, et tâche de mourir jeune pour qu'ils n'aient même pas la joie de te voir crever !... »

Et sa nuque de jolie fille roule sur le canapé... et des bijoux tremblent en scintillant sur cette douleur écrasée.

MAURICE

Il n'y a pas que lui sur la terre... Tu peux encore aimer ! Tu dois être encore heureuse !...

Il parle, au hasard, la voix mal assurée.

LIANE

Ah ! non ! Bien fini ! Ma vie s'arrête là. Non, je ne suis pas de celles qui recommencent ce voyage-là, pas de celles qui traînent les petits jeunes gens à leur suite jusqu'à l'âge de la dernière ride... Et puis recommencer... souffrir tout cela, et pour quelle fin !... Non, non !... Je ne t'imposerai pas cette mère-là !

MAURICE

Mais si. Il faut vivre. La vie est belle. Que de fois je te l'ai entendu dire... *(Il serre dans ses mains un peu épaisses les petites mains fardées de sa mère. On voit qu'il cherche, qu'il construit des hypothèses.)* Je ne t'ai jamais demandé ce que tu avais comme fortune ?

LIANE

D'autres se seraient mis une belle petite fortune de côté ; moi, rien. J'ai mon hôtel, j'ai mes bijoux... Il a connu mon désintéressement. La meilleure preuve, c'est ce chèque de ce matin... Ce chèque... une heure après sa lettre !...

Nouveaux cris. Nouveaux sursauts.

MAURICE

Ne retire pas ta main, maman... Raisonne. La goujaterie avec laquelle il a agi doit te donner justement le courage...

LIANE

Non, Maurice ! Tu ne peux pas comprendre...

Tu ne sais pas, toi. Tu n'es qu'un enfant... Tu ne connais pas ma vie... elle était là, et pas ailleurs...

MAURICE, *avec une irritation jalouse dans la voix.*

Certainement, toi seule peux évaluer ta vie !... Mais, sans bien savoir, il me semble, sapristi, maman, que son prestige ne s'est pas, tout de même, étendu sur ton existence entière !... Il n'en est pas moins vrai qu'avant de le connaître tu as profondément aimé... rappelle-toi, c'est sûr... mais oui, tu as profondément aimé... Jacques Réchetal.

LIANE, *reniant son passé d'une dénégation violente.*

Non, ne le crois pas. Ce n'est pas vrai. On te l'a dit. Je l'ai peut-être cru, parce que je ne savais pas ce que c'était qu'aimer ! Jamais... Personne... que lui !... lui !... lui !...

MAURICE

Tu le crois maintenant ! Tu as eu des heures heureuses... Toi-même affirmais qu'autrefois tu avais aimé...

LIANE

Qui ?

Silence. Maurice hésite tout à coup.

MAURICE, *timidement.*

Mon père.

Il a prononcé le mot inusité presque bêtement, comme étonné de sa sonorité. Un temps.

LIANE

Ah ! ça, mon petit... ça, c'était à dix-huit ans ! Redonne-moi cet âge-là ! Redonne-moi ces printemps ! Redonne-moi ces étés de banlieue ! Redonne-moi l'automne à Thomery !... Je n'étais rien, je débutais, je venais de quitter mon maga-

sin... je n'avais pas de parents ! Rien sur la terre... Ah !

Et le geste envoie promener là-bas l'automne, le printemps, la banlieue, la jeunesse.

MAURICE, *avec une hésitation nouvelle, mais se décidant à parler.*

Maman... Ce n'est pas le moment de te poser une question pareille, évidemment... mais enfin, nous avons si peu parlé intimement dans notre existence !... Une question... peux-tu y répondre ?. *(Tout bas.)* Mon père ? Je sais bien... qui c'était... mais que faisait-il ?...

LIANE, *arrêtée net dans sa douleur, hésite à son tour, puis brusquement.*

Que t'importe, Maurice ! Puisque tu parles d'amour, contente-toi de savoir que tu es né d'un beau moment d'amour ! Contente-toi d'être beau, sain et robuste. Dis-toi que tu portes mes vingt ans sur ton front et laisse-moi pleurer, laisse-moi pleurer toute ma vie ratée... tous les mensonges de la vie... toute la boue dont on m'a couverte...

Elle se rejette la face dans les coussins.

MAURICE, *passe la main sur son front et avec résolution.*

Oui... plus de passé ! Il ne faut plus réfléchir au passé ! Mais, par exemple, accroche-toi au présent et de toute ta force ! Ne te laisse pas faire... Lutte ! Il ne faut pas qu'il te sente découragée tout de suite, du premier coup. Tu aurais dû monter ! tu aurais dû faire du bruit chez lui. Lui as-tu téléphoné. ?

LIANE

Non. A quoi bon ?

MAURICE

C'est inouï d'entendre ça : à quoi bon !... C'est inouï !...

LIANE

Il ne répondra pas !

MAURICE, *dans un tohu-bohu.*

Est-ce qu'on sait ! Téléphone sous un autre nom ! Il faut que tu le voies aujourd'hui même...

Il prend nerveusement l'appareil et sonne.

LIANE

Tout est vain !... Je connais cet homme-là... Plus tard !...

MAURICE, *haussant les épaules.*

Allô !... 649-36.

LIANE

Tu sais le numéro ?

MAURICE

Oui. Je l'ai retenu. Allô, allô... *(Il tend l'appareil portatif à sa mère.)* Tiens, prends. Il ne faut pas que ce soit une voix d'homme... en tout cas...

LIANE

Inutile !... Il ne viendra pas, je te le dis !... C'est absurde, ce que tu me fais faire... *(Ils sont debout, lui soutient l'appareil, elle est aux récepteurs.)* Allô, allô, 649-36 ?... Monsieur Rantz... *(Changeant sa voix.)* Voulez-vous lui dire de venir à l'appareil, tout de suite, pour une chose pressée...C'est vous, François ? Oui, c'est madame... Non, non... inutile de mentir... je sais qu'il est là. François, voulez-vous aller dire tout de suite à Monsieur qu'il vienne à l'appareil... pour le notaire... il com-

prendra. Dites-lui que s'il ne vient pas, ce sera très grave pour lui. Faites. *(Bas, à Maurice.)* Il ne viendra pas ! C'est sûr...

MAURICE

Chut !... Ne parle pas... Attendons...

Un temps. Ils ont chacun un récepteur. Ils attendent

LIANE

Allô... C'est toi, Paul ?... C'est toi. *(Elle chancelle presque sous l'émotion. Maurice la fait asseoir et lui passe le second récepteur. Il s'assied sur un siège à côté d'elle.)* Voyons, voyons, ce n'est pas possible !... Dis-moi que ce n'est pas vrai, que je n'ai pas reçu cet affreux papier ce matin... Non, non, je ne crierai pas... Ecoute, ne raccroche pas, je te promets que je ne crierai pas... Voyons, on ne peut pas se séparer de la sorte... c'est impossible. Reçois-moi, je ne te dirai que des choses sensées, plausibles, tu verras... il y a sûrement moyen de s'arranger, j'en suis persuadée... Seulement, que je ne trouve pas ta porte fermée... *(Elle tient l'appareil sur les genoux.)* Allô ! tu as quelqu'un dans la pièce à côté ?... Qu'est-ce que ça fait ? Il n'entend pas ma voix, n'est-ce pas ?... Eh bien, parle, parle, j'écoute, oui... *(Long silence.)* Ah ! par exemple, ah ! non, ne me dis pas ça... *(Elle pousse des exclamations indignées et, ne voyant plus en son fils que le confident, le mâle protecteur, elle lui fait signe de prendre le récepteur.)* Entendre une pareille chose, et l'entendre de si loin ! Ah ! si tu voyais mes yeux, tu n'aurais pas le cœur de me dire ces choses-là ! *(Elle a le visage tuméfié de larmes. Maurice dépose le récepteur et du revers de la main lui caresse tristement le visage. Nouveau silence.)* Ah ! c'est trop fort !... Tu crois, toi ?... Canaille, va !... Ah ! ça ne te portera pas bonheur ! Tu verras ce qu'on dira dans tout

Paris !... On te jugera, tu verras, quand on apprendra ma fin... Oh ! oui, pense tout ce que tu voudras !... Pense que ce sont des menaces... canaille !... Avec un cœur pareil tu iras loin, c'est moi qui te le dis... Bandit !... *(Elle s'interrompt, avec effroi, tout à coup.)* Non ! Non ! Ne t'en va pas encore, je t'en supplie ! Tout, mais ne t'en va pas ! *(Elle prend le téléphone à deux mains comme si elle retenait quelqu'un par le cou et elle le serre presque contre sa poitrine.)* J'ai tort, là, Paul, mon petit Paul... ce n'est pas vrai qu'on ne se verra plus ?... Comment veux-tu que je vive maintenant? Je t'en supplie, je t'en supplie ! Tu ne sais pas ce que je souffre ! Tu ne sais pas ! Je croyais que nous étions ensemble pour la vie ! *(Le visage contre la plaque, elle susurre.)* Mon petit gars ! Mon petit gars ! Il faut avoir pitié d'une femme comme moi. Je sens que, si je pouvais seulement t'embrasser, tu ne me laisserais pas ainsi... Tu as peur de moi et de mes larmes... Ecoute, écoute ! parle-moi, parle !... Je vais me taire, mais parle donc ! Allô... allô... allô... Parle donc ! Tu es toujours là, voyons ?... Allô ! Rien ! *(Elle se redresse.)* Il a raccroché le récepteur !

MAURICE, *bas.*

On a peut-être coupé !

LIANE

Non, non, je le connais... Tout est inutile.

Elle laisse retomber l'appareil comme une chose morte sur les genoux de son fils. Maurice le prend, se lève et va le poser sur une console.

MAURICE, *avec force.*

Inutile ?... Pas tout !... *(Changeant de ton.)* Et puis, d'abord, il faudrait être bien naïf pour ne pas

voir que c'est une manœuvre. Il veut mettre quelques jours, quelques heures de répit, entre votre dernière explication et celle qui va suivre. Peut-être vaut-il mieux accepter ce silence... Tout homme qui rompt emploie de ces moyens-là. Voyons, maman, tu le sais bien. Rappelle-toi, il y a deux ans, il avait essayé. C'est de la façade, c'est du chiqué. Dans quelques jours, passées les craintes du bruit que tu pourrais faire et qui le gênerait dans ses affaires officielles ou autres... Voyons, maman, réponds. Oh ! il n'y a pas à répondre, je sais bien. Enfin, ne fais pas ces yeux-là ! Dis quelque chose . Ah ! c'est désolant, c'est affreux de te voir ainsi ! Je te croyais plus de résistance. Entends-tu seulement ce que je te dis ? Je t'assure que je le pense, je t'assure que j'en suis très convaincu. Pour moi, c'est du bluff, regarde-moi. *(Il lui tourne la tête vers lui.)* Je n'aime pas ces yeux fixes ! Je préfère cent fois quand tu pleures, maman ! Ah ! je ne peux pas te laisser seule dans cet état. Tu ne rentreras pas chez toi ainsi... J'ai en bas un camarade qui m'attend, à qui j'avais donné rendez-vous. Je l'ai prié de patienter. Je vais le faire prévenir par la bonne que nous nous reverrons plus tard, ou qu'il s'en aille, à sa guise... Je ne veux pas te laisser ainsi... Une minute.

Il sort, après lui avoir de la main caressé les cheveux. Liane est restée les yeux fixes, immobile, atone. Dès qu'il est passé dans l'antichambre, elle se lève, furtive, prend son sac d'or, et rapidement, dans un élan, elle va vers la porte de la salle à manger. Elle y entre et on l'entend refermer la porte à clé. C'est une porte à petits carreaux, avec des brise-bise.

MAURICE, *rentrant.*

Voilà ! C'est fait ! Je suis maintenant tout à toi !... Où es-tu ? *(Il jette un coup d'œil sur le bal-*

con, vivement il va à la porte, et, dressé sur la pointe des pieds, regarde par les carreaux.) Qu'est-ce que tu fais là ? *(Il comprend, crie, essaie d'ouvrir la porte, n'arrive pas à la faire céder ; alors, avec le poing, il brise un carreau, passe la main à travers, ouvre intérieurement la porte fermée et se rue dans la pièce. On entend un bruit de verres heurtés. Il a empoigné solidement sa mère par les deux bras et, dans une lutte à la fois terrible et légère, il l'a poussée et la jette violemment sur un fauteuil, près de la porte.)* Tu es folle !... Tu es folle !... Où as-tu mis le flacon ? Donne-moi ça !... *(Il lui arrache de la main droite le flacon qu'elle veut, d'un geste vain, retenir encore. Il le jette au loin. De la main, il constate que les lèvres de sa mère ne sont pas mouillées.)* Tu en étais là !...Tu en étais là !... C'est horrible!... Tu n'as rien bu, au moins?... Rien. Non, le flacon était plein... Dire que si j'étais arrivé une minute plus tard... Oh ! maman ! Comment oses-tu une pareille chose ?... Tu étais venue te tuer chez moi !... *(Elle a une crise de sanglots éperdue, une crise de réaction. Il est à genoux près d'elle, épouvanté, bouleversé, devant ce drame si nouveau pour lui, si inattendu. Il la couvre de caresses.)* Ma pauvre maman, tu verras !... Tu verras, on te sauvera !... Non seulement on te sauvera, mais tu seras heureuse. C'est moi qui te le promets, ma grande chérie ! Regarde-moi, dis ! Regarde ton bébé. Puisque c'est à ce point-là, eh bien, aux autres à te rendre ce que tu n'as pas la force toi-même de défendre !... Maman !... Quelle peine pour moi, quelle peine horrible !... *(Il est assis à terre et comprime son cœur de la main. Ils demeurent un long temps silencieux, suffocants, sans se regarder. La mère, abattue, continuant de sangloter, et lui, tout pâle de l'émotion ressentie. Il met la tête dans ses mains comme pour reprendre haleine. Après ce long silence, il se lève lentement.)* Tout n'est pas perdu... On va s'y employer, bien que tu viennes de me donner

la preuve la plus épouvantable que je ne suis rien dans ta vie et que tu ne m'aimes pas !

LIANE, *se redresse faiblement.*

Maurice, ne dis pas ça !

MAURICE, *fermement.*

Je le dis et je ne pourrais pas dire autre chose. Si tu m'aimais, jamais tu n'aurais pu penser à disparaître !

Alors elle a une exclamation immense, un cri maternel s'échappe de ses lèvres, elle ouvre les bras.

LIANE

Bébé ! Mon petit ! *(Il accourt à elle, et quand il est sur sa poitrine, elle le serre éperdument.)* Mon pauvre petit ! Pardon ! Pardon !... Oui, je voulais mourir, mais je t'aime... C'est parce que je souffre trop !... Ton reproche me fend le cœur... Cher petit !... Si je dois vivre, c'est à toi que je me raccrocherai... à toi seul ! Seulement, en aurai-je la force ? Deux jours que je me promène avec cette fiole !... Je n'étais pas venue en finir chez toi... c'est subitement... ce coup de téléphone... c néant... Une fois déjà, il y a quelques années, j'avais tenté de me tuer... à cause de lui... Mais maintenant... maintenant...

MAURICE

Maman ! Ne fais plus jamais ce que tu viens de faire !

LIANE

J'essayerai, au moins. Je te le promets. Je te le dois... Peut-être que, si je sens ta tendresse nouvelle, j'en aurai l'énergie... J'étais née plus amante que mère, mais il suffit d'une chose comme celle qui vient de se produire pour nous rapprocher. Déjà, l'autre soir, je l'avais senti. *(Elle parle à*

mots entrecoupés en ne lâchant pas son fils de ses bras.) Ah ! dans notre terrible et incertaine vie, l'enfant, tu le sais, tu me l'as dis tendrement, c'est l'horloge qui marque le temps, l'heure qui avance... c'est celui qui, aux yeux de l'homme qu'on aime et qui vous fuit, marque plus que tout le reste la mort de notre beauté. Mais voilà, tout à coup, quand la vie fait table rase de l'amour, en une seconde, alors l'enfant, c'est tout autre chose !... Je viens de le sentir... oui... oui... je le sens tout à coup à ton cri de reproche... Oui, c'est l'appui ! Je suis déjà ta vieille maman à laquelle tu vas prêter ton bras... Embrasse-moi bien ! Que veux-tu ? On se cherche dans le bonheur. On se trouve dans la souffrance.

MAURICE

Ah ! que c'est bon d'entendre ces paroles-là, après l'horrible chose de tout à l'heure ! Tiens ! mets la main sur ma poitrine et sens ! Mais c'est fini ! Voilà, tout de suite, tu viens de trouver les mots qu'il fallait dire ! Ma petite maman !... Je t'aime, va, sans te le dire ! Tu as tant souffert que ça ?... Est-ce possible ?... Je ne pouvais pas deviner que c'était à ce point... Ah ! mais maintenant, fini. Tu vas voir... Oui, tu ne pouvais pas, bien sûr, te servir de moi, t'appuyer sur moi, mais maintenant, je te jure que tu seras heureuse, je te le jure, tu entends ! Traite-moi en homme et en ami, tu verras !... Mais le vilain geste que tu viens de faire, jure-moi, par exemple, que tu ne le feras plus, jure-le moi...

LIANE

Je te jure d'essayer ! Je souffrirai s'il le faut la torture la plus effroyable, mais j'essaierai de la souffrir pour toi !...

MAURICE

Aie bon espoir !... Tout n'est pas perdu !... Je le sais !... J'en suis sûr. Tu seras peut-être un jour heureuse.

LIANE

Que veux-tu dire par là ? Plus d'espoir, plus !...

MAURICE, *l'interrompant du geste, on voit qu'il réfléchit, qu'il s'efforce de rassembler ses idées.*

Chut ! ne parle pas. Je réfléchis... Je viens, il me semble, de juger la situation d'un coup d'œil, avec une clairvoyance, une logique... Je ne sais pas si je me trompe, mais elle m'apparait claire, toute tracée...

LIANE

Toute tracée, que dis-tu ?

MAURICE

Nous sommes en plein désarroi, mais, avant tout, il ne faut pas perdre de temps... C'est à ceux qui t'aiment de s'intéresser à toi, puisque tu as mis toute ta vie dans cet homme et que tu viens d'en donner cette preuve affreuse !

Il ouvre les bras comme devant une constatation définitive, irrémédiable

LIANE

Qu'y pourrez-vous les uns et les autres ? Où je me suis brisée...

Elle murmure en gémissant des paroles confuses de désespoir.

MAURICE, *interrompt sa méditation et prend une résolution violente.*

Ecoute. Je vais te demander une chose colos-

sale qui va t'étonner par sa brusquerie. Mais ne me pose aucune question !... Malgré l'envie que nous avons l'un et l'autre de demeurer ensemble dans cet instant, je vais te demander de rentrer chez toi, immédiatement, sans tarder, de me laisser seul ici. Il ne faut pas que je laisse passer cette minute, je dis cette minute et pas une autre. Qui sait même s'il n'est pas trop tard !

LIANE

Quelle idée t'a traversé l'esprit ?... Nous sommes de grands naïfs, va, toi et moi !

MAURICE

Pas un mot là-dessus, maman... plus tard, plus tard. Sois sûre en tout cas que je ne vais plus avoir qu'une pensée fixe : toi, toi seule. Mais, dans ton intérêt même, il faut que tu me laisses immédiatement. Je vois que ma décision, mon ton d'autorité subite te suffoquent...Mais accepte-le tel quel... Compte sur moi... désormais. Tu vas te calfeutrer dans ta chambre, tu vas pleurer tout ton saoul, tu vas remuer tous les mauvais souvenirs que tu voudras, mais tu ne bougeras pas de chez toi, et demain, demain, aussitôt après le déjeuner, je viendrai, et alors nous causerons utilement...

Il prend le manteau de fourrure.

LIANE

A ton tour, tu radotes, Maurice !... Je n'interroge pas ta folie... Mais rien que de t'entendre parler, avec tes yeux clairs et ta voix sérieuse, tu me donnes un peu d'apaisement. Ah ! il n'y a que la jeunesse ou l'enfance pour vous communiquer un pouvoir d'illusion pareil ! *(Elle se laisse aller contre son épaule, suppliante.)* Tout, mais

qu'il ne s'en aille pas... qu'il ne s'en aille pas de moi !

Elle frissonne encore, secouée, apeurée.

MAURICE

Du courage, maman.

LIANE, *avec tendresse.*

Tu viens de m'en donner.

MAURICE

Je peux avoir une confiance absolue ?... Tu ne recommenceras plus cette infamie ?... Attends demain ! Vite, maintenant... Vite !... Le temps presse... Tu ne te sens pas faible ?

LIANE

Du tout. Physiquement, pourquoi ? Tiens, rien que pour lui avoir téléphoné tout à l'heure, il me semble que j'ai de la peine un peu à quitter cette chambre, comme s'il restait de sa voix dans cet appareil ! Comme si l'espoir pouvait encore venir de là ! On est fou !... On est fou !...

Docile, maintenant, avec des poses ployées de courtisane soumise aux désespérances comme aux consolations des hommes, elle se laisse entraîner par son fils.

MAURICE

Que l'espoir te vienne d'un côté ou de l'autre, qu'importe, s'il vient... Tu ne sors pas de chez toi, n'est-ce pas ?... Espère, ma petite maman.

LIANE, *en sortant et s'appuyant à son fils dans un élan de tout l'être qui signifie qu'elle accepte tous les secours.*

Oui... oui... une illusion ! une illusion pour vivre !... Ah ! je serais si peu exigeante maintenant, je ne demanderais plus le bonheur... *(Elle*

sort accompagnée de Maurice qui la tient par la taille, et répète comme machinalement.) seulement un petit peu ! un petit peu !...

La scène reste vide quelques instants, on entend claquer la porte d'entrée. Maurice rentre.

MAURICE

Eh bien, Nathalie !...

Il prend sa canne et son chapeau et allume une lampe à pied, la nuit étant presque venue.

SCÈNE V

MAURICE, NATHALIE

NATHALIE, *entrant.*

Monsieur ?

MAURICE

Répondez... Que vous a dit la personne ?

NATHALIE

Quand je suis descendue, elle m'a dit qu'elle attendrait le temps qu'il faudrait, mais qu'elle ne voulait pas partir sans avoir parlé à Monsieur... qu'elle n'était nullement pressée..

MAURICE

Parfait ! Alors, elle est toujours en bas au café de la Rotonde ?

NATHALIE

Je pense, Monsieur.

MAURICE, *il s'approche de la fenêtre, l'ouvre et va au balcon. Les lumières du Palais-Royal sont allumées.*

Ah ! on a éclairé. Oui, elle est en bas. Je la vois derrière la vitre. Elle regarde par ici, mais elle ne

peut probablement pas me voir, parce que la nuit est presque complètement tombée. *(La bonne allume l'électricité.)* Passez-moi le candélabre électrique, là. *(Elle tire le fil lâche d'un candélabre. Il prend la lumière, s'approche de la fenêtre et s'éclaire le visage... puis on le voit faire des signes, et même il souligne d'un murmure de paroles machinal, malgré la distance: « Montez, oui. » puis il repose la bougie.)* Nathalie, puis-je avoir une confiance absolue en vous ? Vous m'avez déjà d'ailleurs rendu quelques services discrets et vous êtes une brave fille !

NATHALIE

Oh ! Monsieur peut me demander n'importe quoi. Monsieur est si bon !

MAURICE, *cherchant, lentement, ses idées.*

Voici, écoutez bien... Tout à l'heure, à l'instant, je vais vous remettre un télégramme, ou peut-être je ne vous remettrai rien du tout.

NATHALIE

Bien, Monsieur.

MAURICE

Si je vous remets un télégramme, vous aurez soin de n'en souffler mot à qui que ce soit.

NATHALIE

Bien, Monsieur...

MAURICE

Ce télégramme, vous le copierez de votre propre écriture sur un papier quelconque... un papier de télégramme... à la poste, par exemple.

NATHALIE

J'ai compris.

MAURICE

Vous mettrez cette copie de télégramme dans

une enveloppe pneumatique. Ensuite, vous transcrirez sur l'enveloppe l'adresse que je vous aurai donnée... et vous la jetterez à partir de neuf heures et demie ce soir... pas avant, n'est-ce pas ?

NATHALIE

C'est entendu.

MAURICE

Comprenez bien pourquoi. Il faut que ce télégramme soit remis demain matin seulement, mais à la première heure.

NATHALIE

Parfaitement.

MAURICE

On n'a pas sonné à cet escalier ?

NATHALIE

Je ne crois pas, Monsieur.

Il s'éloigne. Silence.

MAURICE, *reprenant.*

Ah ! vous ne le jetterez pas dans le quartier. C'est important. Vous le jetterez dans une poste de votre côté, à Montrouge ou ailleurs.

NATHALIE

Ce soir même.

MAURICE

Maintenant, comme je vous dis, il est possible que je ne vous remette rien du tout. *(On sonne.)* Enfin, plus un mot là-dessus, n'est-ce pas ? Et ouvrez, voulez-vous ?...

Elle va ouvrir à l'escalier de gauche. Maurice a posé prestement son chapeau et sa canne. Il va au-devant de Nellie.

SCÈNE VI

MAURICE, NELLIE, puis NATHALIE

MAURICE

Oh ! comme je vous demande pardon, je suis absolument désolé de ce contre-temps !...

NELLIE, *froide.*

Vous m'aviez bien fait signe de monter, n'est-ce pas ? J'ai cru comprendre.

MAURICE

Oui... figurez-vous... mais je m'excuserai tout à l'heure de mon retard... Un rendez-vous d'affaire... Pour l'instant, répondez-moi très franchement. Il est fort tard... Il pleut à verse... Qu'est-ce que nous irons faire dans cette banlieue, bien inutilement ? On peut toujours nous rencontrer. . Ça vous serait-il égal de passer, en bons camarades, la soirée ici ?... Voulez-vous prendre chez moi un verre de porto et quelques sandwichs ? On lunchera,... on aura du feu...

Il sourit.

NELLIE

Mais je ferai ce que vous voudrez.

MAURICE

Répondez-moi encore plus franchement... Vous n'êtes pas pressée ?... Rien ne vous appelle chez vous ?

NELLIE, *un peu ironique.*

Je vous ai déjà dit, je crois, que j'avais arrangé toute ma soirée...

MAURICE

Nous la passerons très gentiment à bavarder ici... Vous voulez bien ?... vraiment ?

NELLIE

Mais...

Leurs yeux se fixent. Nellie, immobile, soutient longuement le regard.

MAURICE

Réfléchissez !

Elle hésite, puis ferme les yeux, attend une seconde et répond à voix étouffée, en baissant la tête.

NELLIE

Je ferai comme vous voudrez.

Elle se tient, confuse, contre la table.

MAURICE

Bien. *(Comme Nathalie passe pour fermer les rideaux des fenêtres, il dit à voix basse à la petite.)* Je vais donner l'ordre à la femme de ménage de disparaître... S'il vous plaît de passer dans cette pièce... *(Il montre la salle à manger.)* Enlevez votre chapeau, votre voilette... vous voyez, c'est très en désordre... il y a même des verres cassés, je crois, mais le verre blanc, ça porte bonheur ! *(Elle entre dans la pièce. Il pousse la porte et fait un signe à Nathalie qui a fermé les rideaux. Précipitamment il écrit sur la table... Nathalie a posé une lampe près de lui, elle attend ; quand il a fini, il déchire la page du bloc-notes sur lequel il vient d'écrire et lui donne le télégramme.)* neuf heures et demie, n'est-ce pas ? De votre écriture.

NATHALIE

Neuf heures et demie, Monsieur...

MAURICE

A une poste éloignée... Copiez sans faute...

NATHALIE, *en s'en allant, s'arrête sous la lampe à pied, et épèle, à mi-voix, les mots écrits au crayon.*

« R.A.N.T.Z. avenue des Champs-Elysées, 70. »

MAURICE

Oui...

NATHALIE

« A l'heure où vous recevrez ce télégramme entrez dans la chambre de votre fille... la... »

Elle s'arrête, lisant mal.

MAURICE, *vivement, se rapproche.*

« ...constatation que vous y ferez ne sera pas sans vous causer une douce surprise !... » Allez !... Et pas de signature, n'est-ce pas ?

NATHALIE

Naturellement.

Elle sort. Alors Maurice va à la cheminée, allume deux lanternes japonaises suspendues qui achèvent d'éclairer la pièce. Nellie, gamine, a passé la tête, puis sur la pointe des pieds s'est glissée, et elle attend contre le rideau.

SCÈNE VII

NELLIE, MAURICE

Maurice se retourne. Elle est sans chapeau, toute blonde, et prend, gênée, mais coquette, une pose un peu photographique. Il l'aperçoit.

MAURICE

Oh ! c'est joli !... avec votre chapeau, je vous imaginais bien moins blonde... Comme vous avez

raison d'être blonde ! Tenez, asseyez-vous là !... Regardez-moi bien encore, sans rien dire, que je lise ce qui se passe dans votre petite tête ! *(Il a poussé le fauteuil contre la salamandre, elle s'est assise, il lui lève le menton avec un doigt et la considère.)* C'est bien !...

NELLIE, *troublée de ce regard plus scrutateur.*

Vous ne me regardez plus de la même façon que tout à l'heure !... On dirait qu'il y a quelque chose de changé.

MAURICE, *tristement.*

Il y a quelque chose de changé, en effet... Tout va si vite dans la vie... beaucoup plus vite qu'on ne le voudrait !...*(Il s'assied familièrement à côté d'elle à califourchon sur une chaise.)* Oui, nous allons passer la soirée ici, ensemble, ce sera très gentil, très calme... Ecoutez la pluie au dehors !...

NELLIE

J'adore ce bruit-là !...

MAURICE

Je souhaite qu'il pleuve longtemps ainsi... Nous resterons près du feu... nous causerons, nous fumerons... Et puis, si vous vous sentez fatiguée, ma petite amie, alors vous fermerez les yeux, et très fraternellement, mais oui, très chastement, je vous porterai sur mon petit lit de garçon, vous dormirez, et moi, pendant ce temps, je bouquinerai, je rêvasserai... je... *(Il s'arrête.)* Oui, je sens que vous ne comprenez pas très bien. Je vous devine à la fois étonnée... confiante... et un peu crainť ve...

NELLIE

Je ne cherche pas à comprendre. Je vous ai dit tout à l'heure que je vous obéirais !

Elle a détourné encore la tête, honteuse de sa phrase répétée, avec un tremblement dans la voix. Et elle a un geste confus et pudique.

MAURICE, *se lève brusquement.*

Je vous assure que c'est émouvant. Maintenant, pour la première fois, je saisis que vous êtes venue à moi sans restriction... vous laissant aller au hasard des choses, des événements... et vous êtes à la merci de ma volonté... peut-être, avec, seulement, le cœur un peu battant...

NELLIE, *fondant en larmes.*

Je vous aime ! voilà tout ! je vous aime !...

Elle s'est complètement caché le visage contre le bois de la bergère.

MAURICE, *ému.*

Eh bien, non ! vous serez ma petite sœur... Ce sera très chaste, et nous dirons des choses amicales et peut-être aussi des choses graves... *(Il est accoudé contre le dossier du fauteuil de Nellie.)* Car la vie, vraiment, ce n'est pas toujours très joli ! et pas à la hauteur de ce qu'on voudrait... *(Avec une grande amertume.)* Ah ! oui, parfois, dans cette chienne de vie, on voudrait faire des choses bien, des choses chic !... au-dessus de nous !... Et puis, va te faire fiche !... pas moyen !...

Il brise la cigarette qu'il triturait dans ses doigts.

NELLIE, *relève la tête.*

Comme votre voix est devenue amère... c'est curieux... Vous avez vraiment changé depuis tout à l'heure...

MAURICE, *et sa voix a un accent sincère, désolé.*

Mon enfant, il suffit de cinq minutes, quelquefois, pour changer, non seulement les voix, mais

toutes les pensées, mais toutes les résolutions... Bah !... qu'importe !... *(Il fait un geste de rage et de regret, puis il essaie de rire vite et de récréer l'atmosphère.)* On est ce qu'on est et ne nous frappons pas !... Soyons en tout cas résolus, mais gais !... Je prévois un petit dîner décidément très gentil... Et vous ne mourrez pas autant de faim que vous le croyez !... Venez voir mes provisions de célibataire...

Le plus gaiement possible, il va à l'armoire du fond et l'ouvre.

NELLIE, *qui l'a suivi.*

Oh ! mais, c'est très bien. Voulez-vous que je mette le couvert tout de suite ?...

MAURICE

A nous deux, si vous voulez !... Tenez, nous allons manger là, près de la cheminée... c'est là où je mange quand je suis tout seul...

Il revient près de la cheminée et déplie une petite table.

NELLIE

Alors, je prends les assiettes... les couverts.

MAURICE

Attendez, je vais vous aider...

NELLIE

Du tout ! Du tout... Ça, c'est la corbeille... et là... c'est...

Il l'aide, il s'empresse.

MAURICE

Mais auparavant, une seconde encore... il faut que je donne un coup de téléphone.

NELLIE

Faites comme chez vous... Pendant ce temps je mettrais le couvert !... Il me semble que je fais du camping dans les Alpes !...

MAURICE

N'est-ce pas ?... Tout à fait !... Allô ! allô !... 530-24. Vous trouvez tout ce qu'il vous faut ?...

NELLIE, *amusée.*

Tout !... Vous allez voir... en deux minutes, le couvert sera dressé... Je ne m'occupe pas des vins ! Vous avez l'air muni !... *(Elle déplie une nappe.)* Oh ! la petite nappe à thé. En revanche, comme vous avez de grandes assiettes !...

MAURICE, *faisant la voix du loup.*

C'est pour mieux manger, mon enfant ! *(Il regarde mélancoliquement cette enfant qui va et vient dans la chambre. Vivement.)* Allô ! qui est là ? Ah ! c'est toi, maman... *(Il paraît soulagé.)* Tu rentres à la minute, et tu vas te mettre au lit tout de suite ?... C'est bien... Tu as raison... Non... je voulais seulement avoir de tes nouvelles... *(Avec intention.)* Je sais que tu as été souffrante, ces temps-ci... Oui, j'ai quelqu'un, une visite, dans la pièce à côté.

NELLIE, *riant tout en mettant le couvert, près du feu, légère et sans bruit.*

Oh ! à côté !

MAURICE, *avec tendresse.*

Comment te sens-tu ?... Ah ! voilà de bonnes paroles... C'est tout... je voulais être rassuré, ce soir, avant la nuit. Crois-tu que tu vas un peu dormir ?... Mais oui, évidemment... tu vas

passer une nuit blanche... Et moi aussi... Ce sera même tout à fait ce qu'on appelle une nuit blanche !... Parle-moi, dis quelque chose qui me rassure... Là, à la bonne heure. Partons tous deux pour notre insomnie !... Si tu souffres, pense à moi ! Ma pensée n'est pas loin de toi. C'est tout... Allons un baiser... Que je l'entende. A mon tour. *(Il donne un baiser dans l'appareil.)* Au revoir, m'man. Tâche de dormir ! A bientôt !...

Il raccroche le récepteur.

NELLIE, *s'exclame, moqueuse, étonnée en interrompant sa besogne.*

C'est attendrissant ! J'avoue que je ne vous voyais pas sous ce jour-là !

MAURICE

Et moi donc !

NELLIE

Alors, vous aimez tant que ça votre mère ?...

MAURICE

A un point que vous ne soupçonnez pas !

NELLIE, *le menaçant du bout du doigt, mutine, coquette.*

Qu'est-ce que je disais... pas bien terrible... Vous êtes un bon petit boy... un agneau...

MAURICE, *lui, la considère fixement les bras croisés.*

Hem ! Hem !... ou le loup !

NELLIE

Ce coup de téléphone ne trompe pas. Quand je vous assurais tout à l'heure, que vous étiez un bon garçon, très gentil... très...

MAURICE, *l'interrompant*

Ou une crapule, une terrible crapule !... Vous m'avez donné le choix... Serai-je une crapule ? Qui sait ? Peut-être... Qui peut savoir ?... Personne... C'est la vie qui nous l'apprendra !... *(Il pousse encore un soupir, puis, d'un mouvement rageur, autoritaire et sec, il avance les deux chaises contre la table maintenant apprêtée.)* En attendant, allons-y ! On verra après ! Plus de préoccupations, envoyons promener tous les embêtements ! En avant ! Beaucoup de lumières !

NELLIE

Beaucoup !...

Elle pose un candélabre sur la table.

MAURICE

Asseyez-vous là... superbe ! Qu'est-ce qui vous manque ?... Ne sommes-nous pas cent fois mieux que dans un infect caboulot quelconque ?... On se dirait en plein été... Qu'est-ce qui manque, dis-je ?... Des fleurs ?... Allons donc !... en voici !... Des fleurs, comme s'il en pleuvait !... *(Il saisit dans le gramophone le bouquet de roses de tout à l'heure ; il les éparpille facétieusement, sur la table.)* Voilà,... sur la table, sur vous ! *(Il en jette un peu partout.)* par terre !... *(Il en écrase dans les cheveux blonds de la petite, il en éparpille sur sa jupe, sur les assiettes. Gagnée, elle se risque à rire.)* Quoi encore ?... les tziganes ?... Oh ! nous avons mieux que ça !... A nous, l'Italie !... A nous, Caruso !... *(Il va au gramophone et le déclanche. Le gramophone se met à hurler.)* Ça y est ! En avant la musique !... Piango, Paillacci !... *(Il appelle, en tapant dans ses mains.)* Garçon, servez ! *(Il prend un plat et le passant au bout du poing.)* Tenez, piquez-moi d'abord une tranche de ce jambon de Yorkshire. C'est une recette du duc de

Bragance donnée en 1868 au cuisinier de la Païva, lequel l'a transmise au cuisinier de ma mère, lequel...

La petite rit d'un rire jeune, oublieux, mais toujours un peu timide cependant ; elle secoue les pétales de fleurs agrippées à ses cheveux, sa tête sensuellement rejetée en arrière. Le gramophone dévide ses nasillements bêtes de guinguette printanière.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le grand cabinet de travail dans l'hôtel de Rantz. Vastes boiseries. Escalier intérieur en bois, accédant à un palier. Verrière au plafond, mais voilée par une grande étoffe des Indes à ramages, qui forme plafond. Au fond, à côté de l'escalier, une petite fenêtre à larges caissons donnant sur un balcon qui domine la cour intérieure de l'hôtel. Grande porte d'entrée, ancienne. A droite et à gauche, les portes de deux petits salons.

SCÈNE PREMIÈRE

RANTZ, DEUX STÉNOGRAPHES, puis FRANÇOIS

Rantz debout, dicte à deux sténographes, hommes.

RANTZ

Non, Messieurs, le progrès n'est plus conforme à l'idée que les encyclopédistes et Condorcet s'en faisaient autrefois. Nous devons bannir l'idée du régent laïque et géométrique.

PREMIER STÉNOGRAPHE

Pardon... géo...

RANTZ

Géométrique... organisant un mécanisme spécial. Nous retrouverons aux suggestions de la majorité une illumination gouvernementale. *(Il s'interrompt.)* Dites-moi quelle est l'expression que je vous ai dit tout à l'heure de mettre en provision.

DEUXIÈME STÉNOGRAPHE, *lit.*

Renvoi I. Conceptions confessionnelles...

RANTZ

Non, ça ne peut pas servir là... Ce sera pour plus loin... Et l'autre renvoi ?...

LE STÉNOGRAPHE, *lisant.*

Les volontés individuelles, familiales, municipales, sont les témoins énergiques de la vie qui...

Il fait signe qu'il n'y a plus rien.

RANTZ

Oui... de la vie... qui... s'efforce... d'embellir la face de l'Etat !... *(On frappe à la porte.)* Qu'est-ce que c'est ? *(La porte s'entr'ouvre. Entre un domestique affairé.)* Ah ! vous, François !... *(Aux sténos.)* Une seconde, Messieurs. Passez dans la pièce à côté. Tout à l'heure, je vous rappellerai. Nous en restons à quoi ?

PREMIER STÉNOGRAPHE

Illumination gouvernementale, Monsieur.

Les sténographes se retirent par une porte à droite.

SCÈNE II

RANTZ, FRANÇOIS, AUGUSTINE, puis UNE DEUXIEME FEMME DE CHAMBRE

RANTZ

Et alors ?

FRANÇOIS

Rien, Monsieur... aucune nouvelle. J'ai été chez Madame de Vernioles d'abord et puis ensuite chez Mademoiselle Durieux, comme Monsieur m'avait dit. On n'a eu aucune nouvelle de Mademoiselle, et...

RANTZ

Et Augustine, où est-elle ? Où est-elle ?...

FRANÇOIS, *montrant la porte ouverte.*

Elle est là, Monsieur, elle arrive.

RANTZ, *criant.*

Allons donc !... Augustine, entrez... Eh bien ?

AUGUSTINE

Monsieur, j'ai vu Mademoiselle Sorbier. Elle n'a même pas entendu parler de Mademoiselle... Mademoiselle devait pourtant bien venir hier soir... Mademoiselle Sorbier avait reçu un télégramme le matin, l'avertissant que Mademoiselle dînerait chez eux. On l'a attendue jusqu'à huit heures et demie. Mademoiselle Sorbier avait pensé à un contretemps possible, surtout à cause des affaires de Monsieur en ce moment, au ministère.

RANTZ

Enfin ! rien, rien, voilà le résultat !

AUGUSTINE

Si, pourtant... la marchande de journaux du coin prétend avoir aperçu Mademoiselle prendre un fiacre en face de chez elle.

RANTZ

Ah ! C'est déjà quelque chose ! Pourquoi un fiacre ?... Elle voulait donc se cacher ?

AUGUSTINE

Elle a reconnu le corsage rose et un chapeau noir... une toque...

RANTZ

C'est énorme, ça, c'est énorme !

L'autre femme de chambre entre, un corsage rose à la main.

DEUXIÈME FEMME DE CHAMBRE

Hélas ! non, Monsieur... La marchande de journaux s'est trompée. Voilà le corsage rose et le chapeau que je viens de trouver.

RANTZ

C'est épouvantable !... Et puis la marchande de journaux ne devrait pas être au courant. François, souvenez-vous que je vous recommande à tous la discrétion la plus absolue dans le quartier.

FRANÇOIS

Ah ! oui, Monsieur... autant que possible...

RANTZ

A tous. *(Bas, à François.)* J'ai fait venir aussi Raymond, pas à cette occasion, d'ailleurs... mais je vous prie, quand il viendra, de ne pas faire la moindre allusion à la disparition de Mademoiselle ?

FRANÇOIS

C'est entendu, Monsieur... Cependant, Raymond a parlé, hier, une demi-heure avec Mademoiselle... Evidemment il ne doit pas en savoir plus long que nous, mais on pourrait lui poser quelques questions sans en avoir l'air.

RANTZ

Nous verrons. Exactement, qu'est-ce que Monsieur Boucard a dit ce matin, quand vous avez apporté le mot de contre-ordre ?

FRANÇOIS

Oh ! je répète à Monsieur qu'ils ont paru plutôt embêtés !

RANTZ

Je ne vous demande pas d'appréciations... Les faits.

FRANÇOIS

Monsieur Boucard a dit : « Comme c'est contrariant ! Madame s'habillait, mon fils devait venir nous prendre à une heure pour aller chez Monsieur Rantz... Nous allons lui transmettre le contre ordre... » Alors, il s'est enquis de la santé de Mademoiselle.

RANTZ

Et vous n'avez pas fait de gaffe. Qu'avez-vous dit ?

FRANÇOIS

Que Mademoiselle avait 39° de température... Qu'on redoutait un commencement de fièvre typhoïde.

RANTZ

C'est suffisant. Voyons, il faut penser à tout... Avez-vous téléphoné au château... à Marly...

FRANÇOIS

Dès ce matin, Monsieur. Le jardinier n'a vu personne... Nous avons tout visité, Monsieur le pense bien. Les greniers de l'hôtel... la cave.

RANTZ, *impatienté.*

La cave ! Ça n'a pas le sens commun ! Qu'est-ce que vous me chantez avec votre cave !... Enfin, bref, vous n'avez aucune idée ?

FRANÇOIS

Ah ! pour une idée, si, Monsieur !

RANTZ

Laquelle ?

FRANÇOIS

C'est un coup des grévistes, ça... C'est du sabotage...

RANTZ

Oui, eh bien, ces idées-là, gardez-les pour vous ! *(A la femme de chambre.)* Restez, vous, j'ai à vous parler. *(A François.)* Les personnes qui viendront, envoyez-les toutes au ministère, où je serais à quatre heures... Du reste, non... annoncez, c'est préférable... je verrai si je peux recevoir ou non ; et préparez ma valise. Ah ! n'oubliez pas les bretelles de l'habit... vous entendez ?

FRANÇOIS

Monsieur part tout de même ?

RANTZ

Je n'en suis pas encore sûr, mais préparez la valise.

François sort. Il reste seul avec Augustine.

SCÈNE III

RANTZ, AUGUSTINE

RANTZ

Allons, vous savez quelque chose.

AUGUSTINE, *avec dénégation.*

Moi, Monsieur !... Oh ! je jure bien que non !

RANTZ

Voyons, ce n'est pas possible !... Je ne vais pas vous cuisiner, mais enfin, depuis trois ans, vous étiez dans les confidences et les petits papiers de Mademoiselle...

AUGUSTINE

Mais, Monsieur, je n'ai reçu aucune confidence... aucune... Je ne sais pas ce que Monsieur veut dire.

RANTZ

Elle ne connaissait personne ? Elle ne s'est jamais rendue à aucun rendez-vous...

AUGUSTINE

Oh ! Monsieur aurait tort de chercher de ce côté-là. Ça, jamais ! Mademoiselle !...

RANTZ

Cependant, elle sortait... Elle avait toute sa liberté !... Je l'ai laissée toujours sans surveillance...

AUGUSTINE

On voit bien que Monsieur ne connait pas sa fille. *(Elle se reprend vivement devant un mouvement de Rantz.)* Je veux dire que, si Monsieur supposait une pareille chose, il se tromperait du tout au tout. Mademoiselle me parlait encore hier avec plaisir de son mariage !...

RANTZ

Evidemment ! évidemment !... Je pense comme vous... Seulement, il faut bien que j'envisage toutes les éventualités !... Je m'y perds. Je finis par conclure à un enlèvement de force !... une séquestration !... d'abord cette dépêche très explicite... D'un autre côté c'est elle-même qui avait choisi ce jour officiel de fiançailles... Si ce mariage ne lui avait pas convenu, elle n'avait qu'à me le dire !... Je ne l'ai pas forcée à le conclure. Je l'ai toujours laissée maitresse de ses actes... Je n'aurais pas fait une objection, au cas où elle m'eût dit : « Non ». Elle le savait... Alors? Alors?....

Il se promène, agité.

AUGUSTINE

Mademoiselle paraissait si contente, si heureuse de ce mariage...

RANTZ

Jamais ma fille n'a quitté la maison la nuit, n'est-ce pas ?... Et puis, en admettant les pires aberrations, elle serait revenue... elle ne me laisserait pas sans nouvelles, en proie à toutes les inquiétudes... Et enfin, surtout, il n'y aurait pas ces menaces... cette dépêche haineuse

AUGUSTINE

Mon Dieu ! pourvu qu'il ne soit pas arrivé un malheur à Mademoiselle !

RANTZ

Nous sommes en droit de nous l'vrer à toutes les inquiétudes, toutes... Ah ! ça tombe bien, d'ailleurs !... Ça tombe bien !...

AUGUSTINE

Mais que va faire Monsieur ?...

RANTZ

Tout, vous pensez bien ! A quatre heures ou à cinq, si je n'ai pas de nouvelles, je mobilise le préfet de police. J'ai heureusement, sous mes ordres, tous les services... *(Il prend la dépêche sur la table.)* Trois hypothèses, pas une de plus... Fuite, séquestration, enlèvement... Je m'adresserai au service des ports en cas de fuite... au service des garnis en cas de...

FRANÇOIS, *frappant à la porte et paraissant.*

Monsieur le chef de cabinet.

SCÈNE IV

RANTZ, LE CHEF DE CABINET

RANTZ

Entrez, entrez, entrez, mon cher ! Augustine, faites-moi apporter un sandwich, je meurs de faim. Avec tout ça, je n'ai pas déjeuné ! N'importe quoi, un sandwich, du pain.

Augustine sort.

LE CHEF DE CABINET

Monsieur le ministre, j'arrive de l'Intérieur.

RANTZ

Eh bien ?...

LE CHEF DE CABINET

Comme vous me l'avez recommandé, je suis également passé chez Monsieur Paulin-Delval.

Le chef de cabinet lui passe des pièces qu'il signe tout en parlant.

RANTZ

Qu'a dit le président du Conseil ?...

LE CHEF DE CABINET

Monsieur le président du Conseil vous supplie de partir ce soir par le train de huit heures quinze. La désillusion à Grenoble serait effroyable. Il vous le dira lui-même, dans son cabinet, tout à l'heure. Il va vous le téléphoner.

RANTZ

Et si je ne peux pas ! Et si je ne peux pas !

LE CHEF DE CABINET

Tout est préparé à la salle du Skating, à Grenoble. Tous les maires du département sont venus,

ils n'y seront plus le soir. Vous n'aurez personne à votre banquet : ce serait un désastre... Et votre discours, sans les délégations ouvrières, sans...

RANTZ

Si je m'étais cassé la jambe, pourtant !... Ce que je demande n'est pas colossal ! la transformation du déjeuner de demain matin en dîner. Les fleurs des arcs de triomphe se faneront, voilà tout !

LE CHEF DE CABINET

Et les concours que vous devez présider ! Et les récompenses que vous devez distribuer et dont les titulaires ne seront plus là ! Monsieur le président du Conseil affirme que ce serait très grave, ce banquet républicain du Commerce et de l'Industrie étant surtout le prétexte de votre discours sur la grève, et sur la nouvelle politique d'apaisement.

RANTZ

Ah ! ah ! mon discours ! mon discours !... Je n'arrive même pas à le finir... Il sera propre, mon discours !...

LE CHEF DE CABINET

Je n'irai pas, Monsieur le ministre, jusqu'à vous offrir mes services...

RANTZ, *haussant les épaules.*

Ah ! mon cher ! J'ai là deux sténographes. Ils me suivent partout, du cabinet de toilette dans l'escalier, de l'escalier dans... Ce ne sont plus des sténographes,ce sont des coureurs !... *(Se reprenant.)* Du reste, ça n'a aucune espèce d'importance. Je le finirai dans le train !... Seulement il faudrait pouvoir le prendre, ce train !... Et s'il n'y avait que cette préoccupation, Dieu de Dieu !... Vous ne pouvez pas imaginer la série de tracas qui m'arri-

vent en ce moment, mon cher... C'est comme un fait exprès ! Enfin je m'en sortirai... La fatalité est réactionnaire !...

LE CHEF DE CABINET

Rappelez-vous, Monsieur le ministre, qu'à quatre heures, au ministère, vous recevrez la délégation de l'Amicale des téléphones.

François est entré.

RANTZ

Et puis quoi ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Du bouillon froid ?... Oui, oui, ça va. Et un sandwich... Bien... Délégation des téléphones ?

LE CHEF DE CABINET

A cinq heures, vous recevrez Monsieur Paulin-Delval, que vous avez convoqué... Puis les signatures...

RANTZ

Et si je demandais un train spécial, la nuit... si j'ai besoin de ma soirée.

LE CHEF DE CABINET

Oh ! ce serait... ce serait...

RANTZ

Népotique !... vous avez raison... Pour quelqu'un qui réorganise les bureaux ! *(Il mastique et boit.)* Ça me rappelle le collège, tenez ! deux sous de crottes de chocolat et une saucisse froide ! Enfin, je mangerai aussi dans le train. Partez, mon cher, et recevez...

LE CHEF DE CABINET, *ahuri.*

Quoi ! Monsieur le ministre. Moi ?

RANTZ

Vous.

LE CHEF DE CABINET

Mais... je ne peux pas !... C'est vous-même, Monsieur le ministre...

RANTZ

Si, vous pouvez très bien...

LE CHEF DE CABINET

Mais, qu'est-ce qu'il faudra dire à ces gens-là... à la délégation.

RANTZ

Allez donc ! J'arriverai, mais je ne sais pas quand. Qu'ils attendent... Taillez une bavette !...

LE CHEF DE CABINET

Monsieur le ministre ! Mais qu'avez-vous ?

Il sort.

RANTZ

Ce que j'ai ?... Ah ! *(Il referme violemment la porte sur le chef de cabinet. Entre les dents il grommelle en traversant la pièce.)* Rompre avec sa maîtresse ! Perdre sa fille le jour où on la marie !... Ecrire un discours... prendre le train... qu'est-ce qu'il manque encore ?

Il ouvre brusquement la porte aux sténographes.

SCÈNE V

RANTZ, LES STÉNOGRAPHES, puis FRANÇOIS

RANTZ

Oust, vous autres. Allons-y. Qu'est-ce que je disais ? Quoi ? Quoi ?... Eh bien, quoi ?...

UN STÉNOGRAPHE

Monsieur le ministre, vous en étiez resté à : embellir la face de l'Etat.

RANTZ, *s'apaisant.*

Ah ! oui. *(Il reprend.)* C'est en légiférant pour des qualités et non pour des quantités seulement, que nous arriverons... à organiser avec sagesse les... forces du syndicalisme social. *(On entend un bruit dans l'appartement. Rantz ouvre la porte furieux.)* Qu'est-ce encore ? Qu'est-ce que c'est ?

On entrevoit François et un déménageur qui porte une caisse dans le couloir.

FRANÇOIS

Mais, Monsieur, je commence à faire enlever les premières caisses pour l'emménagement, rue de Grenelle, eomme Monsieur l'a dit...

RANTZ

Il s'agit bien de déménager !... Est-ce que je vais déménager ? Renvoyez-moi tout ça, renvoyez... On a bien le temps !... crénom !

Un autre domestique accourt.

LE DOMESTIQUE

Monsieur, il y a Raymond que j'ai fait attendre comme Monsieur m'avait recommandé.

RANTZ, *aux sténos, le domestique sort.*

Messieurs, décidément, pas de chance. Je ne peux pourtant vous faire courir ainsi indéfiniment. Finissons-en. Montez dans mon fumoir... par là..., oui... *(Il montre l'escalier du fond.)* Copiez... amusez-vous pendant ce temps... J'arriverai bien un jour ou l'autre.

Ils montent l'escalier et s'en vont au trot.

SCÈNE VI

RANTZ, RAYMOND, puis FRANÇOIS

RANTZ, *ouvre la porte du salon d'attente, et changeant de ton, très maître de lui.*

Entrez, Raymond. *(Raymond entre.)* Ce sont des adieux, Raymond.

RAYMOND, *en splendide veston havane.*

Ah ! Monsieur ne peut pas se douter du chagrin que ça me fait ! Je ne puis pas m'habituer à l'idée que Monsieur va quitter Madame.

RANTZ

C'est pourtant ainsi. Je vous ai fait venir, car bien que vous n'ayez jamais été attaché à mon service, j'estime que vous m'avez été toutefois très fidèle et je ne veux pas me séparer de vous sans vous donner une gratification.

RAYMOND

Oh ! Monsieur est trop bon ! Je ne sais si je dois accepter... *(Rantz va à la table, sort d'un tiroir un portefeuille et met sous enveloppe quelques billets ; il tend l'enveloppe. Raymond s'avance, puis hésite.)* Tout réfléchi, je ne crois pas devoir accepter.

RANTZ

Prenez donc... c'est la moindre des choses.

Il jette l'enveloppe sur la table.

RAYMOND, *la prend, la glisse dans sa poche avec un geste de désespoir, puis il cherche une larme.*

Monsieur ne peut pas se douter, non, Monsieur ne peut pas se douter de la peine que cela me fait...

RANTZ

Quoi, Raymond ?... cette gratification ?

RAYMOND

Non, pas la gratification, je ne vais pas jusque-là !... Mais je n'aurais pas pensé, véritablement, qu'un jour on en arriverait là, et encore maintenant, je me permets d'espérer que Monsieur reviendra, que Monsieur...

RANTZ

Non, Raymond, c'est irrémédiable. Vous avez trop assisté au spectacle de notre intimité, depuis quelques mois, pour n'être pas fixé...

RAYMOND

Monsieur ne se figure pas le chagrin qu'a Madame. Si Monsieur l'avait vue encore ce matin !... Nous étions tous auprès d'elle ; on l'entendait crier jusque...

RANTZ, *l'interrompant.*

Je vous en prie, Raymond, assez !... Je me rends compte de tout, et c'est pour moi une peine immense. Il me faut une énergie extrême pour supporter, moi aussi, les circonstances actuelles... Cette séparation est particulièrement douloureuse, mais Madame rendait toute vie impossible depuis plusieurs années !... C'est aussi bien pour elle que pour moi que j'ai dû en arriver à cette extrémité. Toutes les séparations sont pénibles, et ceux qui y assistent, comme vous, ceux qui en sont les témoins journaliers, peuvent seuls se rendre compte de ce que les étrangers ne soupçonnent même pas !... Il était temps, il était nécessaire, pour le bonheur de Madame elle-même, que nous en arrivions là. Enfin... nous voilà au bout du chemin... Adieu Raymond.

RAYMOND

Mais, Monsieur, si je compte bien, ça fait la troisième fois que Monsieur quitte la maison, et...

RANTZ

Cette fois est la bonne ! Non, Raymond, pas un mot de plus. Je vous donne les explications que je crois devoir vous donner, mais n'abusons pas. *(Avec intention.)* Toute insistance de Madame serait vaine !... Cette brusque séparation est terrible, mais nécessaire pour l'instant... Plus tard, dans quelques mois, nous nous reverrons ; il n'est pas impossible que vous m'ouvriez la porte d'entrée et que je revienne même de temps à autre passer la soirée, en ami, avenue de Wagram. Bonne chance, Raymond ! J'ai été très satisfait de vous et soyez sûr que je vous garderai de la reconnaissance, si vous veillez sur Madame avec le plus grand soin.

RAYMOND

Oh ! Monsieur n'a pas besoin de me le recommander !... *(Au moment de sortir.)* Est-ce que je puis dire adieu à Mademoiselle ? Elle a été si gentille à mon égard que ça me ferait un chagrin de m'en aller sans...

RANTZ

Elle n'est pas là.

RAYMOND

Je le regrette.

Il va sortir.

RANTZ, *après avoir réfléchi.*

Raymond ?

RAYMOND

Monsieur ?

RANTZ

Peut-être, après tout, pourriez-vous m'apporter

un renseignement, un indice... Vous avez vu hier, ici, Mademoiselle ?

RAYMOND

Oui, Monsieur, hier matin, quand je suis venu remettre à Monsieur la lettre de Madame !

RANTZ

Voyons !... *(Après une dernière hésitation, il se décide.)* Pouvez-vous garder strictement pour vous ce que je vais vous dire, sans en parler, même à Madame ?

RAYMOND

Certainement... Il suffit que Monsieur me le demande.

RANTZ

Je suis très inquiet... Mademoiselle n'est pas rentrée depuis hier soir.

RAYMOND, *avec un haut-le-corps.*

Qu'est-ce que Monsieur me dit là ?

RANTZ

Et je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

RAYMOND

Ah ! bougre... Ah ! l'anim... Eh bien...

RANTZ

Quoi ? Quoi ?...

RAYMOND, *bafouillant.*

Je dis... Ah ! quelle histoire !...

RANTZ

Je sais que ma fille vous traitait avec sympathie... On m'a informé que vous aviez passé une demi-heure ici.

RAYMOND

Oui, Monsieur... Mademoiselle m'a fait arranger des fleurs dans sa chambre... Je lui ai montré une recette pour les conserver.

RANTZ

Aucun mot ne vous a frappé, dans votre conversation d'hier, qui pourrait me servir actuellement d'indice ?

RAYMOND, *reprenant son sang-froid.*

Aucun, Monsieur.

RANTZ

Elle ne vous a pas dit par hasard où elle devait aller hier soir ?

RAYMOND

Non, Monsieur... non.

RANTZ, *alors, affecte la plus grande insouciance.*

D'ailleurs, je vous demande cela par acquit de conscience, car, au fond, je me doute très bien de l'endroit où se trouve ma fille en ce moment.

RAYMOND, *ironique.*

Ah ! Monsieur sait.

RANTZ

Oui, oui, oui...

RAYMOND, *souriant.*

Alors, si Monsieur sait...

Il balance son chapeau melon, et jette sur Rantz un regard jovial et sournois.

RANTZ

Oui, elle doit être chez la supérieure du couvent où elle a été élevée. Elle avait manifesté plusieurs fois cette intention d'aller passer là-bas un jour ou deux.

RAYMOND

Evidemment, Monsieur. Elle ne peut être que dans un endroit de ce genre !... Evidemment...

La porte s'ouvre.

FRANÇOIS, *se rapprochant, bas, à Rantz.*

Monsieur, c'est Madame.

RANTZ, *bas.*

Madame? Ici ! Vous avez laissé... *(Se retournant.)* Attendez Raymond.

Raymond s'écarte.

FRANÇOIS, *bas.*

Madame est entrée brusquement... elle a refermé la porte, j'ai eu beau dire que Monsieur n'était pas là, elle a répondu : « Ça m'est égal, j'attendrai indéfiniment, je ne sortirai pas d'ici... » Que faire ? J'ai peur d'un esclandre.

RANTZ

Sapristi ! C'est le comble !... Vous deviez l'empêcher d'entrer.

FRANÇOIS

Comment l'aurais-je pu ?... Je l'ai laissée avec Adrien dans l'antichambre... et je suis vite venu demander à Monsieur ce qu'il fallait faire. Elle veut écrire, dit-elle, un mot à Monsieur... sur son bureau... Si Monsieur donne des ordres contraires...

RANTZ

Non... maintenant que la bourde est faite !... Que c'est contrariant !... Je vous avais assez prévenu, pourtant... *(Il prend un parti.)* Tant pis !... je vais monter au fumoir et voilà tout... Laissez-lui le champ libre ici, qu'elle fasse ce qu'elle voudra... Seulement je ne veux la voir sous aucun prétexte, vous entendez, aucun !... Surveillez-la

discrètement, avec la plus grande correction... Moi, je m'enferme là-haut... J'emmène Raymond, car je ne veux à aucun prix qu'il la croise dans l'antichambre ou la galerie.

FRANÇOIS

Alors, si elle désire entrer dans le cabinet de Monsieur ?

RANTZ

Autorisez... *(Avec intention et fermeté.)* Mais restez. Ordre de ne pas vous éloigner. *(Le domestique sort.)* Venez, Raymond... J'ai encore quelque chose à vous dire et une lettre à vous faire porter...

Il monte l'escalier.

RAYMOND, *courant derrière lui et répétant.*

Monsieur ne peut pas se douter de la peine que...

Rantz referme la porte du haut à double tour. Quelques instants après, le domestique rentre, constate que la pièce est vide, et introduit Liane.

SCÈNE VII

LIANE, FRANÇOIS

FRANÇOIS

Si Madame veut se donner la peine d'entrer. *(Il va au bureau.)* Il y a des plumes et du papier à lettre. Madame peut écrire.

LIANE, *jetant à terre la plume que lui tend François.*

Avec votre permission, François !... J'en suis là ! Il faut que je subisse l'humiliation de la domesticité !... Si vous l'aviez osé tout à l'heure, vous auriez repoussé la porte du genou pour m'empêcher de passer. J'ai vu le mouvement.

FRANÇOIS

Oh ! Madame s'abuse...

Elle n'est plus semblable à ce qu'elle était à l'acte précédent. C'est une femme, d'aspect résolu maintenant. Elle a un grand manteau drapé, de couleur vive et riche. La figure est très faite, le fard a effacé toute trace des ravages de la veille.

LIANE

La maison m'est fermée comme à une quémandeuse, maintenant ! Il faut que je subisse l'insulte et la gouaillerie de l'office !... Ah ! ah ! nous verrons bien, par exemple ! Dites à Monsieur que je veux le voir, et que je le verrai coûte que coûte...

FRANÇOIS

Je répète à Madame que Monsieur vient de sortir ; il est au ministère.

LIANE

Ce n'est pas vrai.

FRANÇOIS

Si, Madame.

LIANE

Parfait ! je vais donc visiter l'appartement.

Elle se dirige vers l'escalier.

FRANÇOIS

Je ne crois pas pouvoir autoriser Madame...

LIANE

Vous avez des ordres ?...

FRANÇOIS

Nullement... Madame doit bien voir qu'elle peut entrer, aller et venir, comme il lui plait, au rez-de-chaussée. Je ne pense pas que Madame ait à faire dans les pièces du haut.

LIANE

Alors je vous prie de sortir... Eh ! bien... *(Le domestique hésite, puis sort lentement. Elle ouvre le salon de droite, s'assure qu'il n'y a personne, monte ensuite l'escalier, essaie d'ouvrir la porte, constate que le double tour est donné.)* Naturellement !... Paul, tu es là... J'en suis sûre... Tu écoutes. Je connais ta manière. Oh ! désormais tu es l'être invisible qui écoute au bout du fil, derrière une porte mes sanglots ou mes cris... Paul... Paul... Je reviendrai s'il le faut... Je me coucherai la nuit sur le paillasson de ta porte,mais tu entendras ta pauvre maîtresse. Elle ne vient pas te faire une scène... Paul ouvre, je t'en supplie, je t'apporte des choses précieuses indispensables pour toi. Je les ai dans mon sac... des choses qui allaient peut-être te perdre mon chéri. Je t'assure, c'est pour toi... tu me remercieras... et puis, je m'en irai pour toujours... Il faut que tu m'entendes. *(Elle tombe en sanglotant contre la porte puis se relève.)* Mais ouvre donc, ouvre donc... Prends garde... Je veux qu'on m'ouvre. *(François entre de gauche.)* Ah ! voilà sa réponse, voilà sa réponse. Le domestique pour me chasser... Répondez... Répondez vous avez l'ordre... non... non... Vous pouvez mettre votre joie à me toiser en silence, à humilier la patronne, non François, peine perdue. Vous allez me servir de témoin et de confident, car il faut un témoin de ce que j'étais venue faire ici. Gardez-moi à vue et écoutez. Puisque je ne peux pas le voir, vous lui répéterez exactement ce que je vais vous dire... Voilà... Je mets ce sac sur son bureau... qu'il l'ouvre. J'ai pu me procurer les documents qu'on allait lancer contre lui dans la presse. Il les reconnaîtra tout de suite, on allait le perdre... je l'ai sauvé... C'est toute ma vengeance à moi... Vous ajouterez ceci : Que je veux m'en

aller pour un grand voyage sans rien qui lui appartienne. Si je mourais, je ne veux pas qu'il y ait à mon cou les bijoux qu'il m'a donnés. Je m'en irai sans plus rien de lui *(Elle s'attarde à la bague qu'elle a au doigt.)* Le souvenir aussi, tout, c'est fini. *(La porte s'ouvre Jean et Augustine entrent.)* Un autre... Oh ! quelle insulte... Il me fait chasser à l'heure où je viens pour... Oh ! le lâche, le lâche... Eh ! bien non, non, je ne m'en irai pas, je vous défie, mauvais chiens... Je le verrai, je ne veux pas mourir sans le voir... Paul, tu m'ouvriras.

FRANÇOIS

Allons, Madame.

LIANE

Ah ! ne m'empêchez pas de passer. D'abord je suis ici chez moi. Je ferai ce que je veux.

FRANÇOIS

Je vous en prie Madame.

LIANE

Ne m'approchez pas... Je vous défends.

FRANÇOIS, *appelant à voix basse.*

Adrien... Augustine.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, AUGUSTINE, ADRIEN

Adrien et Augustine entrent précipitamment et s'arrêtent sur le seuil.

LIANE

Vous ne vous sentez pas de taille. Il vous faut du renfort, toute la meute ! mais je deviens folle,

moi. Je ne m'en irai pas... Je m'accrocherai, je resterai là.

FRANÇOIS

Madame, je suis désolé d'insister, mais Madame ne peut rester ici. Je vais la reconduire à sa voiture... Que Madame prenne mon bras.

LIANE

Ne m'approchez pas... ne me touchez pas... Paul, Paul... quelle horreur... C'est toi qui me fais chasser... c'est honteux... Paul... Paul...

Quand elle gagne le seuil en reculant pas à pas pour se garer du contact des valets, François passe devant elle. Et, brusquement, les deux domestiques, l'homme et la femme de chambre, referment la porte sur eux deux. On entend encore la voix de Liane dans la galerie. Un dernier « Paul ! » affaibli. La femme de chambre rentr'ouvre la porte, écoute, puis s'en va. L'autre domestique reste en scène, collé contre la porte. Au haut de l'escalier, on entend le bruit de la serrure qui s'ouvre. Rantz apparaît. Il fait signe au domestique de disparaître.

SCÈNE IX

RANTZ seul, puis FRANÇOIS

Resté seul, il écoute encore, puis va tout contre les rideaux de la fenêtre qu'il soulève pour regarder au dehors. On l'entend murmurer : « Il faut bien, tout de même ! Il faut bien ! » Il considère ensuite avec émotion les objets brisés, mais il n'a pas encore été à la table. François rentre précipitamment, essoufflé.

RANTZ

Eh bien ? Eh bien ?

FRANÇOIS

Monsieur peut être rassuré, elle s'en va. Oh ! je ne me suis pas permis de la brutaliser.

RANTZ

Je l'espère bien !

FRANÇOIS

Monsieur, elle vient de se calmer. Je suis sûr qu'elle est calmée... Elle s'en va.

RANTZ

A-t-elle son auto ?

FRANÇOIS

Oui, Monsieur. Il m'a semblé, en tout cas... une auto les stores baissés.

RANTZ

Une auto verte ?

FRANÇOIS

Il m'a bien semblé.

RANTZ

C'est la sienne.

FRANÇOIS

Monsieur, elle a dit aussi...

RANTZ, *en proie à la plus grande émotion contenue.*

Laissez-moi !... Qu'est-ce que ça peut bien me faire, ce qu'elle a dit ?

FRANÇOIS

Cependant, Monsieur...

RANTZ, *l'interrompt.*

Je m'en vais au ministère. La valise est faite ?

FRANÇOIS

Je n'ai pas encore eu le temps.

RANTZ

Aucune nouvelle... de Mademoiselle... naturellement ? Le petit est-il rentré du lycée ?

FRANÇOIS

Non, Monsieur, Monsieur Raoul n'est pas rentré. Il n'est pas quatre heures, sa classe ne doit pas être encore terminée... mais que Monsieur me permette d'ajouter pourtant, car cela paraît important, que Madame a écrit...

RANTZ

Où est sa lettre ?

FRANÇOIS

Là *(Rantz pour prendre la lettre aperçoit le sac.)* Madame a dit que dans ce sac, il y avait des choses importantes pour Monsieur, des choses qu'elle rendait... je crois... je n'ai pas très bien compris.

RANTZ

Il suffit. Ecoutez... *(Ils écoutent tous les deux.)* Non ! plus rien ! Fini ! Assurez-vous que l'auto est partie. Fermez l'hôtel... Descendez à l'office distribuer les ordres que je vous ai donnés tout à l'heure. Qu'on me laisse tout à fait seul ici. Apportez-moi mon pardessus immédiatement, mon chapeau... Je sortirai quand je voudrai. Qu'on ne me parle plus !... Allez ! *(Le domestique sort. Au bout d'un instant Rantz décachette la lettre et se met à la lire immobile. Le domestique rentre à pas de loup, pose sur le canapé le chapeau, la canne et le pardessus, puis il ressort sans mot dire. Rantz lit la lettre, puis il croise les bras. Il passe la main sur ses cheveux avec un mouvement d'orateur. Il prend le sac, l'entr'ouvre à peine et rejette cet objet féminin sur la table. Il glisse les bijoux dans le tiroir de sa table, et ferme le tiroir à clef. Lui aussi a regardé longuement la bague de Liane, puis il saisit dans sa poche la dépêche de tout à l'heure et la relit. Il regarde l'heure, angoissé.)* Nellie... Du courage... Reprenons-nous !... *(Il saisit les feuillets recopiés laissés par les sténos. Il commence à murmurer à voix très basse, les phrases du*

discours mais d'un air absent.) « C'est en légiférant pour des qualités et non pour des quantités seulement que nous arriverons à organiser avec sagesse les forces du... »

Il est à la table, les deux poings sur les tempes, attentif, prostré et perdu dans une réflexion. Au bout de quelques instants, la porte s'entr'ouvre légèrement. Quelqu'un entre presque de dos, le chapeau baissé sur les yeux, et referme la porte immédiatement derrière lui.

SCÈNE X

RANTZ, MAURICE

RANTZ, *se levant.*

Qui se permet ?...

MAURICE

Moi, monsieur.

RANTZ

Qui êtes-vous ?

MAURICE, *se retourne, retire son chapeau et se montre de face.*

Ce qui serait drôle, c'est que vous ne me reconnaissiez pas !...

RANTZ

Que venez-vous faire chez moi ?

MAURICE

J'étais dans l'auto, en bas. J'avais accompagné ma mère. Je l'attendais. Pendant qu'on la ramenait à moitié évanouie et comme folle, j'ai pu me dissimuler et, au milieu de la surexcitation de votre maison, je me suis glissé... J'ai jeté un nom

ministériel au concierge, dans la cour... je suis monté... Personne... J'entre... et je m'en excuse.

RANTZ

Que venez-vous faire ? Un esclandre ? Du bruit, comme votre mère ? Je vous en avertis, vous comme elle, je suis décidé à ne pas le subir.

MAURICE

Non, Monsieur, non, c'est très simple. Ma mère vous a remis dans un sac à main, un sac bleu, je crois... tous les souvenirs qui vous sont personnels et qu'elle tenait à vous rendre, et en plus, m'a-t-elle dit, des récépissés de titres... Vous avez dû regarder ?

RANTZ

Non, Monsieur, je n'ai pas regardé.

MAURICE, *d'un ton détaché et très courtois.*

Or, elle a complètement oublié, en vous laissant ce sac, qu'il y avait dedans deux ou trois lettres à moi... Oh ! des papiers sans importance... mais que je ne me soucie pas de vous laisser. Elle aurait dû les retirer. Elle l'a oublié. Je vous demande la permission de reprendre ce qui m'appartient. Soyez sûr que je ne prendrai pas autre chose.

RANTZ

Reprenez, Monsieur, reprenez tout ce que vous voudrez.

Il pousse le sac au coin de la table.

MAURICE

Ce ne sera pas long. *(Pendant que Maurice ouvre le sac, Rantz affecte de s'éloigner. Il s'approche d'un petit pupitre et, debout, annote et pagine. Maurice lui, inspecte le sac, sort des papiers, en choisit plusieurs sans se*

presser, puis referme le sac et le repose sur la table. Maurice glisse dans la poche de son veston les papiers qu'il vient de prendre.) Enfin ! Ah ! j'ai eu peur !... Maintenant, j'ai mon lest. Ça y est ! Mais je l'ai échappé belle. *(Il boutonne son veston.)* Savez-vous, Monsieur, ce que cette femme que vous accusez de scandale et de coup monté venait de faire sans mon assentiment ? Je vais vous le dire. Depuis dix heures, ce matin même, j'avais acquis — vous voyez que c'est récent — deux ou trois petits documents relatifs à votre vénérée personne.

RANTZ

Plait-il ?

MAURICE

Et je ne m'en serais pas dessaisi désormais pour un empire !... Il y a une heure environ, je me suis rendu chez ma mère et je lui ai montré ces documents. Elle m'avait supplié de les lui remettre, elle avait exigé de moi que je ne m'en serve pas, au moins momentanément, et de peur que je ne puisse résister à une impulsion, il avait été convenu qu'elle les mettait dans un tiroir... comme un dépôt. Or, en venant ici, en voiture, elle m'a avoué qu'elle les avait glissés dans ce sac au moment où nous étions partis de chez elle... A son tour, elle voulait vous les montrer, oh ! de loin, disait-elle, histoire de vous les mettre sous le nez... Après quoi, elle devait me les rapporter... J'étais si sûr qu'elle ne vous verrait pas ici que je l'ai laissé faire sans crainte ; je ne me suis pas trompé, vous le voyez !... Mais l'idée, par exemple, ne m'était pas venue que ma mère allait, malgré cela, vous laisser tout son reliquaire !... Voyez !... Vous êtes justement en train de l'accuser, Monsieur, alors qu'envers vous qui la chassez d'ici — et comment ! — elle vient de se conduire

d'une manière généreuse, admirable même, à mon avis. Elle se dépossédait de bien des choses, vous le verrez, et elle me dépossédait en plus de papiers graves dont je vais vous rafraichir la mémoire... Maintenant, ma mère est loin, jetée à la porte honteusement, horriblement... Où ? Je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir !... Je ne veux pas penser à ce qu'elle peut faire en ce moment, dans son désespoir !... Moi, je suis monté en proie à la plus vive émotion, je suis venu reprendre ces papiers-là... Maintenant que je les ai *(Il respire fortement.)* ça va bien !...

Durant ce temps, Rantz s'est maîtrisé, a haussé les épaules et a continué de crayonner. Quand Maurice a terminé, Rantz relève la tête négligemment.

RANTZ, *glacial.*

Je vous ai laissé parler. Puisque aussi bien vous aviez pris la peine de vous introduire ici subrepticement ! Mais cette insignifiante et trop longue histoire, Monsieur, est pour moi dénuée de toute espèce d'intérêt...

MAURICE

Croyez-vous ?

RANTZ

J'en suis sûr !

MAURICE, *a une hésitation, puis.*

Non... J'ai quelque chose de plus important encore à vous dire auparavant.

RANTZ

Et c'est ?...

MAURICE

Monsieur, vous ne pouvez pas abandonner ainsi ma mère... Il faut que vous l'épousiez...

RANTZ, *les épaules secouées d'un rire.*

Ah ! ah ! cette injonction est admirable !... *(Changeant de ton subitement.)* Je ne veux pas m'indigner, mon petit bonhomme. Sachez que je n'ai pas de comptes à vous rendre. Votre irruption spontanée dans ces règlements de cœur est, je l'avoue, inattendue. *(Cassant.)* En voilà assez, hein !... Si c'est pour ça que vous vous êtes faufilé dans mes escaliers, *(Il montre la porte.)* donnez-vous donc la peine de redescendre.

MAURICE, *hochant la tête.*

Mais si, Monsieur, mais si, vous l'épouserez. Vous allez l'épouser !... Il n'est pas possible que vous agissiez autrement ! Vous auriez dû le faire depuis très longtemps. C'était votre vraie compagne. Et sans qu'on vous y force, sans...

RANTZ

Ah ! pas de plaisanterie, mon garçon... Un conseil : ne vous mêlez pas plus longtemps de l'existence de votre mère. Restez à votre plan et à votre place. *(Le doigt menaçant.)* Et ne vous le faites pas dire deux fois.

MAURICE

Vous ne l'épouserez pas ? Vous en êtes sûr ?... Vous avez tout pesé... tout prévu ?

RANTZ *a un mouvement de colère, puis il s'avance vers lui et, posément.*

Je ne puis pas épouser votre mère et je répète que je n'ai pas à vous rendre compte de mes actions... Je vous ai peu parlé, quoique m'étant intéressé à votre éducation, et vous ne m'avez pas assez approché pour me connaître... Aujourd'hui, si vous n'étiez pas entré sur ce ton impératif et douteux, à la fois, j'aurais peut-être consenti à

causer avec vous de cette séparation cruelle, douloureuse, qui a l'air de vous affecter si considérablement... Vous avez rendu la chose impossible.

Cette fois, il brise définitivement et montre encore la porte. Un temps.

MAURICE

Alors, je suis au regret... mais... je n'ai pas d'autre moyen. *(Il ouvre son veston, sort les papiers qu'il y a placés, après les avoir retirés du sac, et les montre de loin à Rantz.)* Voyez-vous ça ? C'est : 1º le reçu fait par l'éleveur au jockey Bowling du cheval substitué à Liverpool pour le Derby de 1900 ; 2º une dépêche de vous assez dangereuse ; 3º...

RANTZ, *ne le laissant pas achever.*

Ah ! les manœuvres de chantage ! Il fallait s'y attendre. Vous êtes un joli coco !

MAURICE

Evidemment, il y a mieux, mais c'est plus cher !... Je poursuis. Ce n'est pas du chantage, ce sera, si vous m'y forcez, une vengeance ! Demain, ce soir même, peut-être, ces documents seront livrés à un important journal. Je suis tranquille, une interpellation viendra, et vous serez déboulonné.

RANTZ, *dans un rire sonore.*

Ah ! ah ! votre naïveté juvénile l'emporte encore sur votre malpropreté ! Ces documents ne signifient rien ! Ils ne peuvent entacher ni ma conduite ni ma vie, et aux mains des misérables qui s'en serviront, ils ne peuvent prouver qu'une chose...

MAURICE, *l'interrompant.*

C'est que, légèrement, vous avez extorqué au public gogo de trois à quatre cent mille francs.

Votre puissance a amorti jadis le coup. Vous êtes sorti blanc, mais cette petite tache dans votre passé devait vous inquiéter quelquefois. On ne prend pas le pouvoir dans ces conditions. Ce n'est pas criminel, soit ! Mais largement suffisant pour qu'un cabinet, qui a fait appel imprudemment peut-être, à votre personnalité, vous débarque *(Il fait le geste.)* et vous...

RANTZ

Essayez, jeune fripouille... et vous en serez pour votre fripouillerie ! En deux mots, je ferai justice de ce bas chantage.

MAURICE

Non ! Vous ne le pourrez pas. Oh ! je connais le turf ! On ne me la fait pas, à moi ! Uitt !... Je m'y connais en matière de courses !... Ceci paru dans un journal, vous êtes touché !

RANTZ *court à la sonnette de son bureau.*

Allez-y, mais pour le moment je vais sonner mes gens pour qu'on vous foute à la porte.

MAURICE, *croisant les bras et le regardant dans une provocation de gosse faubourien.*

Comme la mère !... N'êtes-vous pas assez fort pour le faire vous-même ?

RANTZ

Mais vous n'êtes pas à toucher avec des pincettes, mon bonhomme !... Ah ! ah ! c'était prévu et c'est vraiment admirable ! Le petit coup des documents ! Si vous épousez, je déchire ! Pour qui me prenez-vous, imbécile ! Pour un des vôtres ? *(Tout à coup.)* Vous vous êtes mis à deux pour cette belle manœuvre !

MAURICE, *sans comprendre.*

A deux ?

RANTZ

Vous voulez recommencer le coup de la publication de « Son Excellence Monsieur Merlou ». Votre mère était complice !... C'est affreux, c'est affreux à penser.

MAURICE

Ma mère ?

RANTZ

Victime, croit-elle, de ma montée sociale, elle veut l'attaquer de plain-pied, elle veut...

MAURICE, *criant.*

Non, Monsieur, ma mère, je vous le jure, n'y est pour rien !... Pour rien !

RANTZ

Ce n'est pas possible !

MAURICE, *il montre le sac.*

Vous en avez la preuve ! Généreusement, cette femme, qui est peut-être en train de se casser la tête contre un mur, vous apportait, et malgré moi, la preuve la plus éclatante du contraire.

RANTZ, *tapant du poing sur un fauteuil.*

Non, non ! Ceci ne peut pas se faire pourtant sans la complicité ou l'assentiment de votre mère. Vous êtes de connivence !

MAURICE

Et c'est lorsqu'elle vient d'avoir cette générosité pitoyable...

RANTZ

Alors, vous prenez le coup à votre compte? Vous endossez ?

MAURICE

Et de bon cœur encore !

RANTZ

Et vous avez la naïveté de croire, de penser que vous allez m'extorquer un contrat de mariage par cette scélératesse !... Vous m'avez l'air doué, jeune gouape, d'un petit sens moral plutôt falot... mais qui se porte bien tout de même ! *(Brusquement.)* Filez vite à votre besogne, et plus vite que ça. Allez, allez, allez !

Il va à la porte. On voit qu'il va le jeter dehors.

MAURICE

Je reconnais que ce n'est pas très glorieux ; mais ce que vous avez fait autrefois était-il beaucoup plus beau ?

Il montre la poche où il a mis les papiers.

RANTZ

Ah çà ! voulez-vous déguerpir ! Allez rejoindre votre clique et vos pareils. Cette histoire a assez duré ! Hop !... Dehors !

Ils parlent et gesticulent ensemble. Rantz a ouvert la porte

MAURICE

Attendez, attendez. Minute !... Ce n'est pas fini, alors !... Oh ! c'est encore beaucoup plus drôle ! *(Il s'appuie au bureau de Rantz, et, tranquillement, mais blême affreusement, sûr de son effet, sans même regarder son interlocuteur.)* Ecoutez bien ça... Votre fille...

Il s'arrête.

RANTZ, *referme la porte.*

Ma fille ?

Alors Maurice retourne la tête vers lui, ricane et fait un geste gamin de la main.

MAURICE

Patience !... Pas si vite ! J'suis pas pressé, moi ! *(Il se campe bien d'aplomb, dévisage Rantz qui demeure muet, terrible, prêt à fondre, la respiration retenue.)* Votre fille que vous cherchez probablement depuis ce matin... *(Il prend encore un temps.)* Et bien, elle est chez moi et je la garde !

RANTZ, *se précipite sur lui, l'empoigne sous le menton et l'accule contre son bureau.*

Saleté !... Abominable coquin !...

MAURICE, *hoquetant sous l'emprise, avec des exclamations de triomphe.*

Hein !... C'est drôle... et ça... ça vous porte un coup... *(Rantz le secoue par la gorge.)* Ce n'est pas tout... attendez... votre fille m'aime...

RANTZ

Taisez-vous !

MAURICE, *suffoquant.*

Elle m'aime !

RANTZ, *le lâche tout à coup, mais il reste sur lui, les mains levées, prêt à le happer de nouveau.*

Non, parlez, parlez, petit misérable ! L'avez-vous souillée ?

MAURICE

Oh ! rassurez-vous !... Elle est intacte, ça je vous le jure ! Intacte ! *(Rantz recule. Un silence. On les entend respirer fortement tous deux. Maurice redressé.)* Jusqu'à présent du moins.

Il a dit cela d'un air fanfaron encore, mais maladroit, en rattachant son col défait.

RANTZ *a de nouveau le mouvement de se précipiter sur lui, il se ravise et, avec une moue écœurée.*

Ah ! vous êtes complet... *(Silence d'angoisse.)*

N'importe ! Si ce que vous dites est vrai, si ma pauvre enfant est encore sauve, le reste ne sera rien, rien, plus rien !

MAURICE

Attendez ! Attendez...

Rantz, debout, la voix blanche d'émotion, regarde droit devant lui. On voit qu'il essaie de comprendre ce qui s'est passé .. de reconstituer.

RANTZ

J'ignore dans quelle aventure s'est galvaudée ma pauvre petite Nellie, j'ignore *(Avec force.)* mais je réponds bien d'une chose sans le savoir, c'est qu'à l'heure actuelle, même si elle a été folle ou imprudente, elle ignore quel instrument de vengeance elle est dans vos mains. De ça je suis sûr ! *(Il redresse la tete avec un orgueil paternel.)* Et lorsqu'elle va le savoir... car elle sera ici dans une heure, maintenant j'en réponds... ah ! quel dégoût de vous elle éprouvera, Monsieur, quel dégoût ! *(Maintenant il éclate, rassuré.)* Non, c'était trop bête, vraiment ! Qu'espériez-vous ?... C'est ingénu ! Vous aviez peut-être la possibilité de vous venger hideusement... ignoblement... mais si vous avez différé cette lâcheté, dans l'espoir de me faire chanter en prenant ma fille pour otage, ah ! mon bonhomme ! il faut être fou, vraiment ! Qu'espériez-vous ?... Un tour de clef à votre porte, maintenant, et tout est dit !... Allons ! Allons !... Négociez vos petits papiers à votre aise. Vous êtes libre... Mais, pour le reste, vous avez parlé trop tôt, mon garçon ! Coup paré !... Vous ne savez pas encore votre métier !...

MAURICE, *essoufflé encore, tapi dans un coin, l'a laissé parler, en ponctuant de sarcasmes. Il se relève.*

Ah ! c'est là que je vous attendais ! Vous vous

croyez malin, n'est-ce pas ? Non, non... Ça n'a pas été un guet-apens comme vous le supposez... Au contraire !... C'est votre fille qui est venue à moi !

RANTZ, *révolté.*

Ce n'est pas vrai !

MAURICE

Je ne vous raconterai pas comment ! Mais, lorsqu'elle est venue hier chez moi, oh ! je l'affirme, j'étais décidé... c'était ma fierté... à me conduire de la façon la plus chevaleresque, la plus correcte...

RANTZ

Chevaleresque !...

MAURICE

Brusquement, une circonstance terrible, la détresse de ma mère, en quelques minutes, a fait chavirer les meilleures intentions du monde !...

RANTZ

C'est beau !... J'admire !...

MAURICE

Ah ! on ramasse les armes qu'on peut ! Quand on est ce que je suis, faut pas être difficile ! Il n'y a pas de crève-cœur qui tienne !... N'importe, nous avons pu causer, votre fille et moi, de longues heures, très simplement, dans une intimité et un accord parfaits... Elle ignore ce qui se passe, c'est vrai...

RANTZ, *avec un cri de joie.*

Parbleu ! J'en étais sûr !...

MAURICE

Mais elle me connaît aussi, maintenant, elle connaît un tout autre homme que celui qui vous

parle et qui n'est pas, comme celui-ci, un homme de fortune, né de l'occasion et de la haine. Ah ! vous triomphiez !... Vous croyiez que j'avais abattu le jeu pour rien. Eh bien... regardez votre pendule... Il est quatre heures... et votre fille n'est pas encore là. Elle sait pourtant que vous l'attendez ici dans l'anxiété ! Comprenez-vous ce que ça prouve ? Qu'elle est consciente de ses actes, que ce n'est pas un caprice d'enfant, mais que le choix de sa vie est fait à l'heure actuelle, qu'elle ne reculera devant aucun scandale si je le veux !... Elle accepte ma vie et court ma chance !... A l'heure actuelle, elle est même en train de vous l'écrire... Allez, faites maintenant ce que vous voudrez, je suis tranquille ! Et voyez jusqu'où va ma confiance ! Je relève le défi !... Ramenez votre fille, racontez-lui le boniment... Empêchez-là de partir avec moi... Je suis sûr que ce ne sera pas pour longtemps !...

Et les mains dans les entournures du gilet il attend.

RANTZ

Je vous regarde parler. Vous êtes un beau spectacle, vraiment !

MAURICE

N'est-ce pas ?

RANTZ, *marche sur lui, les mains dans les poches, et le regarde de la tête aux pieds, avec dégoût.*

Vous avez la tête de l'emploi, d'ailleurs ! Celle d'un petit mec douteux, aux mœurs inavouables. Vous passez du ruisseau au trottoir ! C'est logique et c'est moral ! Ah ! vous tenez bien ce que vous promettiez ; je vous avais deviné tout petit... J'avais prévu votre mentalité depuis longtemps, noble rejeton d'une illustre famille !

MAURICE

Pour vous servir, Monsieur !

RANTZ, *laissant tomber de toute sa hauteur le mot qui cingle et cravache.*

A vingt ans, vous séduisez déjà les jeunes filles ! Vous les chambrez pour faire casquer les parents... C'est savoir vous servir tôt d'un visage d'Adonis pour cocottes !

MAURICE, *les dents serrées.*

Causez toujours !... Ça vous va bien, vous, l'enflé d'orgueil, le parvenu ! Allons, allons !... finie, cette morgue ! Voilà la panne maintenant.. Ah ! le beau-père du petit Orland, c'est embêtant ! Hein ? Bien plus embêtant encore qu'un barbottage de trois cent mille francs !

RANTZ

Insultez ! Bavez ! Vous êtes hideux !... Vos ricanements de basse pègre qui se retrouve !... C'est le souteneur qui fait ses premiers pas...

MAURICE

J'encaisse ! J'encaisse ! Vous ne me ferez pas sortir de mes gonds. Je me le suis promis. Vous ne me faites pas peur, allez !

RANTZ

Si vous vous voyiez !... Vous êtes blême... mais blême de sérénité candide, gamin vicieux, campé dans un veston du bon faiseur, payé par papa Rantz, car je ne vous fournis pas seulement vos cravates mauves et vos souliers vernis avec quoi on séduit les dames ! Si je ne m'abuse, c'est moi qui vous nourris et vous entretiens depuis votre si tendre enfance ? Je n'ai pas fait votre compte,

mais vous devez émarger pas mal au gouvernement !

MAURICE

Eh bien, après ? C'était bien le moins ! Vous n'avez fait que votre devoir. Que l'argent vienne de ma mère ou de vous, qu'est-ce que ça fait ? Est-ce que j'ai à le savoir ? Glorifiez-vous donc, je vous le conseille, de ne pas m'avoir laissé crever dans un trou de campagne ! Vous avez payé mon collège et mes culottes ? Comme c'est beau !... Quelle reconnaissance je dois au Mécène qui m'a fait une si belle éducation, qui a encouragé ma paresse, mon obscurité, mes mauvais instincts, moyennant un peu de galette !... Je vis aux frais du prince ?... Allons donc ! Je vis surtout de jeux, de courses, de tapages par-ci par-là, et j'en ai souffert assez cruellement, allez !

RANTZ

Blagueur !

MAURICE, *s'exaltant de plus en plus.*

Glorifiez-vous de mes jaquettes et de mes cravates ! Et appelez ma mince reconnaissance pour vous sauver, car vous allez sauter !

RANTZ, *haussant les épaules et riant aux éclats.*

Ah ! ah !

MAURICE

Car demain vous serez un ministre démissionnaire... le moment est venu... et c'est justice ! Si vous plaquez comme une fille... la compagne dévouée de votre vie, la...

RANTZ

Et en avant les grands sentiments ! Trémolo ! Que c'est beau, la piété filiale ! C'est grand comme

un monde ! Le fils s'instituant vengeur, se faisant forban, maître chanteur et détourneur des mineures par amour pour sa mère !

MAURICE

Parfaitement, je suis ignoble ! Parfaitement, j'emploie les moyens les plus vils ! Je le sais bien ! Je n'ai pas le luxe de me dégoûter moi-même !

RANTZ

Et allez donc !

MAURICE

Quels moyens voulez-vous que j'emploie, moi, le raté, fils de cocotte, l'enfant inavoué, le déclassé, cancre ou raclure, comme vous voudrez !

RANTZ

On se connait !

MAURICE

Les beaux sentiments, c'est pour vous, l'honneur, le rachat et tout le tralala... pour les richards, les heureux de la vie !

RANTZ

Je l'attendais !... Nous y sommes ! Complet partout !

MAURICE

Pour ceux qui ont eu comme vous les honneurs, les richesses et aussi toutes les tendresses ! Veinards que vous êtes, car vous pouvez faire les plus sales actions sous le couvert de l'honneur, de la puissance et de l'argent !... Moi, pas mèche !... J'aurais pu valoir quelque chose, qui sait ? Maintenant je suis de ceux qui ne peuvent même pas faire leurs bonnes actions avec les moyens de tout le monde. Ce qu'il y a de meilleur est encore

taré ! Quand je sens en moi quelque chose de propre, de bien...

RANTZ

De propre, en effet !

MAURICE

Oui, de bien... ce qui m'agite depuis huit jours, une grande douleur, des impulsions, des tendresses de toute espèce, ce qui bouillonne là, en moi, eh bien, je n'ai pas la possibilité de le sortir !... Alors, comme il faut bien agir tout de même, se porter au secours de ceux qu'on aime, je me sers des armes que la vie me donne... Bast ! faut pas être fier !... Et tant pis si la cause est bonne ! Parce qu'il me semble tout de même qu'il y a une chose qui m'absout, c'est que ce n'est pas pour moi, ce que je fais là... Vous comprenez ?... Pour moi, je n'oserais pas ! Je sens qu'il y a là des élans qui veulent sortir, qui me poussent... Alors, je vais, je vais... j'avance, je fonce dans le tas... je saisis l'occasion qui passe... je voudrais faire parler ma voix, me faire comprendre... je voudrais...

RANTZ

Et pour cela vous criez, au besoin vous hurlez, vous forcez les portes et les meubles... Vous tirez de vous la bassesse innée de l'homme qui se dégrade !... Allons donc ! Bas le masque ! Si vous étiez sincère, et si vous aviez une once d'ardeur morale, vos actes seraient plus désespérés encore, peut-être, mais ils seraient plus nobles et plus crânes... A toutes les faiblesses il y a des excuses, il n'y en a pas à l'infamie !...

MAURICE

Infamie ! Quel beau mot ! Ah !

A cet instant, la porte s'est ouverte, le petit Raoul, avec son cartable sur le dos, vient d'entrer.

RANTZ

Taisez-vous donc ! Pas devant mon fils !...

Le petit reste interdit sur le seuil.

MAURICE, *l'écume aux lèvres, forcené.*

Votre fils ! En voilà un qui ne sera pas infâme, lui !

RANTZ

Je vous défends d'insulter celui-là !

MAURICE

Ecarquillez vos yeux, petit bourgeois cossu, fils de bourgeois !

RANTZ

Va-t'en ! Va-t'en ! C'est un fou ! Tu vois bien que j'ai affaire à un fou ! *(Il repousse son fils, ferme la porte, et vient, menaçant, sur Maurice.)* Avez-vous fini, cette fois, ou je vous clos le bec d'un coup de poing. Dans votre rage maintenant vous vous en prenez jusqu'aux miens.

MAURICE

Parfaitement, au fils ! Un fils comme moi, qui ne vaut pas mieux !

RANTZ

Ah ! maintenant, petite crapule, vous jouez à jeu complètement découvert ! L'anarchiste se découvre... Vous irez jusqu'au bout... jusqu'au bout !...

MAURICE

Oui, jusqu'au bout !...

RANTZ

Vous avez de qui tenir, d'ailleurs... Vous êtes bien le fils d'un garçon de café de Thomery !...

(Maurice a un bondissement de tout l'être. Il se retourne vers Rantz, et, dans un tremblement éperdu, il tend les poings comme s'il allait se jeter sur lui.) Allez-y donc ! Ne vous gênez pas !... Retroussez vos manches, comme monsieur votre père, pendant que vous y êtes ! Vos biceps blancs ne sont pas à la hauteur, mon garçon !... Vous ne voyez pas que je vous écraserais d'une chiquenaude !

MAURICE, *les larmes aux yeux.*

Ah ! c'est vous le misérable et le coquin...

Il s'élance.

RANTZ

Allez-y donc !... *(Les poings sur les hanches, calme et dédaigneux.* Frappez !... J'attends !

MAURICE *a le bras levé sur Rantz, mais maintenant sans vigueur. La parole de Rantz l'a subitement dégrisé, et le mot qui lui a révélé sa naissance résonne encore sans doute à son oreille... Il mollit... L'œil perd son assurance.. Il regarde autour de lui, comme s'il se sentait tout à coup gêné, petit, sans autorité... Il est là, hésitant, se raidissant de toute sa volonté pour reprendre pied, devant un abîme.*

Je ne sais plus ce que je fais !... Je suis fou !... La colère m'a emporté... J'ai voulu tout sauver et je sens que je viens de tout perdre ! *(Il essuie son front du revers de la main.)* Voyons, voyons... où en suis-je, mon Dieu ?... C'est que j'ai été tellement secoué ces jours-ci... Voyons, voyons, je n'y suis plus, moi ! Je vais à tort et à travers... je bats de l'aile !

RANTZ

De l'aile !...

MAURICE, *a encore un dernier sursaut, mais il se laisse aller, lamentable, tassé contre le coin de la table.*

Je n'ai pas dit un mot de ce que je voulais vous

dire !... Pas un !... Les phrases me sont venues malgré moi... et m'ont emporté... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... Je sens bien que j'aurais beau aller jusqu'au bout de mon courage, ce sera pour rien !... Je n'arriverai pas à la sauver !... Je viens probablement de la perdre à tout jamais !... Qu'est-ce qu'un fils comme celui-là peut pour elle !... Ah ! j'aurais tant voulu pourtant !... C'est que j'ai trop éprouvé de chocs ces jours-ci, je me suis trop débattu dans des agitations de toutes sortes... si nouvelles pour moi !... Alors, je ne sais plus ! J'ai vu tellement se débattre la pauvre femme... souffrir !... Et c'est si affreux !... Je l'ai eue entre mes bras prête à se tuer !... Et ses pauvres larmes, le timbre de sa voix que je ne connaissais pas !... *(Il pleure comme un enfant, maintenant, avec rage.)* Je ne veux pas qu'elle meure, cette femme-là !... Je ne veux pas qu'elle soit si désespérée... C'est maman n'est-ce pas ? Malgré tout, c'est maman à moi... Et je l'aime beaucoup !... Elle est si seule maintenant !... Ecoutez... je ne demande plus rien !... J'ai cru bien faire... je ne suis pas de taille... Tout de suite, je m'étais dit que je n'arriverais à rien ; seulement j'avais commencé, n'est-ce pas ?... je me suis raidi et maintenant je suis désespéré !... Oh ! je ne demande plus qu'une chose, alors, qu'une pitié... mais je la demande de toutes mes forces, c'est que vous alliez la voir... simplement ça !... C'est pas beaucoup !... Parlez-lui. Je suis sûr que cela seulement l'empêchera de se faire du mal !... J'en suis sûr !... Vous lui direz n'importe quoi... ce que vous voudrez... mais vous lui mettrez la main sur le front... et alors, je la connais, ça suffira sûrement... Vous pouvez bien, dites ? Je l'ai entendue ces jours-ci, Monsieur, parler de vous, malgré tout, d'une façon si tendre, si délicate... si jolie !... Elle vous aimait tellement,

vous, Monsieur !... *(Il pleure.)* Faites-le, dites ! Moi, ne vous occupez pas de moi... ça ne compte pas ! Vous avez raison... je suis un misérable. J'ai tenté une résistance acharnée... absurde d'ailleurs... folle !... Oui, vous avez raison... un sale bonhomme !... Tenez, je ne ferai plus rien ! Voici la clef de chez moi. Voici les lettres... *(Il jette tout sur la table et désespérément.)* Mais allez trouver maman, dites ?... Allez vite !... Empêchez-la de se tuer. Et pour vous, Monsieur pardon, pardon...

Il est presque à genoux, la voix étranglée. Depuis un moment, on lit sur le visage de Rantz une transformation d'attitude et d'anxiété intérieure. Il a même dû lutter contre une émotion instinctive, qui lui vient de cette clameur désespérée, car il se mord les lèvres, fait quelques pas, silencieusement, lourdement, sans regarder Maurice. Puis, tout à coup, il est gagné par un hoquet brusque, une sorte de sanglot, on ne sait pas au juste, et il empoigne son chapeau et son pardessus qu'a rapportés le domestique tout à l'heure.

RANTZ

Venez ! *(Maurice a un cri de joie. Rantz, ouvrant la porte et bourrument, à Maurice.)* Passez devant, Monsieur, passez, passez !

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Le boudoir blanc de Liane, au deuxième étage de son hôtel ; la pièce où la maturité de Liane se complaît. Aux murs des portraits, pastels et autres, à des âges divers, de la maîtresse de la maison. Une psyché, autour de la psyché, un onglier, des meubles à fards ; la chaise longue ornée de dentelles. Rotonde très intime. Fourrures, divans surchargés de coussins brillants, tentures blanches, hermétiques. Portes à gauche. Porte à droite. Au lever du rideau, on entend des éclats de rire. Rantz est assis sur la chaise longue, Liane, en un déshabillé très souple et savant, est couchée, à côté de lui, sur des coussins, à ses pieds. Elle a les pieds nus dans des mules.

SCÈNE PREMIÈRE

LIANE, RANTZ

LIANE, *riant à tue-tête.*

Dieu que c'est drôle ! Dieu que c'est drôle !...

RANTZ

Et alors, le préfet s'est levé ; seulement il était tellement myope qu'il ne voyait même pas la carafe, et, comme on lui avait dit que j'étais très grand, ses yeux se portaient inlassablement sur les corniches de la salle des fêtes. C'était une chose horrible ! Pour lui faciliter sa tâche et ne pas le rendre ridicule, je me haussais sur la pointe des pieds. Pendant vingt-cinq minutes qu'il m'a parlé, j'avais la sensation que la République était à un mètre cinquante au-dessus de ma tête...

LIANE

Dieu que c'est drôle, ce que tu dis là !... Il n'y a

que toi pour avoir des idées pareilles ! Comme je voudrais te voir dans ces fonctions ! Les femmes des ministres ne les accompagnent jamais dans ces petites fêtes ?

RANTZ

Ça dépend. Aux funérailles des fonctionnaires morts pour la patrie tu pourras venir.

LIANE, *avec tendresse.*

Tu n'as pas froid ?

RANTZ

Ni froid, ni chaud. Bon.

LIANE

Ça veut dire que tu as froid, je te connais. Attends. *(Elle se lève avec précipitation.)* Oh ! ces domestiques qui ne viennent jamais.

RANTZ

Par délicatesse.

LIANE, *va à la porte.*

Joséphine ! Voyons, je vous sonne depuis une heure... Monsieur meurt de froid.

RANTZ

Tu exagères. Ce n'est pas encore la retraite de Russie.

LIANE

Oh ! puis le thé ! J'oubliais complètement. Suis-je bête ! Il va être trop fort, maintenant. *(Joséphine entre.)* Joséphine, à quoi pensez-vous ? Il n'y a plus de bûches.

RANTZ, *souriant aimablement.*

Bonjour, Joséphine.

JOSÉPHINE

Bonjour, Monsieur. Monsieur va bien ? Monsieur a fait un bon voyage ? J'ai lu dans les journaux...

RANTZ

Je vous remercie. *(Joséphine sort.)* Tu vois, tout le monde a le sourire.

LIANE, *se blottissant contre lui.*

Ah ! Paul ! Ce que j'aurais donné pour une heure comme celle-ci, il y a quelques jours ! Est-ce vrai, mon amour chéri, que tu es là, après toutes ces horreurs ? Il me semble que j'ai été folle, que j'ai été internée quelque part. J'ai dû avoir la camisole de force du malheur. Ça serrait de tous les côtés, la tête, la poitrine ! Et, maintenant, maintenant, tout est si doux ! Je suis là... je peux regarder par en dessous ton regard clair, trop bleu... Et le contact de ta peau ! Je peux glisser ma main dans ta manchette comme autrefois... Non, non, c'est trop de bonheur !... Il va m'arriver encore quelque tuile ! Le bonheur et moi nous nous accordons si peu ! Je ne peux pas croire à tout ce que tu m'as dit.

RANTZ

Il faut le croire.

LIANE

Encore, il y a quatre jours, quand j'allais me jeter par la fenêtre et que Maurice t'a ramené ici, tout à coup, cela tenait du prodige... mais c'était encore dans le domaine des choses possibles ! Je pensais : « Il n'exécutera pas la moitié de ses promesses, c'est une réconciliation de principe, il part tout à l'heure... et, quand il reviendra, va te faire fiche !... » Pas du tout. Tu es revenu et à

l'heure où je m'attendais de nouveau à toutes les catastrophes... l'apothéose !...

RANTZ

Voilà comme je suis. Les femmes ont toujours eu raison de ma raison.

LIANE

Ah ! va, je ne serai pas une maîtresse bien encombrante, mais ce que je serai, par exemple, de tout mon cœur, de toutes mes forces, c'est ta femme ! Ta femme !... En voilà un bon mot ! Ah ! celui qui l'a fabriqué !

RANTZ

Femme, maîtresse ! Il n'y a qu'un seul mot qui compte en amour : chérie !... Tant qu'on peut encore le prononcer !

LIANE

Tiens, ce que tu dis là, avec ton sourire de turco au bivouac, comment veux-tu que je ne pense pas que ce soit à la blague ? C'est du roman, tu dictes un roman ! Quand les bouches se sont profanées d'une façon aussi horrible, entendre tout à coup : chérie !... On dirait une fleur sur du fumier.

Joséphine rentre avec un panier de bois, recouvert d'étoffe bleu ciel. Elle met les bûches dans la cheminée.

RANTZ

Et Raymond ? Je n'ai pas dit bonjour à Raymond.

LIANE, *bas à Rantz, gênée.*

Comment ! Tu veux voir aussi Raymond, après ce qu'il a fait ?

RANTZ

Mais, pourquoi pas ? Il faut être généreux !...

C'est une bonne grosse canaille, ce qui vaut encore mieux qu'une canaille tout court... Je serais enchanté de le revoir ! Dites-moi, Joséphine, n'oubliez pas de dire à Raymond de monter dans un quart d'heure, n'est-ce pas ?

JOSÉPHINE

Certainement, Monsieur.

Elle sort.

LIANE, *lui apportant le thé.*

Ah ! les domestiques ! Quelle plaie ! Ils en auront joué un rôle dans notre existence ! Tantôt ils sont nos confidents, tantôt nos ennemis...

RANTZ

Et à cinq minutes de différence.

LIANE

Si tu avais vu l'autre jour leurs sales têtes, leur joie, quand ils m'ont flanquée dehors !... Ce François ! Moi qui ne lui ai fait que du bien.

RANTZ

Est-ce qu'ils t'ont brutalisée, par hasard ? En tout cas, ils t'ont laissée bien libre, car j'ai trouvé par terre des débris incontestables de ta liberté !

LIANE, *riant, en prenant sa tasse de thé.*

Le pot blanc !

RANTZ

Pourquoi ris-tu ?

LIANE

Je ris maintenant, tu ne sais pas pourquoi ? Figure-toi que sur la tablette, dans ma colère, j'avais pris un grès noir, ton Delaherche...

RANTZ

Il y est encore.

LIANE

Figure-toi, j'ai eu la présence d'esprit de le remettre sur la table et de prendre un pot blanc pour le casser.

RANTZ

Pourquoi ?

LIANE

Parce que le blanc ça porte bonheur.

RANTZ

Ça, par exemple, est-ce assez femme !

Ils rient tous deux bruyamment.

LIANE

Ah ! Quelle misère, Paul ! Quelle misère que l'on puisse rire, après, de ces choses qui vous ont conduit presque jusqu'à la mort !... que l'on puisse prendre à la légère ce qui a été toutes vos larmes, toute l'énormité de votre douleur ! Et c'est l'amour qui peut produire de pareilles métamorphoses !

Mais oui, c'est sa puissance !

LIANE

C'est son horreur aussi... sa puissance et son infirmité !

RANTZ

Et puis, nous éprouvons la réaction, la réaction nécessaire de tant de drames. Nous rions un peu bêtement, nous rions trop, c'est vrai ! Moi aussi, moi comme toi. On a besoin de ne plus penser ! Nous venons de prendre un immense parti, parti dangereux, formidable de conséquences, mais salutaire et salubre. Alors nous détendons nos nerfs, nous étirons nos bras, devant ton feu de bois, nous nous reprenons. Mais ne soyons pas dupes

même de notre rire, de notre joie de nous retrouver intacts l'un devant l'autre. Il faut que nous refassions notre vie, Liane, et sur des bases complètement nouvelles, tu entends, complètement nouvelles ! Il faut que tu te fies à l'intelligence du pilote. Obéis, non en esclave, mais en femme aimante.

LIANE

Ordonne, puisque je suis persuadée que ce que tu dis est vrai, que tu reviens un peu par un reste d'affection *(Avec crainte.)* car... me permets-tu, non d'en douter... mais de te poser cette question avec encore un peu d'angoisse. La raison de ton retour à moi ? Est-elle dans une vieille réserve d'affection que tu ignorais toi-même, dans de la pitié... je m'en contenterais... dans...

RANTZ

Tout, sauf dans l'intimidation, voilà ce que je veux que tu saches bien... Ton fils a d'ailleurs abandonné sa sotte et lamentable manœuvre de chantage : donc tu aurais, s'il le fallait, la preuve que mon retour est délibéré, sans contrainte aucune... du moins sans autre contrainte que celle de mes propres sentiments. Nous étions arrivés à un point de discorde tel qu'il n'y avait plus qu'à nous séparer à tout jamais, ou à recommencer littéralement notre vie, revenir au point de départ. Nous nous sommes arrêtés, stupéfaits à deux pas de la mort... Devant le terrible choix que tu me donnais, j'ai cédé, mais à une condition seule, par exemple, *sine qua non*, c'est que notre vie sera modifiée de fond en comble. Plus d'irrégularité, plus de cette pourriture de parisianisme... Un ménage nouveau, rigoureusement social, retrempé dans de nouveaux devoirs. Ces êtres veules et tragi-comiques que nous avons été, à la

face de Paris, vont devenir des personnages normaux, graves... ce n'est pas assez... officiels !... Tant pis pour les gouailleries ! Je tiendrai tête, puisqu'il en est ainsi. J'accepte cette tentative sur des fondements nouveaux. De toi dépend, de toi seule, le miracle de notre régénérescence...

LIANE

Mais c'est l'idéal ! Le ciel ! Le paradis !... La réalisation de mon plus grand rêve !... Ah ! tu vas voir, par exemple !... Dieu que je suis contente ! Je me renouvellerai toute... Tu verras... Je serai ta femme aimante, obéissante... Tu n'auras plus à me reprocher une discussion, une aigreur...

RANTZ

Le pourras-tu ?... Tu te reformeras ?... Tu te soumettras ?... Tu ne referas plus ta vie tous les matins ?

*[LIANE

Puisque tu l'auras comblée !... Mais... dis, dis, rassure-moi encore... les deux sous d'amour, est-ce qu'ils sont dans la balance ?

RANTZ

Liane, soyons francs, nous avons perdu l'habitude de l'amour ! Je ne demande pas mieux que de la reprendre, mais il y aura du travail ! Nous avons contracté une autre habitude, celle de nous haïr pendant des années, ou d'arriver presque à le croire, à nous le dire et à nous juger avec une cruauté et une sévérité sans pareilles. C'est d'ailleurs absurde. Quand on est ensemble depuis dix-sept ans, il ne faut plus se juger, il ne faut pas se

(*) Le texte placé entre deux astérisques est supprimé à la représentation.

dire tous les matins : est-elle satisfaisante, ou est-il tolérable ?... Il faut savoir se laisser métamorphoser par l'existence, sans protester. Du reste, c'est facile... Prenons enfin l'habitude d'être polis... d'être unis, et, par le fait seul du mariage, nous serons forcés de vivre complètement tous les instants ensemble. Ceci est le meilleur du mariage... Depuis quelques années, nous vivions trop séparés... Les gens qu'on voit tous les jours de très près, même une maîtresse, même un amant, on perd l'habitude de les juger ; on manque de recul pour le faire ; mais, si l'on s'éloigne, c'est absolument comme lorsqu'on voit apparaître sa maitresse au détour d'une rue et qu'on la regarde avancer... tout à coup l'œil acquiert une nouveauté et une sévérité qu'on n'avait pas tout à l'heure quand on lui donnait le bras.

LIANE

Ce qui revient à dire ?...

RANTZ

Ce qui revient à dire, mon petit, que l'amour n'est pas aveugle comme on le prétend, il est presbyte ; il voit mal ce qui est près, il voit terriblement ce qui est loin. Eh bien, recourons vite l'un à l'autre ; serrons-nous d'encore plus près ; retrouvons-nous dans ce champ visuel rapproché où les défaites s'atténuent, s'effacent presque, mais faisons-le d'une façon définitive, au moyen de ces chaînes que les hommes ont appelées le mariage.

LIANE

Ah ! Je te retrouve là avec ton terrible scepticisme ! Ça vous donne des frissons, ces paroles-là ! Crois-tu, Paul, que le blé puisse repousser dans un terrain aussi ingrat, aussi desséché ?

RANTZ

Pour me servir de ta comparaison, le blé ne repousse pas des années de suite impunément dans le même champ. Tout amour qui dure finit par être un affadissement de la personnalité. De la terre dégénérée dans laquelle il vivait, transplantons-le dans de la bonne terre de bruyère et nous verrons bien.

LIANE

Mais, Paul, la récolte peut-elle être aussi belle qu'autrefois.

RANTZ

Ce sont aussi les paysans qui disent en vieillissant, avec mélancolie : « La terre ne produit plus comme autrefois. » Si les printemps de maintenant ne rendent plus ce que rendaient les autres, contentons-nous-en tout de même, Liane, et à l'ouvrage. Cultivons notre jardin... comme dit l'autre !...

LIANE

Je te comprends. Tu ne jettes pas en vain tes feux de brillant causeur. Tu devines que j'ai trop de joie et tu veux sur cette joie jeter la cendre de ton ironie... me faire sentir ce qu'il y a de sacrifice dans ta générosité... Eh bien, non, ton scepticisme ne peut même pas gâter ma félicité. Je t'ai... Je t'adore... Je te garde pour la vie !... Alors, flûte à ton énigme... Je n'ai jamais pu te comprendre à fond, toi et ton maudit sourire, mais tant pis !... Prends-nous tout entières !

RANTZ

Que signifie ce pluriel ?

LIANE

Oui... toutes, nous avons un homme comme toi,

un mâle, qui nous domine, que nous expliquons difficilement, mais auquel nous faisons le sacrifice de notre vie !... Prends-moi... Rends-moi heureuse. Je te jure que je ferai le miracle, tous les miracles, en riant de bon cœur. Je me sens capable d'avoir vingt ans... si tu le souhaites !... Ordonne ! Commence. J'obéirai.]*

Elle l'embrasse avec passion.

RANTZ

Et d'abord, il faut que notre mariage ait lieu immédiatement ; ne tardons pas à régulariser. Faisons-en une question de jours et d'heures.

LIANE, *riant.*

Veine !... Mais est-ce qu'il y a déjà eu des ministresses dans mon genre ? J'ai la frousse !

RANTZ

Je ne suis que sous-secrétaire d'Etat... Et d'ailleurs, ça s'est vu plus d'une fois... même dans ce ministère-ci... Il y a un précédent à la Marine... Dès maintenant, dès aujourd'hui, je veux te présenter comme ma femme. Je veux te traiter comme telle. Commençons dès aujourd'hui. J'ai donc tenu à te présenter officiellement à mes deux enfants, comme leur belle-mère.

LIANE

A Raoul et à Nellie ?

RANTZ

A Raoul et à Nellie. Je les en ai avertis ce matin à déjeuner. Je leur ai annoncé mon mariage et que dans un mois nous vivrions sous le même toit.

LIANE

Diable ! Comment ont-ils supporté la nouvelle ?

RANTZ

Mon Dieu !... Le petit Raoul n'est pas encore en âge de bien se rendre compte...

LIANE

Et elle ? Elle a accepté ?...

RANTZ

Ah ! elle !... Quoique nous ayons évité de traiter ce sujet, Liane, inutile de te cacher que la malheureuse enfant est dans un état effroyable et que nos rapports à tous les deux ont une apparence plus que froide... Elle a repris sa place à la maison... avec une dignité froissée... Elle ne desserre par les dents... que pour en laisser échapper certaines paroles... *(Il s'interrompt.)* Enfin, nous causerons de Nellie, si tu veux, mais pour l'instant c'est secondaire... Je veux, dis-je, te présenter mes enfants.

LIANE, *étonnée.*

Ici... ? Tu aurais pu ne pas les contraindre à se rendre chez moi, surtout après ce qui s'est passé !... Qu'est-ce qu'elle a dit, Nellie, quand tu lui as annoncé ce projet de visite ?

RANTZ

Rien. Motus. Deux minutes après elle s'est levée de table. Elle est montée dans sa chambre... Mais n'importe... n'importe... Liane, je suis sûr, je suis sûr que tu aimeras mes enfants comme si tu étais leur propre mère.

LIANE

Tu verras ! Je ne te promets pas seulement de les aimer, de les chérir... je te promets de me faire peu à peu aimer d'eux. Quand les as-tu convoqués ? Car, enfin, c'est pour moi une grosse émotion !

RANTZ

Aujourd'hui. Tout à l'heure. Cela ne te va pas ?

LIANE, *troublée.*

Si, si... A quelle heure ?...

RANTZ

Mais avant le ministère, tout à l'heure. J'ai tenu à ce qu'ils te fassent une visite, je le répète, en quelque sorte officielle.

LIANE, *le fixant avec une inquiétude.*

Tu n'as pas une pensée de derrière la tête ?

RANTZ

Aucune ! Pourquoi ? Cette présentation n'aura rien de guindé. Mais je ne tolérerai pas d'ambiguïté. Je t'épouse ! Que ce soit alors une régularisation complète, un mariage d'étroite union... Il faut sortir de ces situations équivoques. Je veux que Nellie oublie le fils pour ne plus songer qu'à ses devoirs vis-à-vis de celle qui va être ma femme... Nellie est aussi coupable dans cette mésaventure... Que son imprudence, sa légèreté fassent amende honorable en t'apportant d'abord l'hommage d'un respect qu'elle te doit. Voilà ce que j'ai voulu lui imposer... Mais inutile, n'est-ce pas, de te dire qu'elle ne se résoudra pas à cette visite ? Donc, seul le petit Raoul viendra me chercher, c'est plus que probable. Je ressortirai avec lui, après que tu l'auras embrassé. Et voilà. Raoul sera amené ici à la sortie du lycée, à cinq heures...

LIANE

Ainsi... tout de suite... si vite ?... C'est que...

RANTZ

Enfin, qu'y a-t-il qui te gêne là-dedans ?

LIANE

Je ne prévoyais pas ta visite d'aussi bonne heure... à cause du ministère.

RANTZ

Alors ?

LIANE, *avec hésitation.*

Alors, j'avais donné rendez-vous...

RANTZ

A qui ?

LIANE

A Maurice.

RANTZ

Ah ! ah ! Ton fils doit venir ?...

LIANE

Mais je le renverrai.

RANTZ

Non, non, au contraire, ne le renvoie pas. C'est parfait. C'est parfait !

Un long silence. Il arpente la chambre, les mains derrière le dos.

LIANE, *angoissée, déjà heureuse.*

Que veux-tu dire, par ces paroles : « C'est parfait ! » Je n'ose leur donner un sens. J'ai peur de me tromper.

RANTZ

Liquidons toute la situation d'un seul coup ; nous avons évité de toucher à ce sujet scabreux, solutionnons-le.

LIANE, *avec espoir.*

C'est-à-dire...

RANTZ, *se retourne et, sur un ton sévère.*

Ton fils s'est conduit vis-à-vis de moi de la plus abominable façon. Il a été abject, il a été impardonnable !

LIANE

Eh oui... mais, Paul, ce qu'il a fait... c'était par...

RANTZ, *sur le même diapason.*

Et je le répète, il n'est pour rien dans cette réconciliation ! Pour rien ! Il a failli rendre tout irréparable au contraire... en me prenant ma fille... en osant... *(Il s'arrête.)* Enfin, je me tais... Eh bien, Liane, je fléchis... Je me maîtrise. *(Il s'assied à califourchon et, sur un ton, tout à coup, bonhomme.)* Il faut faire à ce garçon si étrangement amoral, une situation... une très belle situation, qui l'empêchera de tomber dans d'autres égarements.

LIANE, *avec joie.*

Ah ! voilà ce que j'attendais de toi !

RANTZ, *soufflant sur le verre de son monocle.*

Il n'a aucune aptitude. Je reconnais qu'il n'a d'ailleurs pas reçu d'éducation suffisante pour les développer. Il n'est pas employable ; mais peut-être pourra-t-il se perfectionner tout de même. Eh bien, puisque nous sommes dans un jour heureux, un jour de lessive blanche, lavons, effaçons... de belle humeur... Je lui fais une position du jour au lendemain... écoute... de vingt-huit mille francs.

Il tapote la chaise en souriant.

LIANE

De vingt-huit mille francs ?... De capital ?...

RANTZ

De rente.

LIANE, *avec élan.*

Oh ! c'est trop beau ! Que tu es bon ! C'est bien trop !

RANTZ

Je souhaite qu'il comprenne la valeur de mon geste. *(Il répète.)* Vingt-huit mille francs de rente !... J'espère qu'il travaillera !

LIANE

Mais quelle position peut valoir une pareille rémunération ?

RANTZ

Tu connais mes mines d'anthracite aux environs de Chicago ? Je t'en ai déjà parlé... elles constituent une jolie source de revenus d'ailleurs pour moi.

LIANE

Où sont-elles ?

RANTZ *allume une cigarette.*

En Amérique, naturellement.

LIANE

En... Amérique ?

RANTZ

Tout marche par soi-même avec un roulement d'ingénieurs étrangers très convenable. Mais une surveillance française ne messiérait pas... Je t'expliquerai pourquoi... En tout cas, si, dans les premières années, ton fils ne peut pas être d'un apport bien considérable, je le reconnais, il ne nuira pas à une exploitation dont il ignore le premier mot et c'est déjà quelque chose ! Il aura tout le temps désirable, ensuite, pour apprendre son métier... Hein ?... C'est féerique !... C'est féerique !... Ah ! il a de la veine d'être tombé sur moi... à bras raccourcis, mais enfin...

LIANE, *timide.*

Et il faudra qu'il y vive tout le temps, en Amérique ?

RANTZ, *riant.*

Ecoute, mon chou, tu ne voudrais tout de même pas qu'il touche de pareils émoluments et qu'il continue à faire la noce à Paris !

LIANE

Ce n'est pas ce que je veux dire, Paul. Mais enfin, dans la circonstance présente, peut-être y a-t-il de ma part — oh ! pas de la tienne ! — quelque chose d'un peu...

RANTZ

D'un peu... Achève ?

LIANE

Je ne sais pas comment dire... D'un peu...

RANTZ, *vivement.*

Je voudrais bien voir qu'il ne soit pas ravi... Mais, ma Lianon, je le tire du pétrin !... J'octroie à ce garçon dévoyé une situation superbe, inespérée. Je lui mets un métier dans les mains... J'en fais un homme, un homme actif... Je l'arrache à la gabegie de Paris qui a été sa perte... Je l'arrache, enfin, à lui-même... Eh bien, merci !... Remarque que je ne parle là, avec délicatesse, que des intérêts de ton fils, car, enfin, si tu veux entendre dire que cet éloignement est indispensable pour ma fille, je vais te le dire, et sans gêne encore ! Je redoute tout, te dis-je, tout, s'il reste ! Je ne réponds plus de rien !... J'ai le droit d'arracher ma fille à l'épouvantable fiasco auquel elle s'est réservée si elle ne réagit pas, si nous ne réagissons pas pour elle... La voilà maintenant

qui refuse obstinément le mariage qu'elle avait accepté... un très beau mariage !... Après cette terrible leçon, j'espérais qu'elle aurait les yeux ouverts sur la valeur morale du garçon... Du tout. J'ai peur... d'elle... maintenant que nous nous rapprochons par la vie commune... et j'ai peur de lui, s'il reste à Paris... Mon enfant a été littéralement fascinée. Ah ! c'est joyeux ! Note que si j'envoyais ton fils, par représaille, en expédition lointaine, je comprendrais ta résistance... Mais je te répète que c'est de la féerie ! Je lui crée, et de bon cœur, une situation insensée, je le tire de tous les embarras, d'un état social par trop imprécis, et...

LIANE

Oui, mais il ne me verra plus...

RANTZ

Ah ! çà ! mais avais-tu la prétention... ceci aurait été inconcevable... avais-tu la prétention d'introduire ici, au milieu de nous, au milieu de mes enfants, au même foyer, rue de Grenelle, en plein ministère, ton enfant illégitime, et qui s'est permis... *(Sèchement.)* Dans ce cas, ma chère, il fallait me prévenir ! Je ne serais pas ici ! Ah ! non !

LIANE, *timide.*

Je n'allais pas jusque-là,... ce serait inadmissible... en effet...

RANTZ

Eh bien, alors, quoi Liane ?... Cet enfant que tu as tenu éloigné de toi pendant une vingtaine d'années, dont tu te souciais comme d'une pomme... voilà que maintenant, à l'âge où il se fait homme, où il n'a justement plus besoin des siens, tu réclamerais sa présence ? Ce serait plutôt paradoxal !...

LIANE

C'est que tant de choses se sont passées !... Oh ! je ne réclame pas sa présence, tu te trompes... Je songe à lui...

RANTZ

Ton fils n'est plus un bébé... C'est un bonhomme qui ne vit plus dans les jupes de sa mère, j'en sais quelque chose. S'il vit dans des jupes, ce n'est certainement pas dans celles-là ! Vraiment, après les basses canailleries qu'il a commises, je crois que peu d'hommes feraient ce que je fais aujourd'hui. C'est à prendre ou à laisser. D'ailleurs, cela dit, tu te leurres complètement, mais complètement. Dès qu'il va apprendre cette générosité, à laquelle il n'est fichtre pas en train de s'attendre, tu verras son accueil...

LIANE

Tu crois ?

RANTZ

J'en suis certain... Sacristi, mais je ne ferai pas cette situation à mon fils !... Mais il n'aura pas ça... Il n'en aura pas la moitié... en turbinant, et dur !... Je te le garantis !... On voit peu de fils de famille qui débutent dans la vie avec une situation assurée de vingt-huit mille francs. Répète en toi-même le chiffre... Et à ton fils tu n'auras pas besoin de le répéter. Considère seulement son sourire.

LIANE

C'est peut-être possible !... C'est probable, même !... Oh ! je ne demande pas mieux, tu penses bien... En effet, je dois me forger des idées... des appréhensions qui ne tiennent pas debout...

RANTZ

Mais absolument.

LIANE

C'est comme tu le dis, peut-être une admirable carrière qui s'ouvre pour lui... Si elle lui sourit...

RANTZ

Allons, cesse un peu, même dans le bonheur, de froncer les deux sourcils ! Tu as toujours l'air d'un lapin dressé qui attend le coup de fusil !

LIANE

Dame !

RANTZ

Embrasse-moi, tiens !

LIANE

Ah ! de tout mon cœur, de toutes mes forces !

RANTZ

Où nous marions-nous ?

LIANE

Ça m'est égal ! Même à l'église, si tu veux !

RANTZ

N'exagérons pas. Voilà ce que je propose. Si le ministère tient — nous le saurons dans huit jours — nous nous marierons réglementairement à la mairie du seizième ; si nous tombons avant la publication des bans, eh bien, nous irons nous marier chez moi, à Marly-le-Roi.

LA FEMME DE CHAMBRE *entre et apporte une lettre à la main.*

Madame, une lettre qu'un domestique a apportée.

LIANE

Il n'y a pas de réponse ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Je ne sais pas, Madame.

LIANE

Tu permets ?

Elle s'avance près de la coiffeuse.

LA FEMME DE CHAMBRE, *bas, à Liane.*

Je suis entrée surtout pour avertir Madame que Monsieur Maurice était là.

LIANE, *bas.*

Il y a longtemps ?

LA FEMME DE CHAMBRE, *bas.*

Non, il arrive seulement. Que faut-il lui dire ?

LIANE

Qu'il repasse dans une heure ; je serai seule.

RANTZ, *du fond de la pièce.*

Du tout, inutile. Qu'il entre.

LIANE

Que veux-tu dire ?

RANTZ

J'ai une très bonne oreille ! J'entends de loin. C'est ton fils ! Qu'il entre ! Mais si, je t'en prie !... Il vaut bien mieux que tu lui parles tout de suite. Joséphine, allez... Ou plutôt, quand Madame sonnera, vous ferez entrer Monsieur Orland, directement ici.

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien, Monsieur.

Elle sort.

RANTZ

Ne te contracte pas ainsi, allons... C'est simple comme bonjour. Je vais te laisser avec lui... Pose-lui la question en toute franchise, mais, par exemple, sans aucune littérature, sans aucune question préalable. Dis-lui : voilà ce qu'on t'offre... et attends. Je tiens le pari.

LIANE

Ah ! dans ces conditions, si cet avenir lui sourit... L'offre de ta part, n'est-ce pas ?

RANTZ

Parbleu ! Je ne m'en vais pas d'ailleurs de chez toi. Je descends simplement au rez-de-chaussée ; je vais en profiter pour faire comparoir mon vieil ami Raymond, durant ce temps. Il s'attend à une bûche terrible !

LIANE

Quelles sont tes intentions ? Tu sais qu'il m'est très utile...

RANTZ

Ce que je vais faire ? Je vais l'augmenter !

LIANE

Quel homme !

RANTZ

N'est-ce pas ?

LIANE

Tu as bien le sourire le plus communicatif, le plus entrainant que je connaisse. Quel admirable général tu aurais fait !

RANTZ

Allons, bon ! Ministre ne lui suffit plus, je passe à l'armée ! Hélas ! je ne suis pas plus né pour être général que pour être ministre ! Je suis né amant

et je mourrai sans doute amant ! Pas même Napoléon... Boulanger !... Donne-moi tes mains !... Amis ? Amants ? Amis ?...

LIANE

Les deux ! Je veux tout... et encore plus !...

Il lui embrasse le poignet.

RANTZ

A tout à l'heure ! Si tu as besoin de ma présence, n'hésite pas à m'appeler. *(Il montre le bouton.)* Ma sonnerie habituelle... ma fanfare de zouave... ou viens me rejoindre en bas. *(Il se retourne.)* Et tu vas voir le sourire épanoui de ton fils ! Prépare-toi. *(Il sonne pour appeler la femme de chambre.)* Il y avait longtemps que je n'avais parlé à ce bon Raymond ! Ça me manquait !... J'ai même rapporté de Grenoble une montre en or émaillée, ancienne... que je destinais à mon secrétaire... Je vais la coller à Raymond.

SCÈNE II

LIANE, puis AUGUSTINE

Au bout de quelques instants, la femme de chambre entre par l'autre porte.

LIANE

Oui, oui, faites entrer.

La femme de chambre ressort. Liane s'installe à la coiffeuse, se met activement du rouge, de la poudre, s'avive les ongles, pour que son fils la trouve dans une occupation naturelle.

SCÈNE III

MAURICE, LIANE

MAURICE, *entrant, gaiement.*

Bonjour, maman ! Comment va ?

LIANE

Très bien. *(Il l'embrasse sur le front, durant qu'elle se poudre.)* Rantz est là, tu le sais ?

MAURICE

Je sais... Eh bien, vite ! dis-moi, vite... C'est décidé ? Il ne revient pas sur sa décision ?

LIANE

Non, Maurice. Il est sincère. Nous nous marions.

MAURICE

Ah ! que je suis content, que je suis content ! Tu n'as pas idée de la joie que j'éprouve ! *(Il lui saute au cou.)* Enfin ! Voilà le rêve réalisé, ma chère petite maman ! Tu vois bien qu'on y est arrivé tout de même, et c'est fini des mauvais jours, et c'est fini de la tristesse !... Tu vas avoir de beaux yeux clairs, reluisants ! des yeux bien astiqués, comme autrefois ! *(Il lui parle en la regardant dans la glace de la coiffeuse.)* Mais tu es sûre qu'il n'y a pas maldonne ?

LIANE

Certaine, Maurice ! Il est sincère. Mais oui, mais oui, il est sincère... Ah ! je comprends que tu en doutes un peu !

MAURICE

Et pour cause ! On est toujours inquiet avec lui ! Il n'essaie pas de gagner du temps ?

LIANE

Oh ! non, Maurice. Ce que je garantis, c'est que son parti est pris, désormais !... Je ne veux pas l'excuser... bien au contraire ! Il a eu les torts les plus graves... Seulement, au fond, ce n'est pas un mauvais homme. Sa nature l'entraîne sans que sa volonté le conduise. Je le connais ! il fait des détours, et puis il revient au point de départ.

MAURICE, *la regardant avec surprise.*

Le détour est quelquefois un peu long ! Enfin, je comprends que maintenant tu ne veuilles pas le juger.

LIANE

Je ne juge pas. Je constate, voilà tout. C'est que je le connais tant ! Oh ! je pensais tout ce que je te disais de lui ces jours-ci... tout et encore pis... mais, depuis... je l'ai entendu. Je t'affirme qu'il y a des choses très excellentes en lui... Il ne sait pas se faire valoir... Il a des mouvements plus irréfléchis qu'on ne le pense... Ainsi, une chose indéniable et qui me permet de lui pardonner bien des erreurs, c'est qu'il revient à moi, spontanément... Oui... Je ne crois pas qu'il y ait eu chez lui la moindre peur, qu'une crainte quelconque l'ait déterminé à capituler... Dieu sait que c'est grâce à toi, mon cher petit, et à ton secours que je dois que les événements se soient ainsi précipités...

MAURICE, *regardant la poignée de sa canne.*

Pourquoi ? Oh ! ce n'est pas sûr, ce n'est pas sûr du tout !

LIANE

Si... Bien que nous ayons commis, l'un et l'autre, certaines maladresses qui auraient pu compliquer les événements, au lieu de les arranger ! Mais regarde, justement, ces maladresses *(Mouvement de Maurice.)* ou du moins, je m'exprime mal, cette tentative un peu... hardie, n'a rien gâté !... Et, tiens, il vient, figure-toi, de s'exprimer tout à l'heure sur ton compte d'une façon qui n'aurait pas fait changer tes sentiments à son égard, bien entendu, mais enfin, qui aurait atténué tes raisons de rancune et de défiance.

MAURICE

Ah !... Je suis très heureux, je suis très heureux qu'il en soit ainsi... *(Brusquement.)* De toutes façons, l'essentiel n'est-il pas que tu aies réalisé ton rêve, et je crois que cette fois le voilà bien réalisé, n'est-ce pas ?

LIANE

Oui, je le crois fermement... Il s'est fait une idée équitable de la situation. Cette crise a déterminé en lui des notions de justice... oui... Il désire un apaisement général... Et même je suis chargée de te demander quelque chose à ce sujet. Je vais te le demander sans préliminaire aucun. Tu jugeras toi-même. Je ne suis chargée, bien entendu, que de te soumettre l'idée, le principe. Je t'assure que je n'ai vu dans sa proposition qu'un effort sincère pour tout arranger...

MAURICE, *fronçant les sourcils.*

Quoi ? J'attends...

LIANE

Tu es entièrement libre d'accepter ou de ne pas accepter. Tu penses, mon cher petit, que ce

que tu décideras sera toujours excellent à mes yeux... et je respecterai ta volonté...

MAURICE

Ne tergiverse pas !... Qu'est-ce que c'est ?... Il s'agit de moi ?

LIANE, *posant ses accessoires de toilette et le regardant.*

Que penserais-tu si tu te trouvais du jour au lendemain à la tête d'une situation de vingt-huit mille francs de rente ?

MAURICE

De vingt-huit mille francs de rente ! Qu'est-ce que tu dis, maman ?... Tu te moques de moi... Voyons, voyons ! Tu veux me faire une fausse joie...

LIANE

Je ne dis que la vérité... vingt-huit mille francs de rente assurée... Une situation inespérée !

MAURICE

Incroyable !

LIANE

Il t'offre de te mettre à la tête de la surveillance de ses mines d'anthracite aux environs de Chicago... Te souviens-tu ? Je t'en ai parlé, je crois...

MAURICE

Ah ! bien... Très bien !... Oui... oui...

LIANE

Réponds sincèrement... Maurice, réponds !... Dis-moi toute ta pensée comme tu l'éprouves. Je me fonderai sur elle. Quel premier effet ça te fait-il ?... De but en blanc ?

Un long silence. La figure de Maurice s'est détournée. Il balance sa canne un grand moment... puis il regarde Liane avec un hochement de tête et un sourire.

MAURICE

Eh bien, mais ça me parait admirable... admirable...

LIANE

Ah !... Vraiment ?

MAURICE

Tiens, parbleu! vingt-huit mille francs! Bougre!... C'est une superbe position !

LIANE

N'est-ce pas ?... Je me disais bien la même chose... Mais comme je n'y connais rien...

MAURICE

A mon âge. Songe donc !... Et puis, l'Amérique, c'est très bien, l'Amérique ! *(Un temps.)* Je vivrai, naturellement, les douze mois de l'année là-bas ?

LIANE

Je ne sais pas... J'ignore !... Mais tu voyagerais évidemment !... Tu irais et tu viendrais...

MAURICE

Oui, oui, bien sûr, j'irai... je viendrai... *(Il balance toujours méditativement sa canne.)* Eh bien, mais ça ne me parait pas mal du tout !

LIANE

Tu le dis d'un air bizarre.

MAURICE

Moi ?... Pas le moins du monde ! Je t'affirme le contraire ! Pourquoi donc ? Je réfléchis seulement à cette situation... inattendue.. J'essaie, d'un coup d'œil, d'envisager...*(Un temps.)* Après ce qui s'est passé et ce que j'ai fait, il se conduit admirablement...

LIANE

Il me le semble... n'est-ce pas ?

MAURICE

En somme, il pourrait s'en tirer avec beaucoup moins de générosité... *(Changeant de ton, tout à coup, rapide, bref.)* Il n'y a qu'une seule condition, une seule... seule... oui, voilà le point... mais je peux en avoir le cœur net, tout de suite, d'ailleurs... j'en fais, je le répète, une condition sans réplique.

LIANE

Laquelle ?

MAURICE

Je veux savoir, avant d'accepter, si ma petite amie consent à aller vivre avec moi, là-bas... Si Aline m'accompagne, oh ! alors, je pars tout de suite, je pars quand on voudra... Autrement, n'est-ce pas, si brillante que soit l'affaire, ce serait tout de même un peu dur !... Mais nous allons en avoir le cœur net, de suite. La petite est très franche, très rapide dans ses décisions...

LIANE

Tu as tout le temps, mon enfant, tu as tout le temps !

MAURICE

A quoi bon ?... Ne vaut-il pas mieux régler ça tout de suite : c'est si facile !... Elle est là, elle est restée à... enfin... à la cuisine... Je descends la trouver, et je lui pose la question. Selon ce qu'elle répondra, je te dirai oui ou non...

LIANE

Mais veux-tu bien ! Demeure là !... Je veux que tu la fasses monter... Si, si... par exemple !...

On ne traite pas entre deux portes, des affaires aussi intimes. Je vais vous laisser ensemble, vous causerez, tout à l'aise...

Elle sonne.

MAURICE

Il est préférable, en effet, que tu ne sois pas mêlée à cette conversation. Laisse-moi deux minutes.

La femme de chambre entre.

MAURICE ET LIANE, *ensemble.*

Voulez-vous dire à Mademoiselle Aline...

MAURICE, *à sa mère, en souriant.*

Fais...

LIANE, *continuant.*

...qu'elle vienne ici... que Monsieur Maurice l'attend.

La femme de chambre ressort.

MAURICE

Elle m'aime... mais sais-je jusqu'à quel point ?... Elle peut très bien ne pas se soucier de quitter la France. Elle a encore sa mère. Alors !... *(Il s'interrompt, gêné de sa phrase.)* Enfin, je vais me rendre compte... Je te rappellerai aussitôt après. J'aurai au moins une impression très nette... Va, maman, qu'elle ne te trouve pas là. C'est inutile.

LIANE

Je ne vais rien dire à Paul ; ceci entre nous... Ce sont des affaires de sentiment...

MAURICE

Comme tu le dis... A tout à l'heure.

LIANE

A tout à l'heure, cher petit. *(De la porte.)* Prends

tout ton temps. Vous avez du thé, des gâteaux... Désires-tu que je lui fasse monter autre chose ?

MAURICE

Non, merci, maman, ça va très bien. *(Il sourit.)* A tout à l'heure.

Elle s'en va. Maurice reste seul. La porte de l'autre côté s'ouvre. Aline entre.

SCÈNE IV

ALINE, MAURICE

ALINE, *étonnée et timide.*

C'est toi qui me fais demander ?

MAURICE

Oui.

ALINE

Qu'est-ce qu'il y a donc ? Tu es seul ?

MAURICE

Oui.

ALINE

Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

MAURICE

Aline, viens ici. Donne-moi ta main. Tu vas répondre à la question que je vais te poser, mais immédiatement, sans réfléchir.

ALINE

Vas-y !...

MAURICE

C'est pour avoir la première impression, mais en toute sincérité, ainsi que nous avons l'habitude

de le faire, d'ailleurs, tous les deux, dans les grandes occasions.

ALINE

Parle...

MAURICE, *d'une traite.*

Si nous avions vingt-huit mille francs de rente, consentirais-tu à venir vivre tout de suite et pour de longues années avec moi en Amérique ?... Vite, réponds ! Vite, vite, sans réfléchir...

ALINE, *gravement.*

Mon petit Maurice, écoute bien ça... Avec deux francs cinquante par jour, où tu voudras... quand tu voudras.

MAURICE, *lui empoigne la main et en fermant les yeux.*

Merci. Tu ne sais pas le bien que peut faire une bonne parole comme celle-là !

ALINE

Mais, maintenant que je t'ai répondu, veux-tu m'expliquer, parce que je n'y comprends goutte!... Ou plutôt il me semble que je comprends trop bien !... Maintenant qu'on n'a plus besoin de toi, maintenant que tu es parvenu à faire le bonheur de ta mère, on te congédie !... Et c'est ta mère qui consent à ça ?

MAURICE

L'idée vient de lui.

ALINE

Mais c'est elle qui l'accepte ! Tu veux mon impression ?... Je trouve ça infect, je ne peux pas te dire comme je trouve ça infect !... Je suis révoltée !...

MAURICE, *insistant, en la regardant bien.*

Mon Dieu, ma chérie, il y a vingt-huit mille francs de rente à la clef... C'est un chiffre...

ALINE, *hausse les épaules.*

Oui, Rantz pourrait plus mal faire... Et puis il a ses raisons et ses motifs. *(Avec éclat.)* Mais ta mère !

MAURICE

Chut !... Tais-toi, je t'en prie, tais-toi !... Tout ce que tu pourrais me dire, je le sais... Ne l'accuse pas, cherche-lui des excuses, au contraire, si tu veux me faire plaisir. Elle en a... Elle a tellement souffert ! Elle l'aime tant ! Et puis, mon Dieu... elle croit peut-être que c'est pour mon bonheur !

ALINE

Non, non ! Ce n'est pas là son mobile !

MAURICE

Tais-toi, alors... si tu le penses... Je viens d'avoir un très grand serrement de cœur, il ne faut pas que j'entende tout haut ce que je n'ose pas encore me dire tout bas... En tout cas, si j'ai éprouvé une forte peine, par contre, je viens de recevoir la plus grande compensation que je pouvais espérer !... Car non seulement toi, avec ton petit cœur, tu as trouvé le premier élan, mais tu viens de faire encore mieux : tu n'as pas pensé à toi une seconde, tu n'as pas pensé à cet argent inespéré qui nous tombe du plafond, à ton changement de situation... non, tu as pensé à moi, dans ton premier mouvement ! Tu as deviné ma peine de cœur... Tu n'as vu qu'elle !... Eh bien, c'est très beau, Aline, et tu ignores tout ce que ça peut effacer !...

Il lui prend les deux mains. Elle se jette à son cou et lui relève la tête.

ALINE, *avec une grande tendresse.*

Pleure donc pas, voyons, mon gosse adoré ! Pleure pas !

MAURICE

Ah ! oui, gosse !... Hein, crois-tu ?... A mon âge, attacher de l'importance à des sentimentalités de ce genre ! Suis-je assez godiche ?...

ALINE

Sans compter que c'était sûr ! Je le savais tellement, qu'une fois qu'elle n'aurait plus besoin de toi...

MAURICE

Ne crois pas à un calcul de sa part, ne le crois pas ! C'est la force des choses !... Si j'avais senti que je pouvais être quelque chose pour elle, est-ce que je n'aurais pas cherché à l'amener un peu à moi ? Je ne l'ai même pas tenté. Seulement, tous ces événements nous avaient malgré tout rapprochés, quand je l'avais vue souffrir ainsi ! Ç'avait été pour moi une si grande révolution ! Je m'étais mis à l'aimer tellement, de toute cette tendresse refoulée qu'il me semblait qu'en se raccrochant à moi, d'une façon si désespérée et parfois si tendre, elle trouvait en même temps son amour !... Et m'apercevoir par trois mots, là, que c'était tout de même du néant... c'est très cruel, va !... Voilà... maintenant c'est comme avant... La vie nous avait serrés l'un contre l'autre, une seconde... Il en était sorti des choses admirables... mais condamnés à l'avance, parbleu ! Je la perds comme autrefois, plus peut-être, car il y aura entre nous le souvenir de trop de paroles dites ! Et demain, quand elle sera heureuse avec lui, elle me portera peut-être de la rancune au fond de son cœur, pour avoir osé toucher à son idole !... Ah ! la machine humaine ! Il faut la prendre comme elle est, et se dire que, ce coup de cœur... c'était une chose puérile... puérile... à quel point !... Et il n'y a rien de plus grotesque au monde qu'un

homme qui pleure parce qu'il a encore besoin de sa maman.

ALINE, *le tirant à elle sur la chaise longue.*

Comment peux-tu dire une chose pareille ! C'est tellement toi, ce cri-là... et c'est tellement pour ça que je t'aime ! *(Elle lui prend la tête et l'appuie à son épaule.)* Nous ne nous sommes jamais dit des choses bien graves... On bétifie tant dans la vie ! Mais, au fond, nous nous comprenons tellement !... Nous savons pourquoi nous nous aimons, n'est-ce pas, mon petit Maurice ? Tu as toujours eu besoin d'être dorloté... Tu as toujours eu du regret... Eh bien, toute ta vie, maintenant, toute ta vie, Maurice, c'est moi qui serai ta maman, va !... moi qui te donnerai le courage... et tu verras qu'on pourra être très heureux. *(Ils sont là, sur le bout de la chaise longue, tout petits et serrés l'un contre l'autre. Maternellement elle le cajole et le berce presque.)* Et puis, c'est peut-être une affaire de temps ! Quand sa colère à lui sera calmée... C'est sans doute surtout à cause de sa fille qu'il t'éloigne ; il a peur ! *(Souriant avec fierté.)* Il ne te connaît pas, il a tout cru, lui !...

MAURICE

Non, non, c'est un bulletin d'exil que je vais signer, d'exil doré et voilà tout ! Il le dissimulera à ma mère, mais il me hait, il me haïra toujours d'une haine atroce, définitive... Quand deux hommes se sont colletés, comme nous, se sont vomi ce qu'ils avaient sur le cœur, c'est fini. On n'efface pas ces paroles-là, ni les paroles, ni les actes ! Il dissimulera certainement, sous ses dehors élégants, mais jamais il ne pardonnera l'humiliation à laquelle je l'ai contraint, jamais !... Crois-tu que je ne vois pas son jeu ? Il se venge

d'avoir été contraint ou amené à ce mariage, en le faisant immédiat, et en formant tout de suite un nouveau foyer, pour rendre ma situation ici impossible !

ALINE

Car, c'est bien ton impression, n'est-ce pas, il est revenu et il l'épouse contraint et forcé ?

MAURICE

Ma mère prétend le contraire ! Elle préfère le croire... Elle a peut-être raison, qui le sait ?... Qui peut savoir au juste ce qui se sera passé dans cet homme ?... J'ignore ce que j'y ai déterminé : la pitié ?... Peut-être ! On n'est pas d'une seule pièce ! Mais, en tout cas, une chose sûre, c'est que, s'il ne revient pas la rage au cœur, il revient, tout de même, parce que j'ai été là... Sans moi, maman serait morte, à l'heure actuelle... En tout cas, il ne serait plus jamais revenu ! J'ai bien fait de faire ce que j'ai fait ! Tout !...

ALINE

Oui, Maurice... tout, même ce qui n'est pas bien.

MAURICE

Et c'est tout de même chic de penser que son effort n'a pas été vain... qu'on a bien fait de s'atteler à la charrue et de pousser de toutes ses forces ! Ce sera une fichue consolation pour moi, Aline, de pouvoir me dire de loin que tout le bonheur qu'elle aura, elle me le doit !... Ça, vois-tu, c'est chic !...

ALINE

Ah ! oui... Et rudement encore !... Et elle peut se vanter d'avoir eu de la veine de trouver un fils comme toi... C'est égal, ils n'auront pas été longs à te débarquer, mon gros !

MAURICE

Débarquer !... Peuh ! Pas même ! Je reprends mon rang, voilà tout ! Je rentre dans l'alignement. C'est le reste qui n'était pas normal. Je suis l'enfant pas désiré, je suis celui qui est venu en trop ! Suis-je même un enfant ?... Je suis le souvenir d'un baiser... On m'a acheté, toujours, plus ou moins cher,le renoncement à ce titre d'enfant... Et ça continue, regarde... Seulement, ce que j'ai augmenté !... Vingt-huit mille francs !... Fichtre !... Au prix où est le beurre, ce n'est pas donné !...

ALINE

Mais tu vivras, au contraire, Maurice ! Tu peux devenir quelqu'un !

MAURICE

Quelqu'un ?... Ah ! ma pauvre Liline ! Il faudrait avoir sur soi une éducation, une conduite et autre chose avec...

ALINE

Te voilà malgré tout à la tête d'une situation, et, là-bas, tu te feras une autorité, un nom !

MAURICE

T'es pas folle ! Je me ferai entretenir encore, un point c'est tout ! Comment veux-tu ? Est-ce que je comprendrai un mot à l'emploi auquel on me destine ? Je suis envoyé là-bas pour ne rien faire. Pense à la tête de ces gens, qui vont me voir tomber comme un bolide au milieu d'eux ! Je vais n'inspirer que du dégoût !

ALINE, *indignée.*

Du dégoût ! Par exemple ! Je voudrais bien voir...

MAURICE

Mais naturellement ! De bonne foi, qu'est-ce que tu veux qu'ils disent devant ce fils à maman qui s'aboule avec sa maîtresse... En anglais ou en français, ce sera toujours cette phrase : « Vrai, il a bien une tête de maquereau, ce type-là ! »

ALINE

Maurice, veux-tu ne pas parler ainsi !

MAURICE, *se levant avec rage.*

Et ils auront raison ! C'est injuste, mais il faut avouer qu'ils auront raison !

ALINE

Ah ! par exemple ! Quand on te connaît comme je te connais, toi qui es si fin, si sensible... toi qui viens encore d'en donner cette preuve... Mon gros, ne pleure pas ?

MAURICE

Non... je pense à ça... à l'avenir... et puis au passé ! A tout ! Comme c'est drôle, hein ? Je revois toute ma vie, là, sur le tapis !... depuis le début... maman... mes seize ans... ma typhoïde... le collège Gerson, et puis... et puis !... Et tout ça parce que le baiser de ma mère n'a pas été stérile !... Comme c'est bête ! L'amour m'a pris en passant... alors, il faut se laisser aller comme au hasard... comme le vent ! Ah ! heureusement il y a le remède à côté du mal, car il existe de petits êtres exquis comme toi...

Ils se serrent encore plus l'un contre l'autre.

ALINE

Et qui se comprennent comme nous deux.

MAURICE

Car toi aussi, au fait, mon bichon, tu es une

enfant de l'amour ! Pas de père, à peine une mère qui te laissera partir sans dire ouf, pourvu qu'on lui envoie de l'argent.

ALINE

Ne pleure pas ! Ne pleure pas, coco adoré, puisque je suis là !

MAURICE

Oh ! ce n'est pas sur moi que je pleure, c'est à cause de celle-là... qui a eu tout mon cœur... *(Il montre la porte, puis il relève la tête avec énergie.)* Demain, ce sera fini. J'aurai du courage. Demain je serai un homme. Ne fais pas attention, c'est un peu de jeunesse qui s'en va ! *(Il l'embrasse brusquement.)* Ah ! puis qu'importe, après tout ? Il faut être au-dessus de toutes ces pauvretés... non d'un chien ! Nous ne sommes pas des enfants désirés, c'est vrai, mais regarde-toi voir dans la glace, regarde !... *(Il l'appelle devant la psyché de Liane.)* Nous avons une consolation, tu ne trouves pas ? S'ils nous ont fait sans penser à nous, nous avons tout de même la consolation de nous dire que nous sommes beaux. C'est le proverbe qui a raison ! Regarde le couple !

ALINE, *s'appuyant à lui,*

C'est vrai ! Nous faisons bien.

MAURICE

Il n'y a pas à dire, nous sommes signés !... *(Il fait claquer sa langue et en riant il lui prend les mains.)* Maintenant, fini ! On va partir, mon petit, et puis on va tâcher d'être heureux tout de même !

ALINE

Pour les embêter !

MAURICE

Même pas !... Ça leur est si égal ! Tâchons d'être heureux pour nous-mêmes, pour nous faire plaisir, et je vais le leur annoncer, ça ne va pas être long ! File, ne reste pas une seconde de plus ici.

ALINE

Mon manchon.

MAURICE, *le lui jetant au visage.*

Voilà ton manchon, fous le camp ! Et en bas sur le trottoir, dans dix minutes je suis à toi et je t'embrasse !

ALINE

Mais tu viens de le faire, et très bien.

MAURICE

Pas du tout. Je ne t'ai pas encore embrassée. Ici, c'est pas possible... Dehors, je t'embrasserai pour la première fois.

ALINE

Je suis fière de toi ! Tu es épatant !

MAURICE

Je te l'ai dit, nous sommes des beaux.

ALINE

Et ne te bile pas !...

MAURICE, *avec un geste crâne.*

On va essayer...

Elle sort. Quand elle a disparu, il se dirige avec précipitation à la porte par où est sortie sa mère. Il va appeler : « Maman ! »

SCÈNE V

MAURICE, RAYMOND

A ce moment il se retourne, c'est Raymond qui lui fait signe de la porte par où est sortie Aline.

RAYMOND, *dans l'entre-bâillement.*

Hé ! Pstt ! Une seconde ! Je guettais la sortie de la petite... Quelque chose à te remettre... très important. Empoche !

MAURICE, *la main sur le bouton de la porte.*

Fais vite... Il n'y a rien d'important maintenant !

RAYMOND

Une auto vient de s'arrêter devant la porte. On m'a fait appeler discrètement ; c'était la petite Rantz... Elle m'a remis une lettre pour son père qui, paraît-il, l'avait convoquée ici...

MAURICE

Déjà !

RAYMOND

Et comme j'ai ajouté que tu étais là... elle est devenue toute blanche... elle m'a dit ainsi que toi : « Déjà ! »

MAURICE

Comme elle se trompe !...

RAYMOND

Dans l'auto, sans se presser, elle a griffonné cette autre lettre. Elle a écrit : « Urgent. » Il est peut-être indispensable pour toi que tu saches tout de suite de quoi il s'agit... Avant de remettre l'autre lettre au père, j'ai pensé...

MAURICE, *décachette la lettre vivement. Il lit tout haut.*

« Adieu, Monsieur. Mon père m'a fait part de la nouvelle maison qu'il allait fonder, et de la nouvelle famille qu'il nous donnait. Je ne sais quelle place vous comptez y prendre, mais je sais une chose, c'est que ni de près, ni de loin, je ne veux, moi, en faire partie. C'est ce que je viens d'écrire à mon père et à votre mère elle-même. Quant à vous, Monsieur, je vous dois la plus grande désillusion de ma vie. Je ne vous en veux que de vous être cruellement servi de mon amour et de l'avoir mortifié d'une façon si affreuse ! Je ne vous en veux que de cela !... Le reste m'est égal ! Je vous aimais vous savez comment ! Je sors de là blessée, humiliée, mais fière encore ! Soyez heureux, Monsieur. La seule façon de vous prouver que je vous pardonne peut-être, c'est de vous annoncer que je vais désormais rester fidèle à la peine immense que vous m'avez faite, en refusant toute espèce de mariage. Je perds une illusion, en même temps que je perds une famille. Je voyagerai, je tâcherai de m'armer pour la vie, et j'aurai pour m'y fortifier, toute l'amertume de votre souvenir ! Soyez heureux de votre côté, c'est tout le mal que mon cœur vous souhaite. » — NELLIE. *(Avec émotion.)* Pauvre fille !... Bah ! Elle aussi supportera le contre-coup ! Il en faut pour tout le monde ! Tirons chacun de notre côté. Bonne chance, Nellie ! *(Il froisse rageusement la lettre, la met dans sa poche et court à la porte. Il crie.)* Maman ! Maman !

RAYMOND, *gagnant l'autre porte.*

Et moi, mon vieux, je viens d'en avoir une avec le zouave ! Ah ! là, là ! Je te le donne en mille ! Tu ne sais pas ce qu'il a fait ?... Il m'a flanqué une gratification de cinq cents francs. J'en

suis bleu ! Et ce n'est pas tout ! Il m'a augmenté !

MAURICE

Toi aussi !

RAYMOND, *sans comprendre.*

Hein ?... *Tirant une montre de sa poche.* Et pige-moi ce chrono...

MAURICE

Le père prodigue !

RAYMOND, *remettant la montre dans sa poche.*

Du coup, je consens à l'appeler : « Monsieur le ministre ! »

MAURICE, *à la porte. On entend une voix.*

La voilà ! *(Il se retourne. A Raymond.)* Va-t'en ! Va-t'en vite ! *(Raymond sort. Maurice, à la porte.)* Viens-tu, maman ?

SCÈNE VI

MAURICE, LIANE

Liane entre.

MAURICE

C'est fait, maman. Elle sort d'ici. Je viens de lui parler. Tout lui va, admirablement ! Elle est dans le ravissement.

LIANE

C'est vrai ?

MAURICE, *prenant sa canne et son chapeau.*

On ne peut plus contente ! Dès lors, tu vois que, moi aussi, je n'ai plus d'obstacle ! Je serai

très heureux de l'annoncer moi-même à Rantz... *(Il rit d'un rire forcé.) Ecco* !... Comme on dit en Italie !

LIANE, *surprise.*

Alors, je suis, moi aussi, de mon côté, bien contente. Si tu envisages les choses de cette façon-là ! Mais vraiment ?... Tu as bien réfléchi ? Il est vrai que tu as tout le temps de revenir sur ta décision.

MAURICE

Inutile... C'est résolu...

LIANE

Cependant, Maurice, tu ne me regardes pas d'une façon très franche.

MAURICE, *détournant la tête.*

Moi ? Quelle idée !...

Il cherche ses gants.

LIANE

Pourquoi évites-tu de me regarder ?

MAURICE

Tu plaisantes, je crois.

LIANE

On dirait que tu as les yeux rouges ?

MAURICE

Je n'ai pas les yeux rouges du tout. J'ai les yeux comme d'habitude.

LIANE, *lui prend tout à coup la tête à deux mains. Il balbutie, il se trouble.*

Ah ! mauvaise que tu es ! Mauvaise ! Tu ne vois donc pas que ton fils souffre de ce départ !

Qu'attends-tu pour dire : « Non, non, il ne partira pas ! »

MAURICE

Qu'est-ce que tu dis ? Quoi ? Quelle nouvelle folie ?

LIANE

Maurice ! Je suis une mauvaise mère !

MAURICE

Mais ce n'est pas vrai ! Je proteste de toutes mes forces ! Tu te trompes ! Je ne souffre pas !

LIANE

Et le pire, dans ma lâcheté, c'est que je me mentais à moi-même... Je suis lucide, parfaitement lucide... Je me révolte, à la fin, je vais refuser tout !... Je vais le lui dire. Tu ne quitteras pas Paris, Maurice. Tant pis si mon mariage casse, tant pis si tout s'écroule ! Il faut que tu restes !

MAURICE

Et que je sois de la maison, n'est-ce pas ?... De la famille ! Et puis quoi encore ? Extravagance ! Extravagance !

LIANE

Ah ! cet amour ! Enlève-le-moi donc du cœur une bonne fois, cet amour qui a été la plaie de ma vie, cet amour qui a tout étouffé, tout ce qui n'était pas lui ! J'aurais pu être une mère !... Il a tout pris ! Il a tout aspiré !... Maurice ! Maurice ! Je t'en conjure, il faut m'empêcher de continuer ! Voici le moment venu ! Il faut m'arracher à cette servitude. Tu me rendras un service inouï en me contraignant... Je suis ensorcelée par lui ! Tu l'as vu ! n'est-ce pas, tu l'as vu, c'est la mort quand il n'est plus là ! Je l'ai dans la

peau et dans l'âme ! S'il fallait me mutiler pour lui, je me mutilerais... pour un peu j'abandonnerais jusqu'à mon fils !... Il n'y a plus de place pour rien... pour personne... Délivre-moi, Maurice !

MAURICE

Tâche au contraire de te raccrocher de toutes tes forces à cet amour, puisque tu l'as obtenu, puisqu'on te l'a rendu, enfin !

LIANE

Mais ce n'est pas cela qu'il faut me dire, Maurice !... Dis-moi que c'est pour mon malheur et pour le tien ! On ne me l'a jamais assez dit ! On ne m'a pas éclairée... Dis-le moi parce que tout à l'heure, il va parler... Il va parler encore, et je vais être crédule, éblouie, et je ne saurai même plus ce que je pense ! Tu vois, je m'avoue dans toute ma laideur devant toi... Je suis une courtisane, je n'ai eu que l'amour autour de moi... l'amour, toujours ! L'amour ! *(Elle a un cri de tout l'être.)* Oh ! donne-moi de l'air !... Force-moi, par pitié... Empêche ! Empêche !

Elle est criante, aux genoux de Maurice.

MAURICE

Allons !... Cette fois, nous sommes en plein délire ! A toutes ces paroles de femme, j'opposerai au contraire un sens pratique, sain et robuste. Tu me dis : « Empêche ! » Et moi, ton fils, je te dis : « Laisse ! Laisse ! »

Il veut s'arracher à cette étreinte.

LIANE

Ah ! ne dégage pas tes mains de mes mains. Serre-moi... Laisse-moi te les serrer... Je t'aime

bien, toi aussi, mon enfant... mon petit chéri... Depuis trois jours nous étions si unis, nous avons palpité ensemble... *(Elle se dresse tout à coup.)* Allons, du courage ! Fais ton devoir... C'est ton enfant, ça, c'est ton petit... c'est...

MAURICE, *l'interrompant, avec force.*

Pour l'amour de Dieu, ne te donne pas du cœur à l'ouvrage ! Trop tard ! Trop tard, maman... Il y a dix, quinze ans, peut-être ! Maintenant, je ne suis plus le reste d'un enfant, je suis un homme, et toi, maman, tu n'es plus que le reste d'un amour ! *(Durement.)* Et puis, tais-toi, tu ne prononces que des paroles qui brûlent... Quand on a ce foyer-là dans le cœur, il ne faut pas lutter contre lui !... Je te jure que je parle clair, que je sais ce que je dis, et que je vais le redire à voix haute, tout de suite, devant lui.

Il va à la sonnette et appuie plusieurs fois sur le timbre.

LIANE

Non, tu ne feras pas ça... C'est moi qui vais lui crier le contraire. C'est moi qui vais lui dire que je n'accepte pas ce marché. Maurice !... Réfléchis. Laisse-moi seule avec lui.

MAURICE

Tout retard serait une erreur. Comme tu l'as dit : de l'air, de l'air ! J'en ai soif ! Je veux sortir moi aussi de cette atmosphère où j'étouffe !

LIANE

Je t'empêcherai de parler ! C'est moi qui vais parler ! *(Avec emphase.)* Tu n'arrêteras pas le cri de mon cœur !

MAURICE

Nous verrons bien !... *(Liane s'accroche à lui.)*

Laisse-moi, maman, voyons. Le voilà. Laisse-moi, que nous ne nous querellions pas devant lui.

La porte s'ouvre.

SCÈNE VII

LES MEMES, RANTZ

MAURICE, *tout de suite.*

Monsieur, ma mère vient de me mettre au courant de vos propositions. Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que je vous remercie, que j'accepte avec reconnaissance la proposition que vous me faites...

LIANE

Mais... Maurice...

MAURICE, *vivement.*

C'est de votre part très généreux. Je l'accepte sans arrière-pensée, et je tâcherai de me rendre digne de la situation qui m'est faite.

LIANE, *d'une voix mal assurée.*

Maurice... c'est à moi, ta mère...

MAURICE, *doucement.*

Tais-toi, maman, n'interromps pas ! Laisse Monsieur Rantz me répondre.

RANTZ *va à lui la main tendue.*

Je souhaite que l'avenir efface toutes les causes d'inimitié et tous les ressentiments. Tâchez de trouver, dans la nouvelle voie que je vous ouvre, et que je maintiendrai, des raisons nouvelles pour

devenir un homme, dans toute l'acception du terme. Je le souhaite.

LIANE, *n'essayant déjà plus que vaguement d'intervenir.*

J'ai droit à donner mon sentiment. Je suis la première à devoir...

MAURICE, *l'interrompant.*

Mais oui, maman, mais oui. Nous sommes tous d'accord, et nous devons également nous féliciter de ce qui arrive et de ce que nous devons à Monsieur Rantz. J'ai deux mots à vous dire en particulier, permettez-vous, Monsieur ? Deux mots au point de vue technique seulement. Ne te retire pas, maman, reste là... *(Rantz et Maurice s'approchent sur le devant de la scène. Liane reste accablée, à demi-pleurante, inquiète, timide et honteuse, près de la coiffeuse. Maurice, bas à Rantz à l'écart.)* C'est donc entendu, Monsieur, je disparaîtrai. Vous voudrez bien me donner un rendez-vous. Vous m'expliquerez alors ce que je dois faire, quelle est ma participation dans le travail de vos usines, car je compte prendre mon rôle au sérieux.

RANTZ

C'est ainsi que je le conçois, Monsieur. Je vous donne les moyens de vous trouver vous-même. J'ouvre la cage ! L'avenir ne dépend plus que de vous.

MAURICE

Je partirai donc tranquille et résolu. Je serai sage, Monsieur, si ce que je laisse derrière moi...

Il désigne sa mère du regard.

RANTZ

Ce que vous laissez derrière vous est en de bonnes mains... Allez, jeune homme ! Apprenez

la vie. Apprenez aussi à être heureux, en apprenant à faire votre devoir.

MAURICE

C'est déjà fait.

RANTZ

Eh bien, vous apprendrez à le mieux faire encore...

MAURICE, *levant la tête avec un peu de fierté.*

Ce n'est pas sûr !

RANTZ

Si, car vous voyez qu'à tout âge, même à un âge avancé, on progresse *(Avec une voix contenue plus humble et une pointe d'émotion.)* et on s'améliore. La plus belle vertu, c'est de faire son devoir et...

MAURICE

Non, Monsieur. La plus belle vertu, c'est le courage. *(Tout haut, brusquement.)* Adieu, maman !

LIANE

Mais ne t'en va pas encore ! Tu as le temps. Qu'est-ce qui te presse ?

MAURICE

Tout de suite, au contraire... J'ai à faire...

LIANE

Mais tu vas revenir, ce soir... demain, sûrement... Tu viens demain, n'est-ce pas ?... Je t'attends...

MAURICE

Sûrement.

LIANE

Je veux que tu sois là aussitôt après le déjeuner ! Nous sortirons ensemble... N'y manque pas ?

Paul ? N'est-ce pas... Il faut qu'il vienne... dis-lui qu'il le faut...

RANTZ

Mais tant qu'il voudra !... Parbleu !

LIANE

Tu vois bien, Maurice.

MAURICE

Oui, maman, c'est entendu. Adieu ! Au revoir !

LIANE

Maurice, écoute...

MAURICE, *tournant le dos, brusquement.*

Trop pressé ! *(A Rantz.)* A quelle heure et où puis-je vous voir demain pour les renseignements ?

RANTZ

A mon cabinet, rue de Grenelle.

MAURICE

Convenu.

RANTZ

Mais encore une fois, votre mère vient de vous dire que vous pouvez...

MAURICE, *l'interrompant.*

Et je suis bien content d'être venu constater, maman que tu avais bonne mine... excellente... c'est vrai... *(Avec tristesse.)* Tu verras dans quelques jours, maman, il n'y paraîtra plus... plus rien... Au revoir, maman... A demain, Monsieur... *Pendant cet instant il ouvre la porte de droite pour sortir, il recule en disant.)* Ah ! Quelqu'un !...

RANTZ, *s'avançant.*

Qui ?

MAURICE, *regardant.*

Je ne sais pas. *(Dans l'entre-bâillement de la porte apparaît le petit Raoul.)* Ah !

RANTZ, *vivement.*

Pas maintenant ! pas maintenant ! Voyons ! J'avais complètement oublié de prévenir en bas... Non... Tout à l'heure, faites redescendre, voyons.

Il fait des signes dans la direction du couloir. Liane s'est levée, anxieuse.

MAURICE

Mais pourquoi donc ? *(Sur le seuil, il laisse passage au petit Raoul, et, montrant la chambre.)* Entrez, Monsieur !

RIDEAU

NOTRE IMAGE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre Rejane le 17 octobre 1918.

PERSONNAGES

	MM.
Jussieux	Huguenet.
Martin Puech	Armand Bour.
Darnis	André Marnay.
Arnould	Numès.
Allard	Cazaux.
Le domestique	X...
	Mmes
Honorine	Rejane.
Madame de Chevrigny	Marguerite Caron.
Henriette	Jane Renouardt.
Emilie	Guertet.

ACTE PREMIER

Le décor représente un petit boudoir en laque chinois, noir, rouge et or. Au fond, une porte à deux grands panneaux pleins donnant sur la galerie ; à gauche, une porte donnant sur le salon. A droite, près du manteau d'arlequin, une toute petite porte à caissons donnant sur la chambre de la maîtresse de la maison. Sur le même mur, une petite cheminée d'ébène. Au plafond, grande lanterne chinoise. Le mobilier est très sobre, noir, une commode de Coromandel, un secrétaire. A gauche des spectateurs, une table, avec, autour, disséminés, chaises et fauteuils un peu disparates ; à droite, non loin de la cheminée et un peu plus en avant, la chaise longue caractéristique de la maîtresse de maison, une chaise longue, vaste, confortable, presque lit de repos, recouverte de vieux velours cramoisi de coussins dorés. Devant la chaise longue, une table basse orientale. A côté, deux lampes à abat-jour étouffés mais, aux murs de la pièce, des appliques au contraire très lumineuses. La pièce n'est d'ailleurs pas encore éclairée. Il est cinq heures de l'après-midi. La scène est vide, le feu allumé.

DARNIS

Avertissez Mademoiselle que son oncle est là. N'annoncez que moi. Je ne sais pas si Mademoiselle voudra recevoir d'autres personnes.

Entrent Madame de Chevrigny, le petit cousin Allard, et le vieux Arnould.

DARNIS, *leur désignant la porte du salon à gauche.*

Passez dans le salon. J'attendrai Henriette... seul...

La femme de chambre ouvre la porte du salon.

DARNIS, *à la femme de chambre.*

Allez, Emilie... c'est pressé.

MADAME DE CHEVRIGNY, *à mi-voix*

Vous croyez décidément que, moi aussi, je dois passer dans la pièce à côté.

La femme de chambre est sortie.

DARNIS

Faites comme bon vous semblera, Madame. Mais croyez-moi, elle s'est adressée à moi en premier lieu ; il ne faut pas avoir l'air de lui imposer des sympathies dont elle n'a fait que solliciter l'avis, non la présence. C'est une nuance, voilà tout.

ALLARD

L'oncle Darnis parle toujours d'or. Ecoutons cet ingénieur. Du reste, pure affaire de formalités.

DARNIS

Et, très probablement, le temps d'annoncer que vous êtes là. Oh ! dès qu'elle va savoir que Madame de Chevrigny a bien voulu nous accompagner !

ALLARD

Mais le plus rapidement possible, hein, vieux ? Parce que si elle disait quelque chose de désagréable sur moi, nous aurions tout le loisir de l'entendre à travers la porte... Ça m'est déjà arrivé dans la même maison.

MADAME DE CHEVRIGNY

Soyez sérieux, Monsieur, je vous prie.

ALLARD

Ne nous frappons pas. Il y a, dans la démarche que nous allons faire, un côté vaguement comique.

MADAME DE CHEVRIGNY

Je ne le sens pas ainsi, Monsieur. Et sans l'affection que je leur porte à toutes deux, je ne serais pas ici, je vous prie de le croire !

ARNOULD

Et sans la mienne, donc !

ALLARD, *entendant du bruit.*

Et la mienne !...

Ils passent à côté en refermant la porte du salon.

ARNOULD, *en jetant un dernier coup d'œil.*

Quel drôle de mobilier !... Elle a tout changé depuis cinq ans que je ne l'ai vue !... Où est-il le temps du Louis XVI de sa jeunesse ?

Un temps. Darnis reste seul et arpente la pièce, puis Henriette arrivant de la petite porte de droite.

DARNIS

Bonjour, Henriette. Vous voyez que je suis exact au rendez-vous...

HENRIETTE

Comme c'est bon de votre part, d'être venu ! Avez-vous vu Madame de Chevrigny ?

DARNIS, *après un silence voulu et lui prenant la main.*

Mon enfant, vous avez fait appel à ma vieille affection, celle d'un parrain... C'est mon meilleur titre, car celui d'oncle à la mode de Bretagne ne me conférerait pas assez de droits. Nous avions d'ailleurs échangé sur le sujet qui vous préoccupe quelques aperçus. Seulement, cette intervention que vous réclamez de moi et de Madame de Che-

vrigny auprès de votre mère est de nature si délicate qu'il m'a semblé que nous devions être plus nombreux encore à exercer une pression sur cet esprit irritable. Si, toute sa vie, elle ne s'était refusée à recevoir des conseils, que de bévues eussent été évitées !

HENRIETTE

C'est que, à part vous et Madame de Chevrigny, je ne vois pas bien qui nous pourrions pressentir ?... Et puis, croyez-vous qu'il soit nécessaire de mêler des personnes étrangères ?

DARNIS

Ne sortons pas de la famille ! Je suis de votre avis. Pour faire impression sur votre mère, mon enfant, et vous la connaissez mieux que je ne la connais, beaucoup mieux, hélas, il m'a semblé préférable que nous soyons, comme nous disons en style d'affaire, une espèce de consortium.

HENRIETTE

Un conseil de famille, alors ! Diable !... Mais notre famille, c'est qu'elle est bien disséminée !

DARNIS

Croyez-en ma vieille expérience ; pour aboutir, pour faire pression sur ce mur de ciment armé, il faut un groupement... Il y a dans le salon : Madame de Chevrigny, le petit Allard, qui a seulement vingt-deux ans, c'est entendu, mais qui est déjà très fait à la vie sociale. Je leur ai adjoint aussi votre autre cousin germain. Votre mère ne le voit pas beaucoup. C'est pourtant un fort brave homme. Il a voix au chapitre.

HENRIETTE

Le père Arnould ? Le chemisier de la rue Notre-Dame-de-Lorette !

DARNIS

Pourquoi pas ? D'ailleurs, nous n'avons pas sous la main d'autres éléments de famille.

HENRIETTE, *réfléchissant.*

Non, à moins de convoquer les Alaux, de Béziers, et le marchand de cannes de Toulouse. *(Elle rit.)* Mon Dieu, mais je me sens tout effrayée de ma responsabilité ! Ça prend un aspect solennel !... Non, mais qu'est-ce que Nono va nous envoyer quand elle verra ce conseil de famille ! Elle m'en attribuera sûrement la convocation. Quelle histoire !

DARNIS

Je peux encore très bien leur dire que vous préférez que j'intervienne seul ?

HENRIETTE

Mon Dieu, après tout, puisque vous les avez mis au courant !... Qu'en pense Madame de Chevrigny ?

DARNIS

Je crois qu'elle a été très flattée que vous la consultiez. Elle vous dira elle-même qu'elle vous approuve absolument.

HENRIETTE

Ah ! tant mieux ! Parce qu'en somme, elle a toujours eu beaucoup d'influence sur Nono...

DARNIS, *levant les bras en l'air.*

Ma chère Henriette, voyez-vous, tout est là ! Notre grande erreur a toujours été de l'appeler Nono et de continuer à la traiter comme si elle avait encore trente ans. En tout cas, dans des circonstances aussi graves que celle-ci, rayons, s'il

vous plaît, une bonne fois pour toutes, ce vocabulaire et dites « maman », comme tout le monde.

HENRIETTE

Ecoutez, parrain, grâce à ce petit surnom, j'ai souvent pu dominer, conseiller et excuser ma mère, sans qu'elle s'en soit presque aperçue ! Il est tellement plus facile de dire : « Sacrée Nono ! » que *(Elle s'interrompt en riant)*... ...Et puis, c'est tout de même la seule circonstance où il conviendrait de lui laisser son petit surnom de Nono. Il cadrerait mieux avec le genre de démarche que nous allons tenter auprès d'elle !

DARNIS, *désignant le salon.*

Alors, ça va ? vous acceptez ?... Et vous savez, pas besoin de vous gêner avec eux. Soyez nette. Tout le monde vous approuve. Est-ce que Nono, *(Il se reprend devant le rire d'Henriette.)* Honorine, veux-je dire ! sera ici à cinq heures précises ?

HENRIETTE

Comme je vous en avais averti, je l'ai envoyée faire une commission spéciale pour moi. Elle ne rentrera pas avant une heure d'ici.

DARNIS

Parfait ! Alors, on les fait entrer.

HENRIETTE, *ouvrant la porte elle-même.*

Mais oui. Entrez, entrez ! je vous en prie.

MADAME DE CHEVRIGNY, *entrant la première.*

Bonjour, ma chère petite ! Je suis très heureuse que vous ayez pensé à moi en cette circonstance. Je vous aime bien *(Elle l'embrasse.)* et vous avez parfaitement eu raison de faire appel à mon influence sur votre mère ! Mon amitié se re-

porte également sur vous deux. Vous l'avez senti dans une circonstance où l'on ne peut que vous approuver et vous aider.

HENRIETTE

Mais entrez, entrez donc ! Bonjour, Fernand ! Bonjour, Arnould !

ARNOULD

Ma petite cousine, ma présence ici est très délicate. J'ai vécu si loin de votre mère et j'ai si peu compté dans son existence ! Je ne sais jusqu'à quel point elle ne se formalisera pas de mon intervention dans une question qui ne me regarde au fond nullement...

DARNIS

Mais si, mais si, mon cher, vous êtes le cousin germain, et à ce titre...

ALLARD

Quant à moi, je la connais, c'est moi qui vais écoper pour tout le monde ! Ce qu'elle va m'envoyer dinguer ! Mais ça ne fait rien. Je veux te venir en aide, Rirette... en tout cas, je veux être là à la rescousse, car je suppose qu'il va y avoir un de ces tirages ! Elle va peut-être nous flanquer tous à la porte !

MADAME DE CHEVRIGNY, *choquée, rectifiant avec mondanité.*

Non, Monsieur. D'abord, elle ne se permettrait, vis-à-vis de moi, ni probablement vis-à-vis de vous, de répondre ainsi à un mouvement affectueux qui nous pousse les uns et les autres à soutenir un projet, où nous entrevoyons la fin d'une fausse situation dont cette enfant n'a que trop souffert !

HENRIETTE, *gênée.*

Oh ! Madame...

MADAME DE CHEVRIGNY

Si, si. Votre bonheur est en cause et celui de votre mère également. Il n'y a pas à hésiter. Notre devoir est de vous soutenir.

ALLARD

Je ne dis pas le contraire, et la meilleure preuve c'est que je suis là. Seulement, je connais Nono, et comme c'est moi le plus jeune, elle ne se gênera pas, vous le verrez, pour demander à quelle heure on me couche ? A part ça, Henriette, j'irai carrément. Tu peux compter sur moi !

HENRIETTE

Merci beaucoup. Je vous remercie véritablement, je suis touchée de cet empressement à vous occuper de mes petites affaires personnelles !

DARNIS, *prenant la parole après qu'on s'est assis.*

Henriette, j'ai expliqué de façon sommaire, mais je ne me suis pas permis d'entrer dans certains détails concernant Monsieur de Palluel, détails que, seule, vous pouvez donner ou refuser à votre gré.

HENRIETTE

Mon Dieu !... Il n'y a pas de mystère... Je vais résumer en quelques mots la situation. Elle est très claire. Oh ! elle est d'une netteté absolue !... Mais, je vous en prie, vous ne voulez pas un peu de thé ou de porto ?...

ALLARD

Non, non, mon bichon ! Nous n'avons soif que de tes paroles.

Un silence, tous sont assis, sauf Henriette.

HENRIETTE, *appuyée au dossier d'une chaise.*

Il est un fait certain, c'est qu'un mariage avec Monsieur de Palluel constituerait pour moi une chance inespérée !

TOUS

Inespérée ! Inespérée !

MADAME DE CHEVRIGNY, *riant.*

Je crois qu'il y a unanimité.

HENRIETTE

Nous nous connaissons depuis plus de six mois... Nous nous aimons... De plus, nous nous entendons fort bien. Je n'aurais jamais espéré que les objections du père et de la mère pussent un jour faiblir, mais enfin ! toujours est-il qu'ils ont maintenant posé une espèce d'ultimatum ! Et c'est pour moi la porte ouverte à l'espérance ! Monsieur de Palluel est un garçon charmant, tout ce qu'il y a de plus correct, avec lequel je serai pleinement heureuse, je crois.

ARNOULD

Je le connais ! oh ! de réputation... il s'habille chez Troucet, où il a, je crois, de grosses factures arriérées.

MADAME DE CHEVRIGNY

Je le connais un peu mieux, Monsieur, et de meilleure façon, vous ne m'en voudrez pas de le constater... Je l'ai rencontré dans des salons amis, chez les Quercy, chez Madame Progat ; mon père était très lié avec sa cousine de Lescure. Ce sont des gens parfaitement nés, légèrement à la côte, peut-être... oui, c'est vrai... mais, en l'occasion, cela n'a pas grande importance ! Je suis absolument de votre avis, Henriette, si ce mariage est possible, disons et redisons-le, il y a là pour vous

une chance inespérée ! Il vous ouvre les portes des plus grands salons du faubourg !

DARNIS

N'est-ce pas ? C'est ce que j'ai pensé, dès que cette enfant m'a fait part de ses projets.

HENRIETTE, *ne laissant pas la conversation s'égarer.*

Et comme vous devez le savoir, la famille s'est toujours refusée à ce mariage pour une cause...

ALLARD, *vivement.*

Que nous devinons...

HENRIETTE

Fernand... oui... il s'appelle Fernand...

ALLARD

Tiens, il a le même prénom que moi ! C'est gentil !

HENRIETTE

Fernand a tout tenté auprès de ses parents ! Oh ! je ne serai pas embarrassée du tout, je n'irai pas par quatre chemins... D'ailleurs, c'est assez mon habitude. Il y a dans l'objection, un point qu'il m'a été très difficile de développer auprès de maman, et c'est le principal, malheureusement.

ARNOULD, *lourdement.*

Son passé.

HENRIETTE

Pas précisément son passé ! Mais la fortune ! Notre fortune dont les sources peuvent paraître un peu... suspectes.

DARNIS, *tapotant la table de son binocle.*

Cependant, mon enfant, votre mère a des revenus que l'on peut contrôler... Le grand hôtel

de Salies-de-Béarn, les trois villas avec les quatre pensions de famille de Bagnoles-de-l'Orne...

HENRIETTE

Mais oui, mais oui, mon oncle, n'énumérez pas ! Et d'ailleurs, je n'ai jamais voulu m'immiscer dans la vie d'affaires de maman... Ses placements la regardent entièrement... mais enfin, vous savez aussi bien que moi *(Baissant instinctivement la voix.)* qu'il y a l'héritage du prince de la Moscosof !

DARNIS, *essayant de le prendre en plaisanterie.*

Oh ! cela remonte si loin ! Au temps des Grands-Ducs... avant le déluge, quoi !...

MADAME DE CHEVRIGNY, *avec tact.*

L'essentiel, Messieurs, c'est que nous sachions qu'on en a fait la base d'une objection !... Après tout, avouez que le scrupule n'a rien de répréhensible.

HENRIETTE, *à sa chaise toujours, continuant le petit boniment.*

Eh bien ! petit à petit... comment l'idée en est-elle venue ? Est-ce lui, est-ce les parents, est-ce moi-même ?... on ne sait plus très bien... enfin, peu importe !... les Palluel en sont arrivés à cette proposition : que maman ne vive plus en marge de la société comme elle le fait ; bref, que son nom qui a acquis trop de célébrité à leur gré, soit discrètement effacé par un mariage qu'elle contracterait avec une personnalité honorable... et... voilà le hic... dont la situation de fortune serait assez belle pour que l'argent de maman fût pour ainsi dire... englobé...

DARNIS, *l'aidant.*

Canalisé...

ARNOULD, *geste large.*

Oublié !

ALLARD, *bas, à Madame de Chevrigny.*

Tiens, ils sont malins ! oublié et doublé, en même temps !

MADAME DE CHEVRIGNY, *souriant.*

Chut ! Monsieur... écoutons !

HENRIETTE

Tout cela a été, je vous prie de le croire, bien plus correctement exprimé que je ne le fais supposer... D'ailleurs, j'ai là une lettre que m'a adressée, ces jours-ci, Fernand, sans doute pour qu'il y ait une sorte de témoignage écrit et que je puisse, le cas échéant, le montrer à Nono. J'aime mieux vous dire tout de suite que je l'ai gardée pour moi...

ARNOULD, *tendant la main.*

Pour nous.

Henriette tire la lettre de sa ceinture.

HENRIETTE, *la lettre à la main.*

Mais certainement, je n'ai aucun scrupule à vous la montrer. Oh ! jamais l'idée ne me serait venue d'imposer une pareille condition à maman et, malgré tout mon chagrin personnel, je ne me serais pas permis de lui en faire part... si justement la Providence n'avait placé là, tout exprès... Roméo !

MADAME DE CHEVRIGNY

Parbleu ! est-ce qu'ils connaissent, les parents... l'hypothèse... tant de fois agitée... et désirée pour nous tous... du mariage de votre mère avec Monsieur Martin Puech.

HENRIETTE

Mais, naturellement ! Qui ne connaitrait, parmi ceux qui nous ont un peu approchées, l'existence de ce vieil amoureux de maman, de cet éternel prétendant... lequel serait si heureux, si heureux si elle voulait bien réaliser un rêve qu'elle a toujours repoussé.

ALLARD

Mon Dieu, il faut dire, Rirette, à la décharge de votre mère, qu'il n'est pas, paraît-il, de la première fraicheur...

MADAME DE CHEVRIGNY, *vivement.*

Ce serait pour elle le compagnon idéal ! D'ailleurs, nous n'avons jamais cessé de lui conseiller une union qui donnerait à sa vie une toute autre assise, un caractère mondain.

ALLARD

Henriette... C'est la voix de la sagesse qui parle dans la bouche de tes futurs beaux-parents. C'est logique... Et puis, c'est moral ! N'est-ce pas, que c'est moral ?... Et par le temps qui court, dès que quelque chose est moral !...

HENRIETTE

Tenez, voilà la lettre !... vous pouvez en prendre connaissance.

Elle donne la lettre à Madame de Chevrigny, qui se lève.

ARNOULD

Et vous dites que lorsque vous en avez touché un mot à ma cousine ?...

HENRIETTE

Oh ! c'est bien simple ! Elle m'a prié de ne jamais renouveler ce genre de conversation.

DARNIS

Ah ! nous connaissons sa formidable indépendance !

Madame de Chevrigny, qui a lu la première, passe la lettre à Darnis qui se lève et lui-même, quand il l'aura lue, la passera aux deux autres.

MADAME DE CHEVRIGNY, *pendant qu'ils lisent la lettre, tire Henriette à sa droite.*

Ma chérie, je crains, tout bien réfléchi, que votre maman ne m'en veuille beaucoup !... Quand votre parrain est venu tout à l'heure chez moi me demander de l'accompagner, mon premier mouvement a été de mettre mon chapeau, et je suis accourue puisque vous m'en priiez. Mais, en chemin, je me demandais déjà si je ne vous serais pas plus utile en parlant à votre mère seule à seule, et en agissant par persuasion. Elle va trouver bien étrange que j'intervienne, sans autre titre que mon amitié, dans un débat d'ordre aussi intime. Dame ! Elle pourra justement me reprocher de ne l'avoir même pas avisée par un coup de téléphone... Il eût peut-être été préférable que ma visite revêtit une apparence plus spontanée.

HENRIETTE, *vivement.*

Non ! non ! Ne me faites pas faux bond ! Vous savez bien que maman vous adore et que, même si elle vous battait froid, après quelques jours il n'y paraîtrait plus. D'abord, votre présence l'intimidera un peu et l'empêchera d'envoyer promener tout le monde comme elle en serait capable dans un premier mouvement... Et puis... vous parlerez... oui... car il y a ça aussi ! Je crains les gaffes, je me méfie de l'éloquence gauche de Fernand et aussi de celle de ce vieil Arnould... cet Arnould qu'elle n'a jamais pu encaisser... Alors,

dites que je puis compter sur vous?... *(Elle lui prend la main.)*

DARNIS, *s'approchant d'elle, rendant la lettre à Henriette, doctoral et impressionné par la lecture qu'il vient de faire.*

C'est très net ! Un peu péremptoire même ; mais les raisons données sont excellentes... Il n'y a rien là à reprendre. Ce garçon écrit d'ailleurs un style correct, tout à fait élégant. Je vous exprime toutes mes félicitations, ma chère Henriette.

ARNOULD, *s'avançant aussi.*

Ce n'est pas tout ça ! Vous dites qu'elle sera là dans une demi-heure ?

HENRIETTE, *regardant l'heure à son poignet.*

A peu près.

ARNOULD

Alors, en attendant, je souhaiterais quelques petits éclaircissements sur deux ou trois points... à seule fin de ne pas m'égarer au cours de l'empoignade qu'on va avoir avec elle ! D'abord, qu'est-ce que Nono vous donne de dot : *grosso modo* ? Ça peut se dire ?

HENRIETTE

Grosso modo huit cent mille.

ALLARD

Une paille, quoi !...

DARNIS, *coupant court.*

D'ailleurs, mon cher, nous n'avons pas à nous occuper de ce côté de la question... il me semble, du moins ?...

ARNOULD

Bien entendu !... Il y a aussi dans la lettre que

nous venons de lire une allusion discrète à une certaine période de la vie d'Honorine, qui m'est, à moi, tout à fait inconnue. Vous comprendrez que je ne l'ai pas suivie de près !...

ALLARD, *bas à Arnould.*

Ah ! mon cher, dans quoi allez-vous vous lancer !

DARNIS, *ennuyé, et désignant Henriette à Arnould.*

Mon Dieu, est-il tout à fait indispensable...

ALLARD, *bas, à Madame de Chevrigny.*

Oh ! il est un peu lourd, le chemisier !...

MADAME DE CHEVRIGNY, *prenant la parole pour mettre les choses au point.*

Mon cher Monsieur, moi, personnellement, je ne connais la vie de Madame Granet que depuis l'époque où nos relations se sont établies, c'est-à-dire cinq ou six ans. Et je crois au surplus que si nous avons à nous consulter les uns et les autres, la présence de cette enfant n'est pas indispensable...

ARNOULD

On m'a appelé, Madame. Il faut bien tout de même...

HENRIETTE, *avec rapidité.*

Maintenant, d'ailleurs, je n'ai rien d'autre à vous communiquer. Vous connaissez la situation parfaitement. Vous avez à causer ensemble, je vous laisse. Je reviendrai dans un petit quart d'heure, si vous voulez bien ? Je vais vous envoyer le thé. Vous prendrez bien quelque chose, n'est-ce pas ?

ALLARD

J'accepte un verre de porto. Seulement, il vau-

drait peut-être mieux que ta mère ne nous trouve pas attablés devant ses gâteaux et ses carafons.

HENRIETTE

Mais voyons, Fernand !... Pourquoi pas ?... Vous n'êtes pas venus ici pour instrumenter. *(Elle rit.)* Porto blanc, n'est-ce pas ? *(Sur le pas de la porte, elle se retourne.)* A propos... j'ai envoyé le valet de chambre en course tout exprès. Alors, quand la femme de chambre apportera le plateau, je vous rappelle que c'est l'ancienne femme de chambre de maman. Il y a trente ans qu'elle est à son service...

ARNOULD, *entre les dents.*

La complice !

DARNIS ET ALLARD

Oui, oui, compris...

HENRIETTE, *souriant.*

A tout à l'heure. Vous êtes des amours !...

Elle sort par le fond.

MADAME DE CHEVRIGNY, *aussitôt.*

Quelle charmante enfant ! Et si nette,si propre ! Elle respire la franchise la plus absolue ! Ce serait vraiment dommage, avouez-le, que nous ne l'aidions pas à sortir d'une situation irrégulière, dont elle n'a été que trop souvent la victime.

DARNIS

Et comme je comprends son désir de bourgeoisie régulière, en face de la bohême, même élégante, de sa mère !

MADAME DE CHEVRIGNY

Par réaction, elle est devenue une petite femme

pratique, pondérée... Comme c'est humain, cette antithèse !

ARNOULD

Mais Honorine, avec son air hurluberlu... si elle n'était pas au fond très pratique, aurait-elle aujourd'hui un capital aussi rondouillard... ouitch !

MADAME DE CHEVRIGNY

Enfin, ce mariage est absolument dans la ligne de conduite de cette enfant ! Telle que je la connais, elle a dû mûrement fixer son choix ; maintenant elle va entrer, en lutte avec sa mère, oh ! sans se presser, jour par jour, et vous verrez que c'est elle au bout du compte qui l'emportera.

DARNIS

D'ailleurs, il n'y a rien à répliquer à une ambition aussi légitime.

MADAME DE CHEVRIGNY

Je suis de votre avis, ce double mariage est une admirable conception.

ALLARD

Une conception de génie, simplement !... Il réunit tous les avantages ! Le nom disparaît, la fortune se fond agréablement avec celle de Roméo...

ARNOULD

Lequel est un des plus gros actionnaires de Monte-Carlo.

MADAME DE CHEVRIGNY

C'est un rêve.

ALLARD

C'est une idylle, et voilà tout.

ARNOULD, *allumant un gros cigare et s'asseyant bruyamment.*

Oui, mais moi, j'en reviens au magot et à l'héritage... de...

ALLARD, *l'interrompant.*

Ah ! celui-là ! Il retourne toujours à son vomissement !

ARNOULD, *s'asseyant.*

Quels drôles de fauteuils on fait maintenant !... Enfin, qu'est-ce qu'il lui a laissé, ce bonhomme-là ? Cette espèce de Roscocoff... cojof...

ALLARD

Est-il indiscret ! Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

ARNOULD

Moi, je m'en fiche comme de ma dernière chemise !

ALLARD

Et vous êtes pourtant chemisier,Monsieur Josse !

ARNOULD

Mais ce sont les futurs beaux-parents que cette question a l'air d'intéresser bougrement ! Notez, du reste, qu'ils ont l'air de préférer mille fois que la fortune vienne de l'héritage de Roscocoff.

ALLARD

Tiens, il a retrouvé le nom !

ARNOULD, *continuant.*

Que de... que de...

ALLARD, *l'interrompant.*

Que de... quoi ? Vous vous embrouillez, mon cher ! Vous ne pensez pas que Nono va vous fournir la justification de ses comptes.

DARNIS

Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi la famille va dénicher cette vieille histoire d'héritage ? Quand bien même ces aventures de jeunesse auraient constitué le premier casier du coffre-fort, depuis elle a eu des sources de revenus tellement avérées, contrôlables, un casino, un quart de ville d'eau qui lui appartiennent en propre... et puis ce journal de mode et d'élégance avec Pierre Lafaute.

ARNOULD

Qui n'a pas réussi et où je n'ai pas pu faire passer la plus petite annonce.

ALLARD

Vous connaissez le proverbe, « L'argent n'a pas d'odeur à partir d'un million !... Au delà, il commence à sentir bon. »

MADAME DE CHEVRIGNY

Enfin... Messieurs, tout cela est si loin !... Sa vie est devenue irréprochable et d'une correction parfaite. Ce qui est de notoriété publique, c'est que de son argent elle a fait mille générosités... Elle m'a, à moi-même, donné cinquante mille francs pour une pouponnière. D'ailleurs, elle est reçue un peu partout malgré ses libres allures.

DARNIS, *avec une grande admiration, snob.*

Grâce à vous, Madame, qui lui avez ouvert bien des salons et une société où elle n'aurait pas été introduite sans votre patronage.

ARNOULD

Même retirée des voitures !

MADAME DE CHEVRIGNY, *condescendante et protectrice.*

Mon Dieu, Monsieur, j'adore les artistes. Ce

sont des gens tellement intéressants et souvent bien méconnus, en dépit de quelques ridicules...

ARNOULD

Oh ! oh ! peut-on appeler Nono une artiste ! Vous êtes bien aimable pour elle, Madame !

MADAME DE CHEVRIGNY

Mais, certainement, c'est une artiste... Quoi qu'il en soit ç'a été une artiste... D'abord, il parait qu'elle a eu une très belle voix. Elle a chanté jadis dans les concerts... un peu partout. Elle a été en Amérique... Mais surtout les articles spirituels qu'elle a écrits pendant deux ans au *Figaro*, sous le pseudonyme de la Princesse bleue ! Mon cher Monsieur, si vous les aviez bien lus, vous sauriez qu'elle a tout simplement écrit là, sous une rubrique d'élégance, les pages les plus cinglantes et les plus mordantes qui soient. Toute la société parisienne y a passé. On les éditerait que ce serait du Saint-Simon ou du... *(Elle cherche.)* Saint-Evremond.

ARNOULD

Enfin, un saint quelconque. Ma cousine est une sainte !... *(Entre les dents.)* Une sainte qui a pas mal roulé...

ALLARD

Oh ! oh !

MADAME DE CHEVRIGNY, *outrée.*

Enfin, Monsieur, je vous ferai remarquer que nous ne sommes pas ici pour dire du mal d'elle.

ARNOULD

Mais c'est absolument ce qui vous trompe, Madame ! Nous sommes ici pour énumérer les raisons pressantes que nous avons de la marier et non pas de prononcer son acquittement.

DARNIS

Enfin, Arnould, vous n'avez tout de même pas l'intention de lui demander...

Emilie portant le thé, tous immédiatement se mettent à parler en même temps.

ALLARD

C'est-à-dire qu'il n'y a pas de plus jolies expositions que celle des chrysanthèmes.

MADAME DE CHEVRIGNY

Oh ! il y a l'exposition des petits poissons japonais...

ARNOULD

Moi, je ne lis jamais *L'Intransigeant*...

DARNIS

Croyez-vous ? Le café est un stimulant, qui a fait bien des victimes.

ALLARD

Merci, Emilie... Vous allez bien ?

EMILIE, *froidement.*

Très bien, Monsieur...

MADAME DE CHEVRIGNY

J'en ai acheté des mauves.

ALLARD

Des petits poissons japonais ?

MADAME DE CHEVRIGNY

Mais non, des chrysanthèmes... C'est extrêmement difficile à élever.

ARNOULD

Les chrysanthèmes ?

MADAME DE CHEVRIGNY

Mais certainement, il faut les empoter, et moi, les fleurs qu'on empote toute l'année... Vous savez, je suis pour la nature libre.

DARNIS

Voilà le porto...

Emilie est sortie après avoir, à gauche, déposé le plateau.

ALLARD, *pouffant.*

Mes enfants, nous avons exagéré l'incohérence, il me semble !

MADAME DE CHEVRIGNY

Le fait est que si elle n'a pas compris !

Ils rient tous.

ARNOULD

En voilà une, tenez, qui pourrait fournir des renseignements sur le passé de la maîtresse de la maison... et jour par jour.

ALLARD, *s'approchant de la table.*

Si jamais elle réécrit les mémoires d'une femme de chambre ? Prenons le thé... Je sus...

MADAME DE CHEVRIGNY

Une seconde, Monsieur...

ALLARD

Mes enfants ! L'heure file. Nous sommes d'accord. Il serait peut-être temps de nous distribuer les répliques... Hein ? qui se charge de Roméo ?

MADAME DE CHEVRIGNY, *souriant.*

Mais on se le partage... *(Aux autres.)* Vous vous chargez de l'objection de fortune !... Ça regarde entièrement la famille.

DARNIS

A deux ! Arnould et moi.

ALLARD

Et qui attaque ?... Il me semble préférable que ce soit vous, Madame...

MADAME DE CHEVRIGNY

Vous croyez ?... Alors, d'une façon bien vague et toute générale. Ce n'est pas commode !

Ils sont assis, sauf Allard qui désigne un fauteuil vide au milieu de la scène.

ALLARD

Tenez, essayez... Elle est là, elle est assise dans ce fauteuil. Allez-y ! Qu'est-ce que vous lui dites ?

MADAME DE CHEVRIGNY

Comme vous avez bonne mine !

ALLARD

Non ! non !

MADAME DE CHEVRIGNY

Je plaisantais ! « Ma présence parmi ces Messieurs est toute fortuite... Monsieur Darnis m'exposait l'autre jour... » *(S'interrompant.)* Non, non, décidément, ce n'est pas à moi d'attaquer, je vous assure.

ALLARD

Oui, c'est à l'oncle Darnis... Parbleu, c'est évident ! Tenez, essayez, Darnis. Elle est assise sur ce fauteuil.

Il désigne encore le fauteuil vide.

DARNIS, *sec.*

Allons, allons, Fernand, pas de plaisanterie !

Et puis, je trouverai l'inspiration sans préparer de laïus ! J'ai l'habitude de la parole en public.

ALLARD

On croit ça... Eh bien oui ! vous verrez dans quelques minutes, comme nous bafouillerons... Tenez, moi, je suis très fixé sur ce que j'ai à dire... Le tout c'est d'en avoir le courage... *(Il parle au fauteuil.)* « Ma chère Honorine, vous avez cinquante ans, vous êtes définitivement au rancart. » Ce n'est pas ce que je lui dirai, mais c'est le sens. *(On proteste.)* Laissez-moi continuer... « Vous êtes un danger permanent pour votre fille !... et pour tous ceux que vous aimez. Nous sommes tous à la merci du gigolo. »

MADAME DE CHEVRIGNY, *moitié riant, moitié offusquée.*

Voyons, Monsieur, Monsieur !

ALLARD, *parlant au fauteuil vide.*

« Nous ne voulons pas non plus d'un mari décavé, Honorine ! Ne bougez pas de ce fauteuil où mes arguments vous clouent... vous avez cinquante ans, mettez-vous bien ça dans la tête... »

Honorine entre par le fond.

HONORINE

Que de monde, que de monde ! Mais Henriette donnait donc un thé en mon absence ?... B'jour, les mimis...

DARNIS

Nous n'avons même fait qu'entrevoir Henriette... Elle était pressée... Elle nous a offert du thé à l'improviste.

HONORINE

Alors, vous m'attendiez comme des petits

agneaux ! C'est gentil tout plein. J'ai rudement bien fait de me presser. *(Elle embrasse Madame de Chevrigny.)* Bonjour, chérie, comme vous avez bonne mine !

ALLARD, *bas.*

Tiens !... C'est elle qui l'a dit !

ARNOULD, *s'avançant.*

Ça ne t'est pas désagréable de me voir chez toi, Honorine ?

HONORINE, *froide.*

Pourquoi ? Il y a des siècles, en effet, qu'on ne s'est rencontré !... Ça ne me paraît pas désagréable de te voir ici, mais... curieux. Vous aussi, Darnis... qui êtes généralement à vos affaires à cette heure-ci ? Oh ! vous n'avez que de pauvres petits biscuits !... *(Elle s'approche de la table.* Mais, dites-moi, ah çà ! dans quelle exposition vous êtes-vous rencontrés ? C'est un hasard ?

Elle se méfie.

DARNIS

Non, ma chère Honorine, je serai franc. Ce n'est pas un hasard qui nous a réunis... c'est une même pensée !

HONORINE, *enlevant son chapeau.*

Ça, c'est encore plus fort que tout, parce que les pensées qui habitent dans vos cervelles respectives ne sont pas bien faites pour réunir Arnould, Madame de Chevrigny et vous deux, permettez-moi de le dire !...

DARNIS

Il y a une chose qui nous réunit, en tout cas, vous l'avouerez, Honorine, c'est l'affection que nous vous portons à vous et à Henriette.

HONORINE

C'est encore dans des genres très différents... mais...

DARNIS, *levant la main.*

Une seconde... Ce que j'ai à vous dire mérite toute votre attention ! *(Il attaque avec componction.)* Les uns et les autres, nous sommes au courant du projet de mariage d'Henriette. Nous connaissons le parti superbe qui se présente... mais il y a peut-être une chose que sa délicatesse, disons sa pudeur, l'empêche de vous montrer comme elle peut le faire avec le reste de sa famille, c'est son chagrin. Oui, devant l'irréductibilité des parents, devant le refus dont la cause, pour être absolument injustifiée, n'en est pas moins...

HONORINE, *brusquement.*

Non, je vous arrête tout de suite, mon cher ami. Au milieu de ces explications embarrassées, je discerne qu'Henriette est allée vous trouver les uns et les autres...

MADAME DE CHEVRIGNY

Ne le croyez pas, chère amie !

ALLARD

Nono, comment serait-elle venue me trouver, moi ?

HONORINE

Enfin, que l'idée vienne d'elle ou de vous, peu importe... j'en devine le sens.

DARNIS

Vous ne m'avez pas laissé m'exprimer...

HONORINE

J'ai déjà subi les assauts d'Henriette ; je sais

où vous voulez en arriver et ce que vous combinez. J'ai prié Henriette de *ne plus jamais me parler de ce projet...* à double détente. Qu'elle épouse qui elle voudra, elle est libre ! Je lui assure une fortune qui lui permet de faire son choix, mais que j'entre moi-même comme marchandise dans la négociation de ce mariage, ah ! non, non, je ne l'admettrai pas une seconde, mes agneaux !

DARNIS

Laissez-moi parler, ne vous fâchez pas, voyons!... Tout de suite, tout de suite !...

HONORINE

Que vous ayez sauté sur cette idée saugrenue ; mon cher Arnould, je n'en suis pas autrement étonnée. Darnis, c'est par devoir ; Fernand, par lâcheté.

ALLARD

Ça va ! ça va !...

HONORINE

Mais vous, ma chère amie, que vous vous soyez associée à ça ! Et que, sans me prévenir, vous soyez là comme un ministre au Conseil, voilà qui me passe !... C'est la première fois de votre vie, sans doute, que vous aurez manqué de tact.

MADAME DE CHEVRIGNY

Je suis venue vous parler exclusivement du cas d'Henriette, et je ne désire pas me mêler d'autre chose...

DARNIS

Oui, quand votre premier moment de colère sera passé...

HONORINE

Moi, colère ? Ah ! vous ne me connaissez pas ! Maintenant que je vous ai dit vertement un non,

sur lequel il n'y aura pas à revenir, je ne vais pas me frapper pour une démarche qui, au fond, commence à m'amuser énormément... *(Elle les regarde en riant.)* J'aime mieux vous dire que je vous trouve tous très rigolos... Ne faites pas cette tête, voyons ! Je ne vous en veux pas du tout ! Passez-moi plutôt une tasse de thé, je crève de faim... Vous pourriez bien m'inviter... Voyons... Fernand, dégrouille-toi un peu... C'est Arnould qui prenait du porto ? Il est exécrable, excuse-moi. C'est un vieux fond de cave.

Elle est à la table, debout, servant le thé.

ARNOULD

Non, non, ce n'est pas moi qui bois ton porto. Je ne prends rien entre mes repas.

MADAME DE CHEVRIGNY

Honorine, à mon tour, si vous me permettez de placer une parole...

HONORINE

Vous ne vous en tirerez jamais avec une parole ! Passez-moi plutôt le sucre. Merci. Alors, comme ça, on veut me caser ! Eh bien, écoutez, c'est une sensation assez agréable au fond et qui me rajeunit terriblement ! Me voilà redevenue jeune fille... *(Elle tourne la cuillère dans sa tasse.)* Je vais me laisser doucement bercer à cette illusion de mes vingt ans. Vous êtes bien gentils vraiment de vous occuper de moi ! Allez, allez, parlez !... Je savoure ! Je ne vous trouve même pas assez nombreux. Vous auriez dû amener vos enfants, ils auraient donné leur avis !... *(Lançant un œil furieux à Fernand.)* Il est vrai qu'il y a Fernand ! car j'avoue que Fernand, ça, ça me paraît le bouquet !

ALLARD

Pourquoi pas ?... Moi aussi, j'ai suivi l'impulsion.

HONORINE

Ta bouche, mon bébé. Ne te donne pas de mal ! Tu manques d'éloquence. Bois !

ALLARD

Quand je vous disais que c'est moi qui encaisserais !

HONORINE, *à Madame de Chevrigny.*

Tiens, chérie, votre chapeau vient de chez Myriam. Je le reconnais. Je l'ai lâchée depuis un an, Myriam. Elle ne faisait plus que des horreurs !

DARNIS, *qui marche de long en large, impatienté.*

Je regrette que vous le preniez sur ce ton.

HONORINE, *continuant.*

C'est Henriette qui m'a emmenée naturellement chez sa modiste. Je n'ai pas le droit de commander un chapeau qui ne lui plaise pas !

DARNIS, *avec éclat, s'arrêtant net au milieu de la pièce.*

Eh bien, non, Honorine, je ne m'en irai pas sans vous avoir dit la douleur de votre fille... sans...

HONORINE, *l'interrompant.*

Oh ! mon vieux, d'abord vous avez bavé sur votre revers et vous allez renverser votre tasse. On ne parle pas avec de l'œuf comme ça sur son giron... Vous mangez comme un petit cochon ! Il faut que je vous essuie, là !...

Elle se met en demeure de l'essuyer avec une serviette à thé.

DARNIS, *hors de lui.*

Ce ton est dérisoire ! Pour ma part, je ne puis le tolérer ! Comment ! Nous venons encore tout émus du chagrin de votre fille...

HONORINE, *interrompant.*

M'apporter ce dilemme sur un plat d'argent : pour qu'Henriette soit marquise et épouse l'homme de son choix... il faut que Nono fasse un mariage d'expiation. Pauvre Nono ! Comme elle m'est sympathique tout d'un coup.

DARNIS

S'il vous plait de donner ce nom à un mariage de raison.

MADAME DE CHEVRIGNY, *vivement.*

Dont il a été souvent question, reconnaissez-le, et que tous céux qui vous aiment se sont permis maintes fois de vous conseiller.

HONORINE

Mais, j'y songe ! croyez-vous que si je leur offrais de rembourser les hypothèques et de payer les dettes, cette famille, en échange, ne me libérerait pas de l'obligation du mariage ?... Ah ! ça serait à voir... La rançon aux corsaires !

MADAME DE CHEVRIGNY

Vous vous trompez sur leur compte, je vous assure, et sur leurs intentions ! Ils sont foncièrement honnêtes et incapables d'une vilaine action. Dans toute l'acception du terme, ce sont des gens bien nés !

HONORINE

Bien nés et pannés.

ARNOULD

Je me doutais de ton accueil. Permets-moi à

mon tour de t'expliquer calmement les raisons. Je serai peut-être plus heureux.

HONORINE, *s'animant.*

Les raisons, je les connais ! Elles me dégoûtent, elles me révoltent, les raisons ! Je trouve ce chantage tout simplement écœurant. Je veux bien faire tout pour le bonheur de ma fille, mais aller jusqu'au sacrifice de ce qui me reste de vie et de liberté ! Epouser par contrainte un homme que je n'aime pas, ah non ! pour en arriver là, il faudrait que je sois gâteuse ! Et comme j'ai l'intention de ne pas le devenir d'ici longtemps !... Je dois à Henriette des jours exempts de toute équivoque. Je crois qu'elle n'a rien à me reprocher, mais elle n'a pas d'autres droits sur mon existence. Sapristi, si ma fortune leur répugne tant à ces braves gens-là, eh bien ! qu'ils n'y mordent pas, et voilà tout !

DARNIS, *séparé des autres, à droite.*

Ce serait simple, s'il n'y avait pas un cas qui mérite d'être envisagé, celui d'Henriette, d'Henriette qui aime passionnément,qui a mis tout son idéal dans ce mariage !

HONORINE

Eh bien ! vrai, j'ai fait une fille d'un autre sang que moi ! Moi, je me connais : il aurait suffi qu'un homme, pour m'épouser, osât m'imposer une condition de cet acabit ! Ah ! ce que je l'aurais envoyé promener !

MADAME DE CHEVRIGNY

Ils s'aiment, ma chère amie... Ils sont malheureux... alors...

HONORINE

Alors, qu'il passe outre, le petit jeune homme,

à la volonté de ses parents ! Il est majeur, cet olibrius !

MADAME DE CHEVRIGNY

Mais il veut un mariage heureux ! Il souhaite pour Henriette une union qui n'apporte pas, en cadeau de noce, la désunion avec ses parents... une brouille inextricable...

HONORINE

Vrai, ils sont pratiques les amoureux de maintenant...

DARNIS

Dites qu'ils sont raisonnables, mais pas plus égoïstes que ceux qui se laissent aller à leurs passions, sans s'occuper des conséquences.

HONORINE

Ça, c'est pour moi !... J'admets que ma vie n'ait pas été un exemple de vertu et d'abnégation, mais je n'admets pas que ma fille ait eu à en rougir à ce point ! C'est à Henriette que j'en veux, car pour ce qui est des beaux-parents je comprends admirablement leurs raisons. Tiens, parbleu !... Comme je comprends les vôtres !

DARNIS

Ah ! non ! permettez-moi. Nous, nous venons dans un mouvement complètement désintéressé.

HONORINE

Allons donc ! A d'autres !

DARNIS

Hein, quoi, comment ? Je voudrais bien savoir quel intérêt personnel nous pouvons avoir à ce mariage ?

HONORINE

Si je vous le dis, Darnis, vous vous fâcherez...

DARNIS

Je vous somme maintenant de vous expliquer !

HONORINE

Mais qui de vous n'y trouverait par ses petits intérêts, voyons !... Roméo réunit les qualités requises ! Argent, honorabilité, grand âge, pas d'enfant. Ça a son importance, etc., etc. Vous, Darnis, vous pouvez enfin m'inviter à vos dîners officiels..,. car, ce que vous m'avez amusée, je peux vous le dire, depuis quinze ans avec ces histoires de grands dîners ! Non ! les précautions oratoires que vous preniez pour m'annoncer que des gens d'affaires... s'pas ?...

DARNIS

Enfin, il y a tout de même des circonstances !

HONORINE

Et maintenant, vous pourriez même tirer certaine vanité de ma présence. Au milieu de la table, la mère de la marquise ! A se tordre, les petits intérêts humains ! Toi, Arnould, c'est autre chose. Toi, tu es enchanté d'être ici en ce moment pour exercer une autorité vengeresse. C'est ton heure. Tu n'y as pas d'intérêt direct, mais tu ne m'as jamais pardonné que je sois plus jeune que toi.

ARNOULD

Comment ça ? Tu es extravagante, ma bonne !...

HONORINE

Oui, vieux !... C'est toi de nous deux qui quitteras ce monde le premier et tu ne toucheras hélas !

jamais la moindre part de l'héritage que je laisserai à ma famille. Ça, c'est un regret !

ARNOULD, *se levant.*

Nous ne pouvons en entendre davantage ! C'est indigne !... En effet, j'aime mieux m'en aller !

HONORINE

Quant à toi, mon petit Fernand, qui restes modestement dans ton coin, et qui as raison...

ALLARD, *mais prudemment.*

Oui... qu'est-ce que j'y gagne, moi ?

HONORINE

De pouvoir faire des tapages en un peu plus grand ! Au lieu des dix louis que tu me tires de temps en temps, tu feras coup double. Et puisque tu n'as pas réussi à épouser Henriette...

ALLARD

Par exemple ! Je proteste n'avoir jamais eu de pareilles intentions !

HONORINE

Comment donc ! Et si tu avais pu même la compromettre un peu dans quelque coin, par-dessus le marché, tu n'en aurais pas été fâché... Crois-tu que je ne m'en sois pas aperçue plus d'une fois. Heureusement, Henriette est une personne mille fois trop raisonnable pour viser un gibier de ta sorte !...

MADAME DE CHEVRIGNY

Je ne vois plus que moi, ma chère amie... J'attends de pied ferme !

HONORINE, *changeant de ton.*

Non, pas vous !... Vous, c'est par instinct de

protection. Vous croyez bien faire. C'est une bonne œuvre, que vous parachevez... Mais s'il vous est donné d'assister à cette petite attrapade de famille, ma chère amie, ne vous en prenez qu'à vous-même.

DARNIS, *brusquement.*

Adieu.

ARNOULD

Oui, nos chapeaux !...

DARNIS

Il n'y a rien d'autre à faire que de nous en aller !... adieu !

HONORINE

Allons, allons !... Ne nous séparons pas brouillés. Ce serait déjà une trop belle victoire pour ces gens-là !

ALLARD

Avec la meilleure volonté du monde...

DARNIS

Après ce que vous venez de dire et ce que nous savons maintenant que vous pensez de nous...

HONORINE

Allons ! je suis bonne fille, vous me connaissez, n'est-ce pas ? Vous vous êtes attiré des répliques un peu vertes, ça m'a soulagée, mais au fond, on ne vous en veut pas ! Laissez là vos chapeaux... allons, allons !...

DARNIS

Retirez-vous les phrases regrettables que vous venez de nous dire ?

HONORINE, *éclatant de rire.*

Comme à la Chambre des Députés... « Mon-

sieur le Président, maintenant que je les ai dites, je ne demande pas mieux que de les retirer... »

DARNIS, *reprenant son chapeau.*

Décidément, avec la meilleure volonté du monde. Vous êtes témoins ! On se moque de nous !

ARNOULD

Nous sommes restés jusqu'à la limite du possible.

HONORINE, *bonne fille et maligne.*

Avouez un peu que vous ne l'avez pas volé... Et soyez les premiers à en rire !... Moi, je vous ai promis de ne pas me fâcher... *(Elle leur enlève facétieusement leurs chapeaux des mains.)* Chapeau ! Chapeau ! Si vous n'étiez pas venus en troupe comme une compagnie de perdreaux, je ne me serais même pas scandalisée !... Et puis... là, sérieusement...entre nous...mettez-vous à ma place... Je ne suis pas dure, mais vrai ! Vous n'avez pas un parti plus gai à m'offrir ?

Ils paraissent soulagés et rassurés par le ton adouci et détendu que prend Honorine.

DARNIS

Si vous nous aviez laissés expliquer posément notre but, au lieu de nous dire des imbécillités pareilles, vous auriez vu que rien de notre démarche ne pouvait vous blesser.

ARNOULD

Nous n'avions pas l'intention de t'imposer quoi que ce soit. Nous apportons des conseils, peut-être...

DARNIS

Mais ce ne sont pas des ordres.

HONORINE

Non ! C'est une ordonnance !... Un mariage, ce n'est malheureusement pas une médecine qui s'avale d'un seul coup. Ça se mâche longtemps !

ALLARD, *cette fois complètement rassuré.*

Allons, elle plaisante. La voilà revenue à de meilleurs sentiments !...

Honorine s'assied au pied de la chaise longue. On vient à elle de ce côté. On se regarde avec l'air de dire « Satanée Honorine ! Quel type ! Allons-y maintenant en douceur !

MADAME DE CHEVRIGNY

Eh ma chérie ! à quoi servirait l'expérience de la vie si elle ne nous apprenait pas à souffrir le mariage et ses divers inconvénients !

HONORINE

Ecoutez, tout de même, il y a mariage et mariage... Dans celui qu'on me propose, je ne cours pas assez de risques ! Epouser un homme qui ne pourra plus faire de sottises, vrai, ce n'est pas la peine de se marier !

MADAME DE CHEVRIGNY

Oh ! toute considération actuelle à part, vous avez toujours eu une prévention contre le mariage. Chaque fois que je vous en ai parlé...

HONORINE

Le fait est que je l'ai toujours eu en horreur ! Le mariage et moi nous n'avons jamais pu nous sentir. Ce n'est pas à mon âge que nous nous accommoderons.

MADAME DE CHEVRIGNY

Oui... je sais... on dit toujours des phrases de ce

genre, et puis... on épouse tout de même, et on vit dans le mariage comme un poisson dans l'eau.

HONORINE

Vous savez... les vieilles carpes ne s'accommodent pas de toutes les eaux...

ARNOULD, *dans les dents, ne digérant pas ses rancunes.*

Surtout quand elles sont trop propres.

HONORINE, *tournant vers lui un sourire de trente-deux dents.*

Oui, bonne rosse !... c'est exactement ce que je voulais dire ! Pas la peine de me souffler... En retard, mon vieux, en retard comme toujours !... Il ne dérage pas, celui-là !... *(Dit-elle radieuse. Elle va gaiement fourrer une bûche dans la cheminée.)*

MADAME DE CHEVRIGNY

Mais enfin, Monsieur Martin Puech n'est pas un parti désespéré. Ce n'est pas l'espèce d'abdication de tout, que vous vous plaisez à représenter !

HONORINE

Dieu non ! le cher homme ! c'est même le seul avec lequel je puisse vivre ! Songez ! Il n'est pas un de ses défauts que je ne connaisse...

MADAME DE CHEVRIGNY

Restent les qualités.

HONORINE, *mettant la bûche au feu.*

Oh ! je suis tellement habituée à ses défauts qu'il me semble que je ne pourrai jamais m'habituer à ses qualités ! *(Elle rit et revient.)* Je plaisante ! Au fond, je l'adore !... Je l'adore, mais je ne l'aime pas... Alors ?... Je vois ça d'ici. Lui, il sera de bronze, moi de marbre... Quel groupe

pour une cheminée ! Non ! vraiment, vous n'avez pas un parti plus affriolant ?...

DARNIS

Ma chère amie, cette idée ne vient pas de nous... On sait un peu partout que Monsieur Martin Puech vous aime.

HONORINE

Qu'il est le seul homme propre qui désire m'épouser, le seul riche à qui une idée aussi saugrenue puisse venir !

MADAME DE CHEVRIGNY

Chère amie !

DARNIS

Monsieur Martin Puech est très agréable... Je lui trouve un certain piquant, du bon sens...

HONORINE

Vraiment ?

EMILIE, *entrant par le fond, après avoir frappé.*

Monsieur Martin Puech demande s'il peut voir Madame...

HONORINE

Oui, oui, faites entrer ! Je crois bien.

La femme de chambre sort. Tous se lèvent comme mus par un ressort.

HONORINE, *se dressant dans un franc éclat de rire.*

Ah ! non, non, mes enfants vous ne vous en irez pas ! Ça, je vous le promets ! Dieu me l'envoie ! Vous ne pensez pas que je vais laisser cette occasion de me faire un peu de bon sang...

DARNIS

Honorine, vous n'avez pas l'intention, je suppose...

ALLARD

Nono ! ce n'est pas sérieux !

ARNOULD

Vous n'allez pas faire ça !

HONORINE

Non ! je m'en priverai ! Vous négociez son bonheur et son avenir à cet homme, c'est bien le moins que vous lui demandiez son avis...

DARNIS

Ce serait une dérision, ma chère...

HONORINE

Mais une bonne blague tout de même, hein, Darnis, si je le mettais devant vous au courant des concupiscences qu'il vous inspire !

MARTIN PUECH, *entrant.*

Je ne vous dérange pas ?

HONORINE

C'est-à-dire que vous nous manquiez. Oui. Naturellement. Nous étions en train de parler de vous.

ALLARD, *bas aux autres.*

C'est stupide, par exemple !

MARTIN PUECH

Je ne vous demande pas de continuer.

HONORINE

Voyons, Messieurs, devons-nous continuer ? *(Darnis se dirige vers la porte.)* Ma parole, ces Messieurs me faisaient de vous le plus grand éloge. Ils ne tarissaient pas ! N'est-ce pas vrai, voyons ?

DARNIS

Absolument !...

MADAME DE CHEVRIGNY

Exact ! J'en suis témoin...

MARTIN PUECH

Je n'ai sans doute à leurs yeux que le mérite d'être votre ami. *(Il lui embrasse la main.)*

HONORINE

Surtout, Monsieur Arnould... qui se tait depuis votre entrée !... Bien que ne vous connaissant pas personnellement, il nourrit pour vous une admiration toute particulière !

MARTIN PUECH, *lui serrant la main.*

Monsieur... J'ai peu de titre à votre obligeance.

HONORINE

N'est-ce pas, Arnould ? Allons, dégèle-toi et ne te gène pas pour exprimer cette vieille sympathie.

MARTIN PUECH

Que je ne sais à quoi attribuer, si elle n'a rien d'ironique... Peut-être, Monsieur, avez-vous lu mon ouvrage sur les châteaux de la Loire ?...

ARNOULD

Votre ?... oui, oui... La Loire ?... précisément !

MARTIN PUECH

Monsieur est collectionneur ?

HONORINE

Non. Il est chemisier.

MARTIN PUECH, *affable.*

Mais il y a beaucoup de chemisiers qui...

MADAME DE CHEVRIGNY, *venant au secours de la situation.*

Je suis enchantée de vous rencontrer, Monsieur Martin Puech, j'en profite pour vous inviter à ma soirée du 22... samedi prochain, une soirée de musique. Vous voulez bien me faire ce plaisir ?

MARTIN PUECH

Vous êtes trop aimable de penser à moi. Comment ne saisirais-je pas, chaque fois qu'elle se présente, l'occasion d'approcher l'une des plus jolies femmes de Paris.

HONORINE, *bas.*

Le maladroit ! Me rendre jalouse au moment où il est question de son placement ! Un vrai coureur, cet homme-là ?

ALLARD, *entre ses dents.*

Le coureur de Marathon !

HONORINE, *même ton.*

Ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'avoir pour moi une affection tyrannique.

MARTIN PUECH, *s'approchant d'elle et se frappant la main de ses gants.*

Eh bien ! ma chère amie, vous avez reçu beaucoup de monde ces jours-ci ?

HONORINE, *aux autres, tout haut.*

Qu'est-ce que je vous disais ? Tigrotin, va !

MADAME DE CHEVRIGNY

Tigrotin !... Un nouveau surnom ? Je ne connaissais que l'autre, Roméo.

MARTIN PUECH

Vous voyez, oui... j'ai deux noms de baptême.

HONORINE

Il est jaloux comme un tigre, alors j'en ai fait tigrotin. Oh ! Tigrotin : vous un homme si correct, vous avez, ma parole, trempé vos chaussures dans le ruisseau jusqu'à la peau de vos guêtres !...

MARTIN PUECH

Je n'ai pas pu trouver de taxi par ce temps de chien. Je m'excuse.

HONORINE

Tenez, tenez, mon pauvre ami, prenez ce fauteuil, là, près du feu !... Mais si, mais si, ne faites pas de façons, chauffez-vous... et aussi un peu de thé froid ?

MARTIN PUECH

Je vous en prie...

HONORINE

Vous l'aimeriez mieux chaud, mais ici, nous le faisons froid. *(Revenant aux autres près de la table en versant le thé et regardant de loin Martin Puech, qu'elle a installé à la cheminée.)* La tisane, le cigare défendu par le médecin... Les pantoufles, je vois ça, tenez, dans cinq ou six ans ! Vous représentez-vous ce tableau, le tête-à-tête... à onze heures du soir... en revenant du théâtre... avant le dernier acte... Brrr !... Non, sérieusement, maintenant que vous avez l'objet en main, dites-moi que vous me comprenez ! Ça me fera plaisir !... *(Elle apporte sa tasse à Martin Puech.)* Voilà votre tasse, Tigro.

MARTIN PUECH, *près de la cheminée, se confondant en remerciements.*

Vous me l'avez même sucré !...

HONORINE, *désignant les autres.*

Tigro, vous permettez ? Nous sommes à vous dans une seconde.

MARTIN PUECH

Vous voyez... Je sentais bien que ma présence allait vous gèner.

HONORINE, *très haut, exprès.*

Du tout. Je termine seulement avec Arnould et Darnis une affaire de placement. Ils me conseillent vivement certaine valeur.

MARTIN PUECH

En effet, la situation de M. Darnis lui permet de se tenir au courant des bonnes occasions.

HONORINE, *avec une moue comique*

Oui, seulement, je faisais un peu la grimace.

MARTIN PUECH

Pas de mines d'or, surtout ! En ce moment !...

HONORINE, *le considérant avec une pitié infinie.*

Des mines d'or !... non ! C'est de l'or en barre... si vous voulez, mais j'aimerais mieux autre chose... de plus solide... *(Elle va aux autres, près de la table.)* Je suis gentille, hein ? Avouez, vous avez une frousse affreuse ? Voilà ! Je n'ai pas de rancune pour deux sous, mais à une condition, par exemple, à une seule, c'est que vous ne me parliez plus jamais de ce placement de mère de famille !...

DARNIS, *soulagé.*

Ma chère amie, vous êtes libre, entièrement libre, de disposer de votre vie...

ARNOULD, *battant en retraite à toutes jambes.*

Nous avons cru devoir parler dans votre in-

térêt et dans celui d'Henriette, mais une fois cette démarche accomplie...

HONORINE

A la bonne heure ! Et maintenant, malgré le plaisir évident que vous auriez à rester ici, malgré cette envie irrésistible, que je lis dans vos yeux de tenir compagnie à ce bon Martin Puech... *(Geste gamin.)* l'espace est à vous !...

DARNIS

Nous aurions d'ailleurs été obligés de vous quitter dans quelques minutes... Personnellement, j'ai pas mal de rendez-vous...

Ils disent au revoir. Darnis serre rapidement la main de Martin Puech qui se lève avec une correction qui a toujours l'air ensommeillée.

ARNOULD

Ne vous dérangez pas, je vous en prie... Excusez-nous...

MARTIN PUECH

J'espère que ce n'est pas moi qui vous fais fuir ?... *(A Arnould qui s'avance.)* Voudriez-vous être assez aimable pour me rappeler votre nom et votre adresse. Je me ferai un vrai plaisir de vous envoyer mon ouvrage.

ARNOULD

Très flatté !...

HONORINE, *à Madame de Chevrigny.*

Et un peu embêté !...

ARNOULD

Je n'ai pas de carte sur moi, 22, rue Notre-Dame-de-Lorette... Arnould...

MARTIN PUECH, *comme si le nom lui revenait.*

Ah ! parfaitement ! Parfaitement !

HONORINE, *à Madame de Chevrigny.*

Il a dû se commander une douzaine de chemises chez lui, il y a quelques années. Seulement, comme il a dû être estampé, il n'y a pas refichu les pieds. *(A Madame de Chevrigny qui lui serre la main.)* Pas vous !... J'ai besoin de vous une minute encore. Laissez partir les mâles.

ARNOULD

Alors... à un de ces jours, Honorine.

HONORINE, *du ton de quelqu'un qui n'ose jamais.*

C'est ça, je passerai te voir un de ces jours. Bonjour à Alice.

ARNOULD

Oui, cet hiver, elle n'a pas été très bien.

HONORINE

Il a fait si froid. *(Arnould sort.)*

ALLARD, *qui s'était tenu prudemment à l'écart, depuis le commencement de cette scène.*

Bonsoir, Nono...

HONORINE

Tu n'étais pas encore parti, toi ! Ah ! je te retiens, mon garçon !

ALLARD

Tu n'en as pas l'air.

Nono lui pince vigoureusement l'oreille.

HONORINE

Tiens, voilà comme je te serre la main ! Et c'est donné !

ALLARD, *en sortant.*

Aïe !...

HONORINE

Oui, tu aimerais mieux vingt-cinq louis... je n'en doute pas !

MADAME DE CHEVRIGNY

Comment me faire pardonner ma sotte présence qui vous a tant fâchée, ma chérie ?

HONORINE

En vous imposant une pénitence.

MADAME DE CHEVRIGNY

Laquelle ? Vous n'avez qu'à ordonner.

HONORINE

J'ai besoin d'avoir immédiatement une longue conversation avec Henriette. Je connais Roméo !... Si je ne le congédie pas, il va s'éterniser. Voulez-vous m'en débarrasser ?

MADAME DE CHEVRIGNY, *heureuse d'en être quitte à si bon compte.*

La pénitence est douce... Seulement, quel prétexte trouver ?

HONORINE

Pas malin !... *(A Martin Puech.)* Roméo, vous allez être un amour. Vous ne possédez pas le moindre taxi ? Mais Madame de Chevrigny, elle, possède sa Rolls !... Figurez-vous que j'ai une envie furieuse, oh ! mais furieuse, des deux petits vases chinois raccourcis que nous avons marchandés avant-hier, tous les deux, chez le père Dreyfus... J'ai peur qu'ils ne soient vendus et, comme ce sera demain dimanche...

MARTIN PUECH

A quel prix que ce soit, je les retrouverai, je vous le garantis !

HONORINE

Ce sera votre punition d'avoir marchandé.

MADAME DE CHEVRIGNY

Alors, venez vite, Monsieur, l'heure s'avance. Je suis enchantée de faire ce petit détour, si je puis vous être agréable à tous deux.

HONORINE, *bas à Madame de Chevrigny.*

En route, je vous autorise à le décourager.

MADAME DE CHEVRIGNY

Je lui parlerai de la pluie et du beau temps, mais lui ne cessera de me parler de vous.

HONORINE, *les reconduisant.*

Mais dites-moi, vous deux, hein ?... Ne me trompez pas !... Ah ! c'est qu'il a un culte pour vous, ce garçon-là... Regardez son petit air guilleret ! Enfin, Roméo, tenez-vous tranquille, je vous prie ! — *(Elle couvre leur sortie de sa voix. Quand ils sont dehors, elle rappelle Madame de Chevrigny. A l'oreille, sur un ton de confidence.)* Ne me le ramenez pas surtout ! *(Elles rient toutes deux. Madame de Chevrigny sort. Honorine appelle dans le couloir.)* Emilie !

Puis elle ferme la porte. Entre Emilie.

HONORINE

Veux-tu aller dire à Henriette que je l'attends immédiatement.

Emilie sort. Honorine allume nerveusement une cigarette. — Un grand temps. — Toute jovialité a disparu. La figure inexpressive et attentive à soi-même des gens qui ont l'habitude de vivre seuls. Mais, dès que sa fille entre, l'expression se retransforme, brusque, goguenarde, amusée.

HONORINE

Ratée, ta petite combinaison !... ratée, en plein !... Ah ! je te félicite de la trouvaille !... Un conseil de famille avec Arnould comme président... c'est trouvé !... Mais tu ne penses pas que je vais prendre cette histoire-là au sérieux ?... J'ai failli me fâcher avec eux... avec toi je t'avertis que pareille aventure ne m'arrivera pas !... A part quoi... faisons un brin de causette tout de même... c'est nécessaire... Tiens, passe-moi une autre cigarette... Alors, comme ça, tu veux marier ta mémère ?...

Honorine s'assied, les jambes croisées.

HENRIETTE, *lui tendant la boîte de cigarettes.*

Mais oui, tout simplement !

HONORINE

L'ennui, c'est que vous n'êtes pas très riches en partis.

HENRIETTE, *souriant, douce et calme.*

Tu sais, quand ils ne se présentent pas tout seuls... on prend ce qu'on trouve... Faute de merle blanc...

HONORINE

On prend des grives !... Alors, tu crois tout bonnement que...

HENRIETTE, *tout de suite.*

Mais oui, je le crois... Evidemment, une femme libre comme toi, cela peut te surprendre. Mais, il faut devenir raisonnable, ma petite Nono !... Tiens, ton briquet.

HONORINE

Il ne marche pas.

HENRIETTE

Il marchera... Il suffit de vouloir pour toute chose !... Voyons, ne fais pas cette tête !... Tu es restée tellement romanesque, au fond !... Il serait temps d'envisager la vie sous des couleurs plus réelles.

HONORINE, *un peu suffoquée.*

Il serait temps, en effet...

HENRIETTE, *imperturbable.*

Ça viendra... ça va venir...

HONORINE

Avec toi... évidemment... comme modèle !... Nous ne nous ressemblons guère moralement... quoique je sois ton portrait craché, quand j'avais ton âge... paraît-il !

HENRIETTE

On ne se ressemble jamais. Il y a l'écart d'une génération.

HONORINE

Oui, mais l'expérience personnelle que j'ai retirée de la vie, permets-moi de te le dire...

HENRIETTE

Non, je t'arrête... N'accuse pas, comme tu vas le faire, la fatalité de nos caractères, ni de la vie. Je ne crois pas plus aux fatalités des circonstances... les circonstances on les crée, et les caractères, on les adapte aux circonstances. En sorte qu'on est assez maître de sa vie, somme toute, ma petite Nono... beaucoup plus qu'on ne se l'avoue à soi-même. Nous autres, femmes, nous abusons de notre titre de faiblesse, mais nous pourrions être des *right women*... comme il y a

des *right men*... Et ce serait assez chic, avoue-le, de mériter ce titre.

HONORINE

Quoi ?... quoi ?... hein !... Oh ! ce style !... Mais j'ai affaire à un professeur ! Et puis, tu vous envoies ça carrément... Où est ton portefeuille, où sont tes notes de la Sorbonne ?...

HENRIETTE

Mais non, chérie... non... Il n'y a aucune pédanterie de ma part... Tu es un être adorable, ingénu, qui est resté enfant et qui le demeurera peut-être jusqu'à la fin de ses jours. Eh bien ! ne t'effare pas parce qu'aujourd'hui, je te parle posément, sur un ton plus grave que nous n'en avons l'habitude.

HONORINE

Ça, par exemple !... c'est le comble. C'est moi qui avais résolu de te demander des comptes, des explications, et passe-moi le terme, de t'engueuler, comme tu le mérites pour cette scène saugrenue... et c'est toi qui me fais de la morale !... Et je suis là à t'écouter gentiment sur une chaise, comme si j'étais en pénitence... Ah ! c'est bien la vie d'aujourd'hui, tiens...

HENRIETTE

Mais, ma petite Nono, j'ai grandi... tandis que toi...

HONORINE

Moi, j'ai vieilli, tu ne me l'envoies pas dire !... Eh bien ! non. L'extraordinaire, c'est qu'à quinze ans, tu étais déjà pareille... « Assieds-toi, maman... Ne fais pas ça... Ne va pas là, ce n'est pas correct !... » Tu avais moins de style, si tu veux, mais tu m'as tellement entraînée à t'obéir que j'en ai pris l'ha-

bitude. Et c'est peut-être là mon plus grand tort !... Oui, car à force de te faire écouter, tu as cru que tu pourrais disposer entièrement de moi. Aujourd'hui, tu te heurtes à mon refus, et t'en voilà mortifiée, irritée.

HENRIETTE

Oh ! m'obéir, n'exagère pas !... Si tu m'avais seulement écoutée dans certaines circonstances... Je n'ai jamais eu tant d'influence sur toi...

HONORINE

Je ne t'obéis pas en tout ?... C'est-à-dire que je t'obéis automatiquement dans le traintrain de la vie sans même y réfléchir. Il m'arrive de ne pas pouvoir me commander une robe sans toi, parce que je me dis intérieurement : « Si tu choisis cette ceinture vert billard... oh ! je la vois d'ici, elle va te dire d'un petit air pincé : C'est pour faire quoi ? Un coussin, une ombrelle, un abat-jour ? »...

HENRIETTE

Je crois que tu exagères beaucoup mon intervention.

HONORINE

Non ? Ça n'est pas vrai ? Que tu sois mon professeur de maintien, passe encore, que tu rectifies tout haut quand je demande de l'eau de seltz : « On dit un soda », je ne m'en formalise pas... Ce n'est rien. Mais il y a des cas tout de même ! Tiens, au restaurant de la Cascade, ces jours-ci, quand nous avons été prendre le thé, c'est toi qui as payé... Oh ! le plus naturellement du monde. Ton élève, je te le répète, passe, mais avoir l'air de ta gouvernante, ça non ! Tout de même, mon bichon, ça devient à mourir de rire !...

HENRIETTE

Toutes choses qui ne font nullement partie de notre discussion actuelle !

HONORINE, *commençant à ne pouvoir plus se retenir.*

Pardon, pardon ! C'est que ça en fait terriblement partie ! Dans cette maison, ce sont les rôles renversés ! Si je ne t'avais pas laissée prendre cette habitude de me traiter en pauvre d'esprit, tu ne me parlerais pas, aujourd'hui, sur ce petit ton suffisant et supérieur, qui n'est pas de circonstance... je t'assure...

HENRIETTE

Je ne prends aucun ton supérieur ; je te crois même moins légère qu'il ne t'a plu de le paraître. Peut-être as-tu volontairement abrité ta vie sous cet aspect capricieux qui t'est naturel, certes, mais que dément parfois ta volonté brusque ou réfléchie.

HONORINE

Comme aujourd'hui, n'est-ce pas ?... C'est que la prétention, que l'on vient d'élever, de me sacrifier dans un mariage qui me mettrait d'accord avec la société, mais qui serait pour moi la pire des fins, cette prétention-là est abusive et me fend le cœur... parce que l'idée vient peut-être de toi !

HENRIETTE

Ce n'est pas vrai !

HONORINE

Tant mieux pour toi, alors !

HENRIETTE

Tu as vécu en dehors de la société, et ceux qui vivent en dehors d'elle, la société ne se permet

pas de leur poser la plus petite question gênante. Malheureusement, tu as une fille...

HONORINE

Je te prie... n'est-ce pas ?...

HENRIETTE

Laisse-moi achever... une fille qui, non seulement accepte la société, mais a la plus grande hâte de se ranger sous sa loi. Alors ?... Ce jour-là, la société, autant elle était indulgente à celle qui vivait en dehors d'elle, autant elle devient rigoureuse pour celle qui veut prendre rang. Alors, elle se fait malotrue, la société, même grossière... elle pose des conditions et il n'y a rien d'étonnant qu'elle exige l'expiation des fautes qu'elle imagine qu'on a commises contre elle.

HONORINE

On ne peut mieux dire!... Expiation n'est pas trop ! Je vois que tu te rends compte!

HENRIETTE

Trouves-tu plus juste que ce soit moi qui la subisse, cette expiation ? Moi qui n'ai pas encore joui de la vie, moi qui suis innocente de tout, et qui devrai te faire, à vingt ans, le sacrifice de tout ce que je peux espérer de bonheur ? Voilà ce que je te prie d'envisager posément, ma petite chérie, sans colère facile qui coupe court à toute réponse je le reconnais, mais qui complique singulièrement les choses, au lieu de les simplifier. Il y a une situation de mère à fille, des responsabilités à endosser, une bonne fois pour toutes, qu'il faut que nous envisagions de front. Toute notre vie va en dépendre.

Silence.

HONORINE

Soit ! C'est grave, en effet ! Nous voilà à un tournant où j'entrevois que tout ce que nous avons eu de bonheur réciproque, d'intimité charmante, va s'arrêter brusquement, et peut-être pour toujours, et ta vieille maman en éprouve, à l'avance, une tristesse infinie... Seulement... seulement, avant de me soumettre à mon juge, laisse-moi deux secondes pour m'habituer à cette idée, que c'est ta petite tête blonde, cette jeune figure de joueuse de tennis pour magazine illustré, qui va être mon tribunal et ma sentence... Si tu savais ce que c'est comique, avec ta frimousse, de t'entendre prononcer ces mots d'avocat correct et compassé. C'est un contraste si extraordinaire, si... terrible... que... que... tu vois j'en ai laissé éteindre ma cigarette !

HENRIETTE

Ce contraste, à qui en revient la faute ?... Il est à l'image de ma vie. J'ai plus que mon âge... Mais toi, n'es-tu pas restée terriblement plus jeune que le tien ?

HONORINE, *éclatant et se levant.*

Mais non... mais non... sale moutard ! Tu m'exaspères à la fin !... Vous êtes extraordinaires, vous, les jeunes ! Vous croyez tout savoir... Est-ce que tu connais ta mère ?... As-tu pénétré son âme et sa vie ?... Du tout !... Tu la vois conventionnellement... comme une fille voit sa mère... c'est-à-dire avec les yeux des autres... Tu établis ton opinion sur ce que tu entends dire d'elle, sur des potins, sur des remarques superficielles et mondaines. « Elle est comme ci... elle est comme ça... il n'y a rien à faire !... » J'entends les conversations d'ici ! Mais le vrai moi, le moi

privé, le personnage réel, grave, as-tu jamais été à même de le découvrir ?... Non ; puisque nous-mêmes, nous ne le montrons pas, puisqu'on se crée un personnage, plus ou moins factice, pour le monde et la cantonade... Entre une mère et une fille, il subsiste une barrière infranchissable. Et quand nous nous embrassons tendrement, les bras au cou, c'est toujours au-dessus de la barrière !...

HENRIETTE

Ce qui est vrai pour une mère est aussi vrai pour une fille ! Si je ne te connais pas à fond, peux-tu prétendre me connaître mieux?... Ce que j'ai été obligée de te cacher, ce n'est pas l'âme d'une femme qui s'éveille, les émois des sens, ce sont mes meurtrissures d'enfant, les humiliations que m'a fait subir notre vie irrégulière, des heurts continuels dès que j'ai été en âge de me rendre compte...

HONORINE

Me les cacher ! Allons donc ! Mais, ma pauvre enfant, si tu ne m'as pas déclaré de guerre ouverte, — c'est une justice à te rendre, — tu t'es ingéniée, par contre, depuis des années, à me faire sentir ta réprobation perpétuelle. Et, si tu as rougi de ta mère, je ne l'ai pas ignoré... Il y a des silences qui sont pires que des paroles... Ah ! tu m'en as mis des linges mouillés sur les épaules !...

HENRIETTE

Ah ! c'est que j'en ai eu de la glace dans les veines !... Puisque tu me parles ainsi, j'ai le droit de te révéler que j'ai souffert atrocement... tu m'entends... au point de vouloir te quitter et même, à un moment, me faire religieuse. Puis,

j'en ai pris mon parti, j'ai apprivoisé ma douleur, vécu avec mon mal !... et j'ai mieux aimé, peut-être, te considérer, en effet, comme un étourneau raisonnable, que d'avoir à condamner tes actes.

HONORINE

Quels actes ? Ma vie, du jour où je suis devenue responsable de ton avenir, a été exemplaire, je te prie de le croire !

HENRIETTE

Ça, vois-tu, c'est comme lorsqu'on dit à un enfant : « Dès que tu as été malade, ne t'ai-je pas donné tous les soins ? » C'était auparavant qu'il fallait le soigner, l'enfant, qu'il fallait l'empêcher de se contaminer ! Va, j'ai plus souffert de ton passé que je n'ai souffert de ton présent... Crois-tu qu'elle a été gaie, ma jeunesse ? Même dans l'institution, où mes camarades me faisaient comprendre cruellement qui j'étais : « ... Sa mère a des amants !... » Ah ! oui, « sa mère » !... Et à Biarritz, à Bagnoles-de-l'Orne, l'été, penses-tu que les lèvres d'homme qui m'effleuraient distraitement le front, je ne sentais pas que ce n'étaient pas celles d'un père ?... Oui, je sais... tu m'as fait voyager, tu as eu tout le tact désirable...

HONORINE

J'ai fait, je crois, ce qu'il fallait pour épargner ton enfance.

HENRIETTE

On n'épargne rien ! Lorsque je suis revenue d'Allemagne et que j'ai été obligée de donner mon passeport à la frontière, j'avais quinze ans, alors...

HONORINE

Eh bien ! quoi ?

HENRIETTE

Tu me l'as redemandé dès mon arrivée à Paris : « Et ton sauf-conduit ? » Je te l'ai lancé en criant : « Je ne tiens pas à le garder va ! Si tu crois que c'est gai de lire dessus cette inscription : « Père inconnu ».

HONORINE

Ma pauvre petite, oui, je me souviens, comme si j'y étais encore... tu as claqué la porte.

HENRIETTE

Tu m'as entendue claquer la porte, mais t'es-tu douté que la petite fille montait dans sa chambre pour étouffer ses sanglots et que, pour la première fois, elle s'est mise à maudire toute l'injustice et la saleté de la vie ?...

Elle va s'asseoir, la tête tournée de l'autre côté de sa mère, et refoule des larmes.

HONORINE

Ma chérie... ma pauvre petite Henriette... Je sais bien que tu as souffert... ce que je donnerais de ma vie pour que ces souffrances t'aient été épargnées !... Tiens, tu me bouleverses. Je t'aime tant !...

HENRIETTE, *se relève et va près de sa mère.*

Eh bien !... c'est justement... alors ? Si tu m'aimes... j'ai tellement souffert de notre irrégularité à toutes deux !... Maman... j'en ai horreur... Oh ! mais une horreur !...

HONORINE

Je le sais.

HENRIETTE

Une occasion inespérée s'offre... inespérée... le

grand monde... le faubourg... mes rêves... et par-dessus le marché, l'amour... Même de son côté ! Du mien, c'est de l'adoration... Tu ne prétends pas que ce mariage ne soit pas exceptionnel !...

HONORINE

Je dis que la condition qu'on pose à la base est pour moi inacceptable.

HENRIETTE

Mais, à la fin, pourquoi ? Ce mariage, il y a des années que nous l'espérons tous !... tous ceux qui t'aiment te l'ont conseillé... Il est naturel, logique. C'est la paix pour tes vieux jours quand ils arriveront... le camarade... l'ami dévoué...

HONORINE

Je t'en prie, ne discutons pas. Je ne veux plus recommencer à me disculper comme une enfant... Je dispose de ma vie et voilà tout... Je ne veux pas faire de Martin Puech autre chose que le meilleur de mes amis. Telle est ma fantaisie. Juge-la excessive, monstrueuse, mais prends-en ton parti... Ah ! dans quelle extraordinaire famille désires-tu entrer ?

HENRIETTE

Mais, note qu'ils ne précisent pas !

HONORINE

C'est encore bien aimable de leur part.

HENRIETTE

Ils ne connaissent pas Martin Puech personnellement. Ils l'ont désigné, simplement, parce qu'ils savent que...

HONORINE

Que c'est le seul homme qui consentirait à m'é-

pouser, au moins le seul que je connaisse ! Il y en a peut-être d'autres !... enfin, ils me laissent le choix du parti, pourvu qu'ils réunissent toutes les conditions ! C'est encore bien aimable à eux !

HENRIETTE

Mais je t'assure que...

HONORINE

Non, ne discutons pas ! C'est insoutenable... Tu m'as donné le seul argument qui puisse me toucher... ta douleur... Si nous étions des êtres de roman, ce serait facile de satisfaire tout le monde. La mère se sacrifie, les deux cortèges, la noce... Je vois ça !... Par malheur, nous sommes dans la vie, il y a une suite à la dernière page du dénouement. Cette suite, c'est vingt à vingt-cinq ans de vie conjugale, sans amour... Merci ! Je ne suis pas assez vieille pour des négociations de ce genre. J'ai encore quelques belles années devant moi. Toi mariée, je ne disposerai pas mal de ma liberté, sois tranquille... ta mère n'offensera jamais sa fille, même dans ses amitiés les plus proches... Mais je jouirai de la vie, je voyagerai, je me ferai une existence remplie d'art et de camaraderie... Que veux-tu, c'est égoïste de ma part, mais dis-toi bien aussi que Nono était née une sincère, une amoureuse... Maintenant qu'elle a passé l'âge de l'amour, elle ne demande pas mieux que d'y renoncer à tout jamais, mais précisément qu'on n'exige pas d'elle, même par esprit d'abnégation, qu'elle prostitue ses vieux jours.

HENRIETTE

Oh ! ce mot, ce mot... vraiment !

HONORINE

Tais-toi... J'arrête sur tes lèvres une réflexion

injuste... et peut-être infâme... Toi, ma fille, tu es la dernière à pouvoir mesurer le degré de ma sincérité... la sincérité qui a présidé à tous les actes de ma vie, même si les autres en ont jugé autrement. Je l'affirme ! Penses-tu que si je n'étais pas cet être absolument sincère, je ne vous jouerais pas, à toi et à ta belle famille, un petit tour que vous n'auriez pas volé... parfaitement... je ferais un simulacre de mariage... après quelques mois, un bon divorce et adieu mes enfants... J'en suis incapable ! Je ne suis pas sûre que toi, tu ne souscrirais pas à cet expédient si je te proposais de le mettre à exécution, mais moi, je me reprocherais d'avoir causé le malheur et le ridicule d'un homme que je ne veux pas pour mari, mais qui a toute mon estime et mon affection.

HENRIETTE

Qui te propose de pareils trafics ?... Je réclame mon bonheur, seulement...

HONORINE

Mais, sapristi, demande-le à l'homme que tu aimes et que tu as choisi... celui qui a la possibilité de te le donner.

HENRIETTE

Pas plus lui que toi !... Mon bonheur est hélas aux mains des autres ! Je n'en dispose pas, c'est affreux. Il faut qu'on le négocie... Fernand subit comme moi la fatalité d'un état de choses préalable contre lequel il ne peut rien. Je ne discute pas si oui ou non la condition qu'on met à ce mariage est abusive... Mais je dis qu'un seul être, s'il le veut, peut faire mon bonheur... Oui, il ne dépend que de ma mère, et elle le refuse !

HONORINE

Parfaitement ! Le devoir a ses limites. Je t'ai

faite belle, fortunée et parfaitement éduquée... Je suis quitte envers toi. Pour une désillusion, tu ne te doutes pas des richesses que contient l'avenir ! Ce chagrin passera plus vite que tu ne le penses... Tu n'aurais obtenu ce que tu crois le bonheur qu'à un prix honteux, qu'aucune obligation, aucune morale ne peut me contraindre à payer... Non, je n'ai pas ce devoir-là, je l'affirme... et tiens... je suis toute tremblante d'indignation d'avoir à te le redire une fois.

HENRIETTE

En mettant au monde des enfants qui n'ont pas droit au même bonheur que les autres, qui ne sont pas appelés aux mêmes prérogatives, on se crée des devoirs qui dépassent ceux, bien légers, que tu as consentis jusqu'ici à ta fille !

HONORINE

Je n'ai pas accompli tous mes devoirs maternels ?

HENRIETTE

Non ! Pas tous.

HONORINE

Répète-le.

HENRIETTE

Non... pas de sacrifices, en tout cas, proportionnés à l'injustice de ma destinée et de ma naissance.

HONORINE

Qu'en sais-tu ?... Ah ! je ne t'ai pas fait de sacrifice ? Eh bien, devant une affirmation aussi inique, je vais te révéler ce dont tu n'as peut-être aucun soupçon !... Pour toi, j'ai déchiré mes entrailles et mon cœur... sache-le ! Pour toi seule, je te le jure !... Je t'ai sacrifié ma dernière ten-

dresse, quand tu es arrivée à un âge où ton avenir pouvait en souffrir, quand je t'ai reprise chez moi, l'être qui avait alors mon affection depuis plus de cinq ans, ma dernière illusion d'amour... j'ai eu le courage de m'en séparer.

HENRIETTE

Je n'ignorais pas, en effet, qu'il y avait eu dans ton existence une séparation déchirante.

HONORINE

Affreuse... affreuse... comme la mort ! Mais tu ne savais pas que c'était pour toi ! Cela, je te l'apprends, parce que c'est l'exacte vérité. Tous les moyens de nous unir, nous les avions essayés. Nous nous heurtions à une de ces fatalités qui sont si nombreuses, mon enfant, dans la vie et qui rendent tout rapprochement légal impossible. Pourtant, cette tendresse réciproque était appelée encore à nous fournir bien des années heureuses. J'ai eu l'énergie, en plein amour, de rompre, de rendre la liberté à cet homme en déchirant mon bonheur !... Ce que j'ai souffert, mon Dieu, ce que j'ai souffert, personne ne s'en est douté ! A ses yeux à lui, la raison de notre séparation ne sembla pas valable. Il me disait : « Une fille, une fille de seize ans qui va bientôt être libre de disposer de son sort. » Eh bien ! non, ma résolution était prise, je ne devais plus t'éloigner. Je voulais que la place fût nette... Elle l'a été ! A quel prix... Ah ! que viens-tu de me forcer à te dire, ma chérie ?... J'aurais mieux aimé perdre les yeux, la raison, que sais-je !... plutôt que de renoncer à cet amour !... Lui se raccrochait... Il me suppliait !... oh ! le dernier jour !... notre dernier rendez-vous aux environs de Paris, à Bois-le-Roi !... Mon Dieu, mon Dieu, j'y repense quelquefois en tremblant !...

J'avais le pouvoir pourtant de ne pas laisser s'en aller là-bas, pour toujours, cette silhouette que je vois encore au tournant du chemin, le dos voûté par les larmes, et qui emportait tous les restes de ma jeunesse... Ah ! l'adieu !... l'adieu !... toi, qui commences, si tu savais ce que c'est que l'adieu !... et quand je suis rentrée, tu dormais, toi, toi, la cause de tout... Il était tard, je me suis approchée de ton lit de jeune fille, ces lits que l'on fait tout blancs, avec des rideaux de tulle et de rubans... Je t'ai embrassée comme tous les jours... « Bonsoir, maman », vite tu t'es retournée... la tête sur l'oreiller... Et moi, moi... j'ai commencé, cette nuit-là, les plus effroyables insomnies qu'une femme puisse subir !... Oh ! je ne t'ai pas sacrifié grand'chose, en effet, ma petite... Non, simplement ça... ma vie, mon cœur... Est-ce que ça compte, hein ?... Pourtant, j'ai cru que j'en mourrais... Mais, il en a été de ce sacrifice comme du baiser que je t'ai donné ce soir-là. Le meilleur, le plus profond que des lèvres puissent donner... tu ne l'as pas senti... Voilà... voilà... et je te le redonnerais maintenant, même après t'avoir tout dit, que tu ne le sentirais pas encore !

HENRIETTE, *à la table, levant la tête dans un cri immense de détresse.*

Maman !

HONORINE

Quoi ?

HENRIETTE

Maman !

HONORINE, *effrayée de l'intensité de ce cri.*

Qu'as-tu ?

HENRIETTE

Maman !

HONORINE

Mais parle... Tu m'effraies... qu'est-ce que tu as ?

HENRIETTE

Maman... si ce mariage ne se fait pas... je me tuerai.

HONORINE, *épouvantée.*

C'est à ce point ?

HENRIETTE

Oui... je me tuerai.

HONORINE

Ma petite !...

Henriette pleure, la tête dans les coudes. Grand silence. Honorine, après lui avoir caressé le front, puis avoir maîtrisé son émotion avec effort, parlant à voix un peu saccadée, lente.

Je suis persuadée que tu ne fais pas habilement appel à ma sensibilité... Je suis sûre que le désespoir que tu exprimes, tu l'éprouves réellement... Je te plains. Oh ! je te plains de toutes mes forces... Je suis prête à te venir en aide par n'importe quels moyens... même l'éloignement de toi, décide... ordonne... mais il ne faut pas non plus que cette conversation aboutisse à une ambiguïté... ou de ta part à une fausse interprétation... Je bride mon émotion, et je te redis encore, après avoir tout bien réfléchi... bien pesé, et en opposant à cette fatalité ce dont je dispose encore de sang-froid et de bon sens... « Non, ma chérie »... Exige de moi telle peine, telle mortification que tu voudras, fût-ce la séparation, je te l'accorderai. Mais le reste, n'y compte pas, prends-en ton parti tout de suite, car...

HENRIETTE

Oh ! je le sens bien... rien à faire !... Personne ne viendra à mon secours... Ah ! quand j'étais petite, au moins, je pouvais appeler quand j'avais du chagrin... Maintenant, je pourrais m'user en vain des heures à crier contre le bois de ce fauteuil !... Maman !... ma petite maman... tu ne peux donc rien pour moi !...

HONORINE

Henriette !... Henriette !... Je voudrais au contraire venir à ton aide... te remettre dans le droit chemin !... mais tu n'es plus toi-même.

HENRIETTE

Allons donc... J'ai toujours été pareille... seulement je bluffais, je crânais... Au fond, j'avais raison d'opposer une attitude à mon malheur... Je savais trop d'avance que la vie ferait de moi une victime !...

Elle se lève brusquement.

HONORINE

Où vas-tu ?...

HENRIETTE

Oh ! n'aie pas peur !... où veux-tu que j'aille, moi qui ne savais pas ce que c'était que pleurer. Je vais simplement tâcher d'épuiser mes larmes en une nuit... ce sera toujours ça de moins ! si l'on ne peut pas épuiser son chagrin !

HONORINE

Voyons, ne nous quittons pas fâchées... que cette conversation ne nous ait pas éloignées l'une de l'autre... Au moins, si tu ne veux pas que nous nous embrassions, tends-moi la main en bonne

camarade... Rien de grave ne nous sépare... ta main, je t'en prie !...

Henriette sort en claquant la porte. Nono reste seule, désappointée, pensive, puis fait un grand geste de lassitude et sonne. Emilie entre.

HONORINE

Mes pantoufles... un saut de lit ou un peignoir... N'importe quoi, vite ! Prépare mon lit... je dînerai dans ma chambre... je me couche. *(A Emilie qui reste en place, elle indique, d'un grand geste, l'excès de lassitude auquel elle est arrivée.)* Oh ! Oh !...

EMILIE

Oui, je m'en doute... Il n'y avait qu'à les voir arriver !...

HONORINE

Oh ! tu sais, tu sais... j'en ai... j'en ai par-dessus la tête... Va-t'en, tiens, je ne sais plus où j'en suis !

EMILIE, *ronchonnant.*

Eh bien, vous avez de la bonté de reste ! A votre place, par exemple !

Elle sort.

UNE VOIX, *par la porte du fond, en même temps.*

On peut entrer ?

HONORINE

Non... non. *(Entre Madame de Chevrigny.)* Ah ! c'est vous !...

MADAME DE CHEVRIGNY

Une seconde... Je vous rapporte les deux vases achetés...

HONORINE

Oui, ce n'était pas la peine de vous déranger...

Il n'y avait qu'à les faire envoyer... surtout que j'ai le cœur à les regarder, oui !... Je viens d'avoir une scène avec ma fille... abominable !... ah ! j'en ai par-dessus la tête !.. ce que la vie va être gaie maintenant pour toutes deux !

MADAME DE CHEVRIGNY

Vous avez peut-être eu tort de provoquer une discussion. Il valait mieux nous en remettre le soin.

HONORINE

Un peu plus tôt, un peu plus tard.

MADAME DE CHEVRIGNY

Ecoutez... j'ai semé Roméo au coin de la rue...

HONORINE

Oh ! ne prononcez pas même son nom à celui-là ! Je ne veux plus en entendre parler jamais de cette histoire !... de ce cauchemar ! Qu'on me laisse !... j'ai du chagrin, voilà tout ! De toutes parts, je reçois des horions, c'est injuste.

MADAME DE CHEVRIGNY

Je ne faisais qu'entrer et sortir pour vous rendre compte de la mission que vous m'aviez confiée... j'ai moi-même un dîner de douze personnes chez moi, ce soir, il faut que je me coiffe et que je m'habille. Allons, bonsoir. Vous avez besoin de repos et de solitude. Nous vous avons excédée, et dites-vous bien que tout ça s'arrangera.

HONORINE

Oh ! je me connais ! Je supporte mal ces histoires-là... je vais me coucher pendant trois ou quatre jours... C'est mon seul remède... Je suis comme les bêtes devant la douleur, j'ai une lâ-

cheté physique qui fait que, lorsque je souffre trop, je me couche, je dors... et, quand je ne dormirai pas, je fumerai vingt boîtes de cigarettes, refeuilleterai toutes mes partitions. Ah ! tous les *Petit Duc* du monde y passeront ! *(Emilie est entrée et apporte le peignoir.)* Ça va... et mes babouches grises, les vieilles...

En sortant, Emilie a donné l'électricité des lampes, la chaise longue sur laquelle s'est jetée Honorine est éclairée.

MADAME DE CHEVRIGNY

Dites-moi... dites-moi... mais vous ne manquerez pas à ma soirée samedi... j'espère.

HONORINE

En plein. Ne comptez pas sur moi.

MADAME DE CHEVRIGNY

Oh ! c'est impossible ! D'abord il faut vous distraire ! Ce sera excellent pour vous, et pour Henriette aussi.

HONORINE

Elle et moi, nous allons être brouillées pendant des semaines.

MADAME DE CHEVRIGNY

Justement, cela vous imposera une détente de quelques heures. C'est excellent pour toutes deux. Ecoutez, je tiens à vous avoir... D'abord, c'est de la musique. Vous rencontrerez des amis...

HONORINE

Les amis, je les ai assez vus !... Pour le restant de mes jours. Promettez-moi au moins des têtes que je n'aurai jamais vues.

MADAME DE CHEVRIGNY

Vous trouverez en tout cas un camarade d'enfance, du moins à ce qu'il m'a dit lui-même... quelqu'un qu'on m'a présenté ces jours-ci, un homme charmant.

HONORINE

Qui cela ?

MADAME DE CHEVRIGNY

Monsieur de Jussieux !

HONORINE

Jussieux ! De passage à Paris, alors ?

MADAME DE CHEVRIGNY

Définitivement, je crois bien.

HONORINE

Pas possible ! Il y a je ne sais combien d'années qu'il était consul de Turquie.

MADAME DE CHEVRIGNY

Mais, chérie, vous semblez oublier qu'il y a eu la guerre ! que les relations diplomatiques ont été rompues avec bien des pays.

HONORINE

C'est vrai, mais je pensais que les consuls ça se transportait d'un pays à un autre...

MADAME DE CHEVRIGNY

Alors, vous viendrez ?...

HONORINE

Grand merci ! Je n'ai aucune envie de me montrer à un monsieur qui ne m'a pas vue depuis tant d'années. Si vous n'avez que ce genre de dis-

tractions à me proposer ! Non, sérieusement ; je suis à bout, j'ai un besoin infini de solitude.

MADAME DE CHEVRIGNY

Entendu, je n'insiste pas. Je me sauve, je vous téléphonerai demain matin pour prendre des nouvelles.

HONORINE

Trop gentille !

MADAME DE CHEVRIGNY

Ne bougez pas. *(Montrant les vases qu'elle a posés sur une commode.)* Trois cent soixante-cinq francs !

HONORINE

Ça ne m'étonne pas, il s'est fait empiler de trois louis.

Madame de Chevrigny sort. Emilie, qui est revenue, est à genoux aux pieds de Nono et raccommode le bas de sa jupe.

HONORINE

Qu'est-ce que tu arranges là ?

EMILIE

Je fais un point au bas du peignoir. Vous avez failli mettre le pied dedans.

Un temps. Emilie pose la lampe basse à terre, de façon à mieux éclairer le bas de la robe.

HONORINE

Tu as entendu ?

EMILIE

Quoi ?

HONORINE

Ce nom qu'elle vient de prononcer, Jussieux, ça ne t'a pas frappée... ça ne te dit rien... Jussieux ?

ÉMILIE

Non, je ne me rappelle pas.

HONORINE

Moi, ça m'a donné des palpitations. Voyons, Jussieux... j'ai dû t'en parler tant de fois... oh ! c'est loin !... c'est le bout du monde... mon premier amour romanesque de jeune fille. Tu te rappelles Toulouse, la préfecture, le cours de danse !

ÉMILIE

Ah ! oui, je n'avais pas retenu le nom, oui... oui... un petit bonhomme dont vous m'avez parlé.

HONORINE

Un petit bonhomme qui a maintenant... attends... diable, qu'est-ce qu'il doit avoir, le petit bonhomme !... attends, attends, c'était en 1890... 91... Il avait alors vingt-quatre à vingt-cinq ans, au plus... Tu vois que ça lui donne une pièce de cinquante-deux ou cinquante-trois ans.

ÉMILIE, *les épingles entre les dents.*

Si Madame veut bien se tenir droite. Sans quoi, je vais faire l'ourlet trop court !... Et vous ne vous êtes jamais rencontrés depuis ce temps-là ?

HONORINE

Pas que je sache ! Nous l'avons même évité... pendant des années... Depuis, nous nous sommes rencontrés peut-être... mais nous ne nous en sommes pas aperçus ! Tiens, ça a été exactement la même aventure qui arrive à ma pauvre fille, tout se répète !... Nous étions quasiment fiancés depuis des années !... Pense donc, nous passions ensemble toutes les vacances... et c'était d'un pur !... pas ça ! Rien qu'un baiser de temps en

temps, mais on s'aimait ! On s'aimait comme des fous littéralement... Les jeunes gens, n'est-ce pas ?

ÉMILIE, *à genoux toujours et arrangeant la robe.*

Et alors... qu'est-ce qu'il y a eu déjà ?...

HONORINE

Et alors, rien, l'éternelle histoire, l'histoire que je fais si tristement revivre à ma fille !... Je n'étais pas assez riche, pas assez bien née. Les parents n'ont pas voulu, lui n'a pas osé enfreindre l'ordre, mais il a senti qu'il fallait qu'il disparût pour toujours, sans quoi, si j'avais continué à le voir, ah ! je ne sais pas ce que je serais devenue ! Jussieux !... Jussieux ! Dieu qu'il était beau !... Il a toujours vécu à l'étranger. J'ai entendu dire qu'il a fait des conquêtes célèbres, qu'il a eu des aventures scandaleuses !... Séduisant et jeune comme il était, ce n'aurait pas été un homme fidèle... Que c'est loin... Mon Dieu !... que c'est loin !... Oh ! ne coupe pas le fil avec tes dents, ça m'horripile !...

ÉMILIE

Je vais avoir fini.

Elles restent encore, l'une droite, l'autre à genoux. Grand silence méditatif.

HONORINE

Dis donc ?

ÉMILIE, *toujours les épingles dans la bouche.*

Hein ?

HONORINE

Dis donc. Sais-tu à quoi je pense ?... Ce serait fou, évidemment, irréalisable... Mais enfin...

ÉMILIE

Pas si fou que ça !

HONORINE

Tu as compris ?

ÉMILIE

Il faudrait être une bête...

HONORINE

Ah ! c'est que dans une situation comme la mienne, devant la douleur de cette malheureuse, les hypothèses les plus extravagantes vous viennent à l'esprit... Pauvre fifille !...

ÉMILIE

Oh ! si c'est pour elle, alors...

HONORINE

Si tu l'avais entendue tout à l'heure, c'était si touchant són cri de détresse... Maman... maman... comme on crierait : sauve-moi, au secours !... Que faire ? Que faire... Je suis comme dans certains cauchemars... J'ai un ordre obscur à exécuter, on m'a donné une forêt à traverser. Je lutte... Il faut en sortir... je lutte...

ÉMILIE

Oui, il faut tout tenter pour sortir de là... tout, mais pas Madame Martin Puech.

HONORINE

Mais n'importe quelle hypothèse possible, je l'accueillerais, sauf celle-là... Alors... tout à coup, j'entends ce nom à mes oreilles, je tique, n'est-ce pas... mon devoir est de regarder de n'importe quel côté, s'il n'y a pas une lueur d'espoir au fond de cette obscurité... Songe, si au lieu de cette fin de vie desséchée, affreuse... qui m'attend... qu'on exige... ç'allait être le soleil, la lu-

mière... ah ! mon Dieu !... seulement, avec ce visage, comment veux-tu que j'ose me présenter à cet homme après vingt-six ou vingt-sept ans... Non... je n'oserai pas !... Pourquoi sauter sur des chimères pareilles !... Décidément... je me couche, tiens, et je ne sortirai pas de huit jours.

La robe est raccommodée.

ÉMILIE, *rangeant la boîte et remettant la lampe à sa place.*

Mais si vous voulez bien réfléchir, c'est qu'il doit avoir passablement vieilli lui aussi, de son côté.

HONORINE, *souriant.*

A moins qu'il soit resté toujours très gentil !... Jussieux !... Est-ce qu'on m'a rapporté la robe rose que j'avais envoyé retoucher... la robe de soie ?...

ÉMILIE

Oui, hier... Je l'ai accrochée dans la roberie.

HONORINE

Je ne l'aime pas, cette robe... Il me semble que je suis ridicule là dedans... Elle est trop jeune pour moi.

ÉMILIE

Pourtant, le drapé en biais du corsage est très joli.

HONORINE

Allume !

Emil'e donne toute la lumière.

HONORINE, *se regardant tout de suite dans la glace.*

Mon Dieu !... Mon Dieu !... Dans ces deux dernières années, j'ai encore tellement vieilli ! Regarde-moi ces yeux !... ce ravage ! Je ne suis plus que l'ombre de moi-même !... *(Elle se regarde len-*

tement.) Eh bien, moi qui, au mois de janvier, avais pensé à ne plus me teindre les cheveux !... Crois-tu, quelle chance que je sois retournée chez le coiffeur !

ÉMILIE

Ah ! vous voyez bien que vous êtes décidée à essayer.

HONORINE

Tais-toi... j'ai honte ! Oh ! qu'exige-t-on de moi ?... quelle comédie !... Se faire belle... et pour lui ! pour lui plaire !... Mon cœur s'énerve... tiens, tâte... Il me semble que je redeviens tout à coup une enfant. Me voilà reportée aux soirées du printemps, dans la vieille préfecture de Toulouse... se faire belle... et on portait des robes à cette époque !... des horreurs... c'était la mode des manches à gigot... Dieu que c'était laid !

ÉMILIE

Je crois... attendez donc... à cette époque. Comment étaient les robes, décolletées déjà ?

HONORINE

Le gigot était remplacé par d'affreux petits ballonnets... tu sais bien... tu sais bien ?... et on mettait des gants très longs, jusque-là, ça me fait même penser à une chose !... ça me fait penser... (Dieu qu'on est romanesque à vingt ans !)... qu'après un bal, ce gant qu'il avait longuement couvert de baisers, je l'avais enfermé précieusement... Il y a même quelques années, dans un déménagement, j'avais retrouvé cette épave... puis... on est ingrat avec les souvenirs... celui-là a dû être jeté dans quelque coin. Mais en tout cas, j'ai sûrement conservé de cette époque des objets plus consistants qui ont résisté au déménagement.

ÉMILIE

Quels objets ?

HONORINE

Des accessoires de cotillon, un coupe-papier qu'il m'avait donné, représentant, je crois, une plume de coq terminée par un cachet... Où diable ai-je pu fourrer ça ?... Tiens, ça m'aurait distraite, puisque je ne sors pas ce soir et que je suis si triste, de refouiller un peu là dedans... de remuer ces choses... Ça vaudra mieux que de feuilleter des partitions... attends !... Va donc voir, je te prie, sur le dernier rayon de l'armoire grise, dans le petit cagibi... Tu regarderas s'il n'y a pas un vieux carton à chapeaux sur lequel tu liras au crayon le nom de la propriété « Argentiès ». *(Elle détache une clef d'un trousseau.)* Tiens, voilà la clef. Tu me diras en même temps ce que fait Henriette... si elle est sortie ou si elle est dans sa chambre. C'est plus important. *(Une fois Emilie sortie, Honorine prend sur sa petite table, près de sa chaise longue, le téléphone et, debout, elle parle.)* Passy 34-40... Oui, Mademoiselle... Bonjour... c'est moi... non, non... une seconde seulement, c'était pour m'excuser de tant de grossièretés accumulées en un seul jour... J'avais peur tout à coup que vous m'en vouliez... Merci... merci... chérie... J'ai réfléchi, vous savez, je viendrai samedi... C'est entendu... oui, oui... vous avez raison... bien sûr !... Il faut se distraire... alors je vous laisse... Oh ! vous savez, ils se valent tous... au bout de vingt ans d'expérience, j'ai constaté qu'ils finissent toujours par vous casser les cheveux avec l'ondulation... Oui, le mien habite avenue, avenue Wagram, mais il ne vaut pas mieux que les autres, je ne vous le recommande pas !... au revoir... ah ! dites-moi, au fait, si je ne vous revois pas d'ici

là par hasard, ne dites pas à Monsieur de Jussieux que je serai ce soir-là parmi vos invités... Mais oui, bien entendu, seulement, je désire voir s'il me reconnaîtra de lui-même, s'il viendra à moi !... Enfin, vous êtes femme, vous comprendrez !

Emilie entre par la petite porte de droite, tenant un carton. Honorine parle à Emilie tout en parlant au récepteur.

HONORINE

C'est ça... c'est ça... ! *(Au récepteur.)* Merci, chérie, bonne soirée. Je vous laisse. C'est ça ! *(Honorine prend le carton et sans l'ouvrir.)* Je ne m'étais pas trompée, tu vois... « Argentiès »... comme c'est puéril, hein ! la boite de Pandore !... et pourtant, pourtant, rien n'est plus grave, pourtant... eh bien ?...

ÉMILIE

Quoi ?... Eh bien ?...

HONORINE

Henriette ?

ÉMILIE

Ah ! oui ! elle a fait dire à l'office qu'elle ne descendrait pas dîner... J'ai écouté à la porte de sa chambre en passant, je n'ai rien entendu. Alors, j'ai regardé par le trou de la serrure... Elle était comme ça, la tête dans ses mains...

Silence.

HONORINE

Oui, ce soir, les deux chambres resteront fermées à clef et, pendant que les heures passeront, chacune sera là à rêver différemment, elle de ce côté... côté de l'avenir, moi, côté du passé ; je peux bien me payer cette illusion, puisqu'il paraît que ma vie est finie et qu'elle doit s'arrêter

là !... En route ! En route ! Mais pour l'instant, machine arrière !

Emilie sort par la chambre.

HONORINE, *seule.*

(Restée seule, elle va fermer les portes à clef, pose le carton sur la petite table basse près de la chaise longue. Son visage exprime la satisfaction sentimentale et bébête des courtisanes devant le souvenir. Elle s'installe à côté, l'ouvre, en sort quelques accessoires de cotillon, elle fouille encore et en retire un gant ; elle le déplie, l'étire, le porte à son visage et, les yeux clos, elle respire longuement, profondément. Elle se délecte de cette bimbeloterie sentimentale.) Ma jeunesse...

A ce moment la porte du couloir remue. On essaie visiblement de l'ouvrir. Honorine assise à terre ne bouge pas.

LA VOIX D'HENRIETTE

Tu as fermé... Je sais que tu es là... Je pourrais passer par ta chambre, mais puisque tu veux être seule, je m'en vais... Je voulais te dire que c'était entendu. Tu peux dormir tranquille maintenant. Je renonce à mon bonheur. Je m'en irai d'ici par exemple... Je vivrai seule, comme je pourrai... à l'étranger... Dors tranquille, va... Tu as tué ma jeunesse... Adieu !

La voix et les pas s'éloignent.

HONORINE, *répétant, les lèvres tremblantes.*

Ma jeunesse !

RIDEAU

ACTE II

La scène représente, vu de biais, un petit salon avec, à gauche, une loggia à balcon, donnant, au premier étage, sur une salle de concert, dans un hôtel particulier... Cette loggia est surélevée par une sorte de perron à double escalier, il y a cinq marches, plates et grandes, à chaque évolution de l'escalier. Au milieu des deux rampes, par conséquent, en dessous même du palier de la loggia, est disposé tout un coin intime de repos, comportant un meuble divan adossé au mur, une table de lecture, deux fauteuils, et ce coin est comme encastré dans la double évolution des rampes anciennes de fer forgé de la loggia. En sorte que toute cette partie du décor, vue de biais, est assez avancée en scène. La loggia qui, extérieurement, fait ventre sur la salle de concert, est ornée d'un balcon ancien en bois sculpté. A l'aplomb du mur intérieur, sur le palier, les portes vitrées de la loggia sont à coulisses. Mais elles comportent de chaque côté deux grosses retombées de tapisserie ancienne (très simples, en verdure), qui coulissent à la main.

De l'autre côté du théâtre, à droite, une vasque de marbre, entièrement fleurie d'azalées, est attenante au mur. Cette vasque n'est composée que d'une coquille et d'un pied représentant un dauphin. Au-dessus de la vasque, à hauteur d'homme, est encastrée dans le mur une glace cintrée. De chaque côté de la vasque, deux grands fauteuils à haut dossier vénitien. Cette partie du décor forme un petit avancement, une saillie murale.

Au fond de la pièce, qui n'est pas profonde, une petite porte, comprise dans la boiserie générale, qui donne sur le palier d'un petit escalier intérieur, lequel conduit au rez-de-chaussée et, par conséquent, communique avec la salle de concert.

A droite de la pièce, c'est-à-dire sur le mur qui va du caisson de la vasque à la petite porte en boiserie, une porte, au contraire assez grande, donne sur la galerie intérieure de l'hôtel, au premier étage.

Toute la décoration murale et architecturale de la pièce est Renaissance italienne. Plafond peint, par contre, dans le goût du XVIII[e] siècle vénitien, à la Tiepolo.

Au lever du rideau, tout est éteint, comme dans une pièce qui ne sert pas à la réception. Seule, la très grande lumière qui vient de la salle de concert, par la baie ouverte de la loggia, éclaire la scène. On entend une voix de femme qui chante, accompagnée au piano. Un domestique entre dans la galerie et donne l'électricité. Il est suivi d'Honorine.

LE DOMESTIQUE

Si Madame veut entrer...

HONORINE

Merci, Lucien. D'ici, de la loggia, je peux très bien vous indiquer la personne en bas...

Ils montent à la loggia. A ce moment, la voix de femme cesse sur une note aiguë. Applaudissements.

HONORINE

Mais je ne voudrais pas qu'on m'aperçût. *(Elle se dissimule un peu dans les rideaux de tapisserie en regardant dans la salle. Seconde salve d'applaudissements, suivie d'un silence.)* Tenez, approchez-vous... Vous voyez au fond... à droite... Debout dans l'embrasure de la porte... là...

LE DOMESTIQUE, *s'avançant sur le balcon de la loggia.*

Ce Monsieur qui a une barbe noire ?

HONORINE, *s'avançant aussi, légèrement.*

Non... non... plus loin... tenez... comptez trois personnes à partir de la porte et en allant de gauche à droite... Un... deux... tenez, ce Monsieur qui tourne en ce moment la tête et qui met la main à son gilet.

LE DOMESTIQUE

Ah ! oui, Madame, parfaitement...

HONORINE

Eh bien, vous allez lui dire, sans attirer l'atten-

tion de personne, qu'une dame désire lui parler... Conduisez-le ici directement.

LE DOMESTIQUE

Entendu, Madame... Si ce Monsieur demande de la part de qui, dois-je...

HONORINE, *en redescendant les marches.*

Ne dites pas mon nom... dites que vous ne me connaissez pas.

LE DOMESTIQUE, *en bas.*

C'est tout ?

HONORINE

Oui, merci... *(Le domestique sort. Un quatuor à cordes attaque. Elle va à la glace de la vasque s'arranger, mettre du rouge, un peu de poudre, du crayon noir aux yeux. Puis elle éteint quelques lumières, en cherchant les commutateurs, les lumières du haut, notamment. Ensuite, elle revient à la loggia comme précédemment et, dissimulée toujours, regarde.)* Mais il se trompe, l'animal ! Ce serait un comble !... Ah ! non... voilà !...

Elle inspecte d'un coup d'œil la pièce, le champ de bataille pour ainsi dire. Afin d'obtenir plus d'intimité et étouffer la musique, elle tire, en faisant attention au bruit, la porte à coulisse, d'un côté seulement. De l'autre, elle tire la portière, comme si elle marquait l'intention de se dissimuler derrière. Ensuite, elle redescend à moitié, tend l'oreille pour écouter si l'on monte. Puis, brusquement, à un bruit entendu, elle remonte vite les marches et se poste effectivement sur le balcon de la loggia, en laissant retomber derrière elle la tapisserie. La scène reste vide un instant.

LE DOMESTIQUE, *entrant par la porte de la galerie.*

C'est ici, Monsieur.

JUSSIEUX

Mais je ne vois personne.

LE DOMESTIQUE

Cette dame va venir... Si Monsieur veut bien attendre...

JUSSIEUX

Mais enfin... qu'est-ce que cette blague ? Dites-moi son nom ?

LE DOMESTIQUE

Je ne le connais pas, Monsieur.

Le domestique fait un geste vague.

JUSSIEUX

Une jeune dame ?... Elle m'a désigné ou nommé ?

LE DOMESTIQUE

Elle m'a montré et dit : « Vous voyez ce Monsieur... là-bas, qui met la main à son gilet...

JUSSIEUX

Evidemment, c'est une désignation. Merci... c'est bien, je vais attendre.

Le domestique sort.

Resté seul, Jussieux fait exactement ce qu'a fait Honorine, c'est-à-dire qu'il s'inspecte dans la glace, corrige le pli de ses cheveux, l'aplomb du gilet, la cravate. Tout y passe. Satisfait, il siffle, regarde la pièce, frappe la boiserie pour voir si elle est pleine, s'intéresse au plafond, puis, à nouveau, court à la glace pour regarder s'il n'y a pas quelque cheveu tombé sur le col de son habit. Puis, plus tranquille, il sort une boîte de cachou et en croque un pour se parfumer l'haleine. En ce moment, de dos à lui, Honorine soulève sans bruit la tapisserie mais, voyant que Jussieux se regarde dans la glace, lève les mains pour en faire descendre le sang et pour qu'elles soient plus blanches ; elle fait, crainte de le gêner, un pas en arrière et demeure derrière la draperie. Quelques secondes. Elle profite de ce que Jussieux tourne le dos pour pénétrer sur le palier de l'escalier. Mais elle fait exprès de se

présenter de dos à Jussieux, en tirant le second battant de la porte à coulisse, derrière la tapisserie, qu'elle laisse ensuite retomber. Elle prend son temps intentionnellement pour que d'en bas Jussieux soit intrigué par ce dos de femme. Puis elle se retourne brusquement et se penchant sur la grille.

HONORINE

Bonjour, comment allez-vous ?

Lui la considère de loin avec une légère hésitation et en fronçant les yeux pour reconnaître.

HONORINE, *descend et d'une voix plus grave.*

Bonjour, Armand.

Elle vient à lui la main tendue.

JUSSIEUX

Par exemple !

HONORINE

Mais oui !... Je vous demande pardon de me présenter à vous dans cet appareil...

JUSSIEUX, *ahuri.*

Quoi ? Comment ?

HONORINE

C'est-à-dire avec vingt-cinq ans de plus sur moi. Croyez bien que si j'avais pu les déposer au vestiaire...

JUSSIEUX

Ah ! bon !... Vous avez sur moi cet avantage d'avoir pu préparer votre phrase d'entrée... Moi, je suis trop ému... trop surpris !... Excusez ma stupéfaction !...

HONORINE

Tout de même, vous m'avez fait l'honneur de rougir quand vous m'avez reconnue... et je vous en suis très reconnaissante, mon ami.

JUSSIEUX

Le fait est que je viens de sentir le sang m'affluer au visage !

HONORINE

Vous allez vous remettre... Le temps que vos yeux s'habituent au nouvel aspect que je leur présente...

JUSSIEUX

Oh ! ce n'est pas ça... Le temps, si vous voulez, de substituer dans la mémoire un cliché à un autre...

HONORINE

Si vous avez un bon appareil photographique, un magasin qui fonctionne bien, ce sera l'affaire d'une minute.

JUSSIEUX

Voilà, voilà !... C'est déjà fait.

HONORINE

La plaque est descendue ? Interposée entre le souvenir et vos regards ?... C'est curieux comme on s'habitue vite, même aux choses désagréables !

JUSSIEUX

Mais non, j'associe très bien le passé au présent !... C'est même cela qui est un peu hallucinant... Il y a dans votre figure des choses que je retrouve presque intactes... tenez, l'expression des yeux... et d'autres choses évidemment, qui n'ont plus aucun rapport... Oh ! ma chère amie ! comme c'est loin nous deux !... Comme ç'a été tendre, pourtant !...

HONORINE

Hé oui ! Armand !... Vous êtes ce que j'ai le plus aimé au monde... C'est quelque chose, ça !

J'ai toujours soigneusement évité de vous rencontrer. Aujourd'hui, j'ai failli encore ne pas venir.

JUSSIEUX

Tout à l'heure, je causais avec la maîtresse de la maison. Elle ne m'a pas dit que vous étiez là.

HONORINE

On a peut-être eu peur que vous hésitiez entre l'appréhension et la curiosité... et qu'on ne puisse plus vous retrouver. Plusieurs fois, j'aurais pu aisément, au cours de la vie, me placer sur votre chemin ; la peur, la prudence l'emportaient sur tout autre sentiment... Mais ce soir, l'atmosphère me semblait plus convenable... Nous voyez-vous face à face dans un thé ou en pleine réception... « Bonjour, cher Monsieur, vous êtes pour quelque temps à Paris... etc... » quelle horreur !

JUSSIEUX

Ah ! votre présence d'esprit est bien restée la même ! Vous êtes là devant moi, naturelle, souriante... Comme si vous m'aviez vu hier... Il est vra qu'autrefois déjà, dans les circonstances les plus graves,vous auriez pu passer pour frivole ou mutine.

HONORINE

C'est que moi, mon cher, il y a une heure bien comptée que je vous regarde... là... en bas... aller et venir. Une heure pour changer une plaque dans le stéréoscope, c'est beaucoup !... Tenez, je suis habituée à vous comme si je vous connaissais depuis... vingt ans !...

JUSSIEUX

J'ai terriblement changé, n'est-ce pas ?

HONORINE

Pas tant que vous croyez, mais tout de même plus que vous ne l'espérez.

JUSSIEUX

Vers quarante ans, je suis devenu un gros homme... Cette transformation m'a été d'ailleurs très pénible... je vous l'avouerai.

HONORINE

Oh ! Je retrouve, moi aussi, facilement l'expression de vos yeux... Tous ceux qui sont dignes de vivre, Armand, gardent toujours un peu de leur enfance dans les yeux... Faites voir vos mains... *(Il les montre.)* Oui...

JUSSIEUX

Les mains, c'est en effet ce qui se déforme peut-être le moins... Oh ! mais maintenant, je n'ai plus aucun souci de mon aspect !...

HONORINE

Allons donc !... à votre mise... à votre soin de vous-même, rien qu'à la façon dont vous vous coiffez, on sent que vous n'avez pas renoncé !...

JUSSIEUX

Alors, attribuez-le aux habitudes d'un homme officiel... des années de consulat. La jaquette ou la redingote dès onze heures du matin.

HONORINE

C'est que justement, je vous trouve très peu « redingote », vous vous parfumez ?... Rose blanche, hein.

JUSSIEUX

Je ne sais pas !...

HONORINE

Avec ça !... Dites-moi... et... *(Un temps.)* asseyons-nous, d'ailleurs... nous sommes là empotés

en face l'un de l'autre. *(Ils s'asseyent sous la loggia, elle dans le divan, lui sur un fauteuil. Un silence gêné.)* Dites-moi... *(Silence souriant, oppressé et bête.)* Je ne sais plus ce que je voulais dire !

JUSSIEUX, *souriant.*

Soyez tranquille, ça reviendra.

HONORINE

Ah ! oui !... Je voulais vous demander votre opinion.

JUSSIEUX

Sur quoi ?... sur la façon dont Madame Durc a chanté tout à l'heure ?

HONORINE

Sur la vie !... Comment trouvez-vous ça, la vie, maintenant que vous êtes à peu près fixé ?

JUSSIEUX

Evidemment, ça pourrait être mieux... Mais, somme toute, je ne peux pas dire que j'ai été malheureux... Non, je ne le peux pas.

HONORINE

Alors, la course a été belle ?

JUSSIEUX

Pas trop vilaine... Il y a eu des jours que je pourrais marquer de cailloux blancs... puis aussi des passes désagréables... Comme tout le monde !... Je ne vous pose pas la même question ! J'ai sûrement entendu plus parler de vous que vous n'avez entendu parler de moi. Je sais que vous avez été heureuse.

HONORINE

Qui est-ce qui a dit : « L'admirable dans le bonheur des autres, c'est qu'on y croit toujours ? »

Armand, avez-vous quelquefois songé à ce qu'elle aurait été différente, notre vie, si nos parents avaient consenti à un mariage ?... La mienne en tout cas... Je n'aurais pas été du tout la même femme... Est-ce que le son de ma voix a beaucoup vieilli ?... Subsiste-t-il un peu de son timbre de jadis ?... Non, n'est-ce pas ?

JUSSIEUX

Je vais vous dire une chose stupéfiante... je ne me souviens pas du tout de votre voix !... C'est la chose que le temps abolit le plus facilement. Je ne me souviens pas non plus, et même avec effort, de la voix de mon père, et je n'ai cessé de l'entendre qu'il y a une quinzaine d'années. Pourtant, oui, il me semble que votre voix a toujours ses mêmes nasales profondes de jadis... Attendez, je vais y repenser en fermant les yeux ! Dites « Nous passerons par l'écurie et nous ferons seller Basquine ! »

HONORINE

Ah ! non, non ! Ce n'est pas de jeu... Vous choisissez la voix la plus ancienne... celle de notre enfance...

JUSSIEUX

Dites, pour voir.

Il ferme les yeux.

HONORINE

Armand !... Nous passerons par l'écurie et nous ferons seller Basquine... Pauvre Basquine, il y a beau temps qu'elle est morte...

JUSSIEUX

Eh bien, je retrouve le son de votre voix, je vous jure. La preuve, c'est que je viens de revoir la paille fraîche, le coup de soleil sur les poules...

la petite porte basse de l'écurie qui donnait sur les lauriers-tins.

HONORINE

Oui, ce côté si triste, si abandonné du jardin, avec les balsamines traînant à côté des vieux buis.

JUSSIEUX

Avez-vous toujours cette propriété de vos parents ?

HONORINE

Elle appartient encore à ma famille... Mais je pourrais la racheter... J'en ai l'intention... Ce serait bon d'y revivre un peu...

JUSSIEUX

Oh ! défiez-vous de ces exhumations, ma chère ! je les ai essayées quelquefois sans grande réussite... Les souvenirs vous tentent d'abord par leur fraîcheur... et puis, après, ils se dessèchent et ils ont finalement raison de vous... On dirait que les fantômes vous tirent par les pieds ! J'ai horreur de ça !

HONORINE

Quoi ? Vous n'êtes pas respectueux du passé, Armand ? Oh ! quelle désillusion ! J'espérais tant !

JUSSIEUX

Moi ? Il n'y a pas un être au monde qui soit plus sujet aux souvenirs !... Vous tombez mal !... Je dis justement qu'il faut quelquefois résister à leur sujétion... par l'hygiène... Les souvenirs n'ont pas, à tous les âges de la vie, le même charme... Jeunes ils ne pèsent pas d'un poids bien lourd !... Mais quand l'espace se rétrécit devant nous, les mêmes souvenirs prennent un aspect... plus irréparable... on ne joue plus avec eux... Je ne tiens

pas à me rappeler quoi que ce soit de mon existence passée !... Quand des arrière-goûts m'en reviennent... quand des souvenirs se mettent à passer là-bas... pan !... je n'hésite plus à tirer dessus comme sur des lapins !

HONORINE

Quelle belle adolescence nous avons eue !...

JUSSIEUX

Ah ! ça oui !... Quelle joie nous éprouverions à regarder notre enfance, sur l'écran !... Dites donc... Oh ! nous revoir en train d'allumer un fagot de bois ou de monter en barque !

HONORINE

Je vous prie de croire que j'aimerais mieux ça que d'aller au cinéma voir les *Mystères de Chicago*.

JUSSIEUX

Pour moi la fraction de temps qui va de l'enfance à la fin de la jeunesse de dix à vingt-quatre ans est grande comme ça. *(Geste.)* Le reste, petit comme ça... *(Geste.)* En somme, passé cet âge, on ne fait plus que vivre sur ses positions acquises. On croit vivre, on se continue.

HONORINE

Ah ! vous aussi vous avez cette impression... Comme c'est curieux !... Tout le monde n'est pas de la sorte... Il y a des gens qui prétendent n'avoir pas gardé de souvenirs de leur enfance... J'ai des amis comme ça !

JUSSIEUX

Moi aussi... mais ce sont des animaux.

HONORINE

Figurez-vous que le présent ne m'intéresse ja-

mais... qu'à partir du moment où il devient du passé... Et alors je me mets à le regretter, mais à le regretter !... A ce compte-là on ne peut jamais être heureux, n'est-ce pas ?

JUSSIEUX

Mais si... Des natures comme les nôtres vivent au contraire avec plus d'intensité.

HONORINE

Oui, mais tout de même... si l'on était comme les animaux dont vous parlez, si l'on ne faisait pas toujours cette fichue comparaison avec le passé, la vie ne serait pas si difficile que ça !... Vous ne pouvez pas savoir, Armand, à quel point vous avez été l'obsession de ma mémoire... la pierre de touche de tous les bonheurs...

JUSSIEUX

Et vous donc !...

HONORINE

On dit cela... par politesse.

JUSSIEUX

Mais non, c'est la vérité... *(Il a envie de parler, puis s'arrête.)* Je pourrais vous dire, mais à quoi bon ?

HONORINE

Si... si... je vous en prie... ça ne me sera probablement pas désagréable du tout à entendre.

JUSSIEUX

Ah ! que de fois, que de fois j'ai eu votre obsession... même après des années et des années... Tenez, jusque dans l'amour, votre image m'a poursuivi très longtemps... je puis bien vous le dire... *(La voix se fait de plus en plus sourde, plus lente.)*

Pourquoi pas ?... Vous ne saurez jamais combien de fois j'ai embrassé l'épaule nue de la jeune fille que vous étiez... j'ai passé vos petits bras à mon cou... que de fois j'ai dénoué vos cheveux en tenant une autre tête que la vôtre...

HONORINE, *doucement émue.*

Taisez-vous, taisez-vous !... Et pourtant vous avez connu des femmes qui devaient être bien plus jolies que je n'ai jamais dû l'être !... car que de conquêtes n'avez-vous pas faites !... Vous étiez vraiment le type de l'homme à femmes, le prédestiné... On m'a dit que vous aviez été terrible et cruel...

JUSSIEUX

En vérité, des femmes sensibles ont trouvé en moi un ama eur tantôt serviable, tantôt irrité.

HONORINE, *souriant.*

Alors, je vous demande pardon, vous disiez ces femmes... ces aventures !... J'en reviens à mon idée parce que je vous assure que ce n'était pas désagréable du tout.

JUSSIEUX

Oui, vous étiez de ces privilégiées que nous transportons avec nous et auxquelles on fait appel régulièrement dans certaines circonstances, l'ennui, la maladie, la volupté... quelquefois le simple bonheur.

HONORINE

Oh ! oh ! dans le bonheur... rarement sans doute ! Est-ce que je ne revenais pas plus facilement au moment des déceptions ?

JUSSIEUX

Tout de même ! Dans un beau matin de soleil,

dans un paysage qu'on respire largement, dans une musique, on sent, tout à coup, en soi, des associations incompréhensibles... Le passé a l'air de vous crier : « Tiens, bonjour !... Comme on se rencontre !... » Oh ! ce ne sont pas les grands sentiments, les larges agitations de la vie qui reviennent... non... ce sont de petits détails, des sensualités, des choses menues, des brins de paille charriés par la mémoire et qui surnagent on ne sait pourquoi.

HONORINE

Mais dans quel ordre d'idées ? Donnez-moi une indication pour comparer si ce sont un peu les mêmes pailles que j'ai gardées de mon côté.

JUSSIEUX

Rien. Mille broutilles ; vous voulez des exemples ? Eh bien ! sur l'impériale de l'omnibus de famille qui nous conduisait d'Argentiès à la ville, un baiser timide... Cette façon de s'appuyer longuement la joue l'un contre l'autre, une caresse que je vous ai donnée sur votre poignet d'enfant pour sucer le sang d'une petite piqûre... tenez... certaine étreinte dans la grange à foin d'Argentiès... sur le haut du palier... Ah ! nous n'avons pas été loin de nous prendre ce jour-là !...

HONORINE

Oui... oui... je vois... maintenant... C'est à peu près le même ordre d'idées !... Armand, quelle étrange substitution dans la mémoire !... Vous ne trouvez pas ?... Nous nous aimions d'âme profondément, nous avons eu une séparation déchirante, atroce, j'ai voulu mourir et c'est cette partie de nous-mêmes qui s'est le plus effacée... D'autres amours sont venues sans doute qui ont tout absorbé... Ce qui subsiste seul en nous, c'est

ce qui est spécial à la jeunesse et qu'on ne retrouve pas dans les autres amours... une sensualité mêlée à la joie physique de nos vingt ans... ça, c'est l'irréparable !

JUSSIEUX

Oui, la sensualité de la jeunesse c'est si différent de celle qui vient après... J'ai souvent songé qu'à l'heure de la mort ce ne sont pas les vastes adieux, les grandes raisons qu'on a eues de vivre, qui doivent vous hanter, mais de minuscules images de bonheur, une promenade, un paysage, une soirée passée dans la joie... C'est cela, peut-être, qui constitue la part la plus lourde du renoncement !

HONORINE

Ainsi, Armand ! quel bonheur !... vous aussi, vous étiez atteint de cette maladie du souvenir ? Vous ne pouvez imaginer le plaisir que vous me faites !... Alors, comme j'ai eu tort de venir ce soir !

JUSSIEUX

Pourquoi donc ?

HONORINE

J'ai tant de honte d'être devant vous... moi qui suis devenue une vieille femme !... Il ne reste plus rien de moi !... Si vous avez gardé, comme vous le dites, un intense souvenir de notre jeunesse, en substituant l'image nouvelle à l'ancienne, je vous aurai gâché ce souvenir. C'est déjà un crime bien suffisant ! J'aurais peut-être tari en vous une source d'émotion favorite ; Armand, dire que tout le prestige du passé finit peut-être aujourd'hui en ce moment même où nous l'évoquons. Comme ce serait triste !

JUSSIEUX

Justement ! Il ne le faut pas !... C'est si émouvant de nous être retrouvés, même déformés par la vie !... Il ne faut maintenant plus nous perdre de vue... nous allons nous fréquenter beaucoup, beaucoup ! Que faites-vous dans l'existence ? Vous vous ennuyez peut-être... Moi, horriblement... Je reviens incompris dans la vie de Paris... Je ne retrouve plus aucun lien entre le moi d'autrefois et le moi de maintenant. Ce serait si bon de sentir au contraire une amitié profonde basée sur un passé commun... Que de motifs d'être heureux nous soulèverons à chaque pas...

HONORINE

Mais quand vous aurez usé le souvenir, quand vous cesserez d'évoquer cette image, qu'il n'y aura plus d'association de sentiment... entre le passé et le présent... *(Elle soupire.)* Oh ! mon ami !... mon pauvre Armand... Dire que c'est nous, cela, hein ?... Comme c'est émouvant ces cinq minutes de notre vie... *(Elle se lève.)* Tenez, ce gant, prenez-le...

JUSSIEUX, *assis, prend le gant bêtement, sans comprendre.*

Oui... merci...

HONORINE

Ce gant... démodé... c'est celui que je portais certain soir au bal de la Préfecture à Toulouse, un 1er juillet... je crois bien.

JUSSIEUX

Oh ! oui... oui ! Je revois cela tout à coup.

HONORINE

Ce gant, vous l'avez embrassé éperdument. J'avais juré, ce soir-là, de ne plus le remettre à mon

bras et de le conserver... Chose plus étrange, je l'ai retrouvé, mon cher, au fond d'un vieux carton. Comme il ne fallait pas songer, hélas, à le remettre, je vous l'ai apporté. Si ça peut vous intéresser, si vous êtes collectionneur, je vous le cède bien volontiers !

JUSSIEUX, *se levant à son tour et mettant le gant entre le giiet et le plastron.*

Ah ! mais il serait temps que vous en finissiez avec cette vieille légende de l'homme à femmes... Je n'ai jamais cherché à plaire... J'ai eu de bonnes fortunes, c'est vrai, mais bien plus de rencontres brusques et brèves que de véritables amours... J'étais ainsi fait... Les grands voyageurs ne sont guère que des voluptueux... Mais maintenant je vous assure, que je peux faire un mari très sortable.

HONORINE

Oh ! oh ! tout de suite, voyez-vous, les sottises... Il ne faut pas prononcer ce mot.

JUSSIEUX

Mais si... pourquoi pas ?

HONORINE, *s'appuyant légèrement à un fauteuil.*

Ah ! mon ami, tenez... je suis toute tremblante... ne jouez pas avec des mots qui ont fait déjà tant de mal... quand ils étaient jeunes... et qui maintenant sont bien dangereux.

JUSSIEUX

Mais je suis très sérieux. Revoyons-nous d'abord souvent... tous les jours... voulez-vous ? demain je vais déjeuner chez vous, puis vous prendrez le thé à mon hôtel... Vous verrez que je n'ai aucune des manies de célibataire... Et puis

j'ai des talents de société... je fais des tours de cartes épatants... je chante encore pas trop mal...

HONORINE

Vous aviez une si jolie voix de ténor...

JUSSIEUX

Oh ! maintenant je barytonne beaucoup... mais je transpose ce que je chantais autrefois dans un autre ton, ça revient au même.

HONORINE

C'est toute la vie ça !

JUSSIEUX

L'essentiel est de savoir transposer !... Et nous savons, nous autres !...

HONORINE

Hum !... Je n'ai jamais été très forte en solfège...

JUSSIEUX

Vous rappelez-vous nos soirées de musicaillerie idiote sur le piano ancestral ?...

« Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu... »

Il chante avec gestes.

HONORINE

Chut !... On va vous entendre en bas !

JUSSIEUX

Ce serait un joli succès... Ma voix ne porte pas aussi loin que ça !... *(Avec entrain.)* Comment va l'oncle Paul ?

HONORINE

Il est mort.

JUSSIEUX

Allons, tant mieux, tant mieux !... Et mossieu de la Grande-Montagne ?...

HONORINE

Je crois qu'il a épousé sa cuisinière...

JUSSIEUX

Zut !... Je n'ai pas de chance... dans mes évocations... Et votre amie Noëlle... et la vieille statue en plâtre du parc sur le socle de laquelle j'écrivais l'heure de nos rendez-vous ?...

HONORINE

Toujours debout...

JUSSIEUX, *s'emballant.*

Brave fille ! Et le cours de danse... et la plage d'Houlgate... et votre noyade !... oui, oui ! tout est là, je vous dis... vivant... réel... Tout cela se ranime à mesure que nous en parlons !... Avons-nous assez ri ! Nous nous tenions toujours par la main !... Comment n'avons-nous pas fauté par exemple, nous aimant comme nous nous aimions... ça c'est incompréhensible !.. Et comme nous avons eu tort de ne pas nous laisser aller à nos désirs ! Le voilà, tenez, le voilà, le pire des regrets... Oh ! n'avoir pas profité de nous... quand nous étions jeunes et beaux ! N'avoir fait que nous côtoyer, nous effleurer pendant les cinq ou six années les plus délicieuses de la vie !... N'avoir jamais franchi la barrière du désir !... Quelle sottise !... Ah ! oui, quelle sottise !

HONORINE

Et au bénéfice de quoi... quand j'y songe... quand je juge maintenant la vie qui a suivi.

JUSSIEUX

Avoir laissé passer la plus belle forme de nous-mêmes, ce moment si fugace de l'être humain, sans en jouir. Tout cela qui a été englouti horri-

blement vite, et qui ne renait que dans le souvenir désespéré que nous en avons !... Ah ! comme c'est immense la jeunesse !... Nous ne l'avons, ni assouvie, ni réalisée... Ne pas pouvoir la ressusciter ! Quelle injustice que la vie !

HONORINE

Oui, Armand, c'est affreux... Pleurons ensemble, en nous retrouvant, cette espèce de mystification de la vie... Mais c'est un peu le drame de tout le monde, le seul drame qui compte au fond, le seul : le drame du temps !

JUSSIEUX

Non, ce n'est pas vrai qu'il en soit ainsi pour tout le monde. Il ne s'agit pas d'un simple appel vers la jeunesse perdue. Nous pleurons un bonheur que nous aurions pu avoir. Le respect stupide d'autrefois qui a séparé nos bouches, arrêté nos bras au seul moment qui vaille d'être vécu... Je vous vois encore telle que vous étiez... J'adorais votre joue légèrement duvetée comme l'ont certaines adolescentes... vos étirements d'enfant sur l'herbe...

HONORINE

Never more !... Jamais plus !...

JUSSIEUX, *le genoux sur un fauteuil, assez près d'elle qui reste droite, pâle, adossée à la grille des marches.*

Mais, dites, cette odeur puissante de la jeunesse, cette persistance de parfum, nous l'avons encore sur nous. Peut-être pourrons-nous encore la respirer souvent...

HONORINE

Oui, mon ami... mais ce sera autre chose... de défiguré... L'image, la vraie, elle est là... vivante encore... seulement il faut fermer les yeux pour la

voir !.. Tout à l'heure, instinctivement, c'est ce que vous avez fait, d'ailleurs, pour écouter ma voix... Comme je l'avais fait moi-même, il y a deux jours, en respirant le gant que je vous ai donné...

Il le sort de son gilet et, toujours un genou sur le fauteuil, il s'appuie au dossier des deux coudes. Alors il porte le gant à sa bouche, les yeux fermés comme il l'a fait tout à l'heure, mais en accentuant le geste.

JUSSIEUX, *ainsi les yeux clos et comme s'il avait les deux poings à la figure.*

Oui... je vois votre petit chapeau rose... le cou défait... comme je l'ai revu tant de fois... Comme je vous ai appelée dans mes nuits de désir... c'est là !... c'est là... exact, frais, vivant. Oh ! si l'on pouvait une seconde, une seconde seulement, arracher du néant cette image engloutie !... Ah ! le temps qui nous prend tout... et qui ne rend jamais rien...

Il dit cela intérieurement, mentalement, avec une voix chaude et irritée.

Henriette, suivie de Madame de Chevrigny, entre par la petite porte du fond.

HENRIETTE

Eh bien, on te cherchait partout !

MADAME DE CHEVRIGNY

C'est moi qui ai deviné que vous deviez être là...

JUSSIEUX *se retourne et se dresse en poussant une exclamation effarée.*

Oh ! par exemple... Vous !... à vingt ans !

HONORINE, *allant à elles.*

Nous bavardions avec Monsieur de Jussieux...

Nous ne nous étions pas revus depuis tellement d'années!...*(Elle présente.)*Ma fille...Monsieur de Jussieux... un camarade d'enfance dont tu as peut-être entendu parler...

HENRIETTE

Monsieur...

MADAME DE CHEVRIGNY, *prenant le bras d'Honorine.*

Vite, chérie !... La princesse Stirbey veut absolument causer avec vous au sujet de votre protégée... c'est l'entr'acte, la première partie est terminée... Mais comme la Princesse est obligée de nous faire faux bond... descendez vite quelques minutes, je vous en prie, et je vous rends votre liberté.

HONORINE, *se dirigeant avec elle vers la porte du fond et cherchant un diapason naturel.*

Très bien, cette première partie. Nous entendions d'ici, nous n'avons rien perdu. Le quatuor a très bien marché.

MADAME DE CHEVRIGNY

Il n'y a que le violon solo qui n'est vraiment pas très fameux et...

Elles sortent.

JUSSIEUX, *à Henriette qui les suivait.*

Oh ! restez une seconde. Je vous en prie, Mademoiselle, c'est tellement inouï... cette ressemblance avec votre mère quand elle était jeune fille... vous ne pouvez pas savoir ! J'ai failli pousser un cri de stupéfaction quand vous êtes entrée !...

HENRIETTE

Oui, on me l'a déjà dit bien des fois !...

Madame de Chevrigny et Honorine sont sorties en laissant la petite porte ouverte.

JUSSIEUX, *vivement.*

Mais vous ne pouvez pas, Mademoiselle, soupçonner à quel point ! Je suis peut-être le plus vieil ami de votre mère. J'ai assisté à son enfance ; alors, seul parmi vos relations, je puis ce soir rapprocher les images, les comparer. D'autant mieux que je viens justement de revoir votre mère, pour la première fois, depuis... vingt-sept ans.

HENRIETTE

C'est un chiffre.

JUSSIEUX

Quand je l'ai quittée, elle n'était pas beaucoup plus âgée que vous l'êtes maintenant !... Alors songez... Telle que je l'ai quittée, il y a vingt-sept ans, telle je vous retrouve tout à coup, comme une apparition !

HENRIETTE, *intéressée.*

Je lui ressemble vraiment tant que ça ?

JUSSIEUX

Oh ! c'est-à-dire que ce sont plus des expressions que des traits ! Il y a des différences essentielles. Evidemment, si je vous avais vue grandir, si je vous avais rencontrée deux ou trois fois, cette ressemblance me frapperait moins, elle s'atténuerait. Mais pour le moment, Mademoiselle, je ne vous connais pas du tout ! Savais-je seulement exactement si votre mère avait un garçon ou une fille. Et tout à coup, au moment même où elle et moi nous reconstituions ce que le temps nous semblait avoir détruit à jamais... crac ! la porte s'ouvre... je lève les yeux !... Ma parole, il m'a semblé que j'avais un vertige, une espèce d'hallucination ! Et maintenant encore, tenez, près de ce

fauteuil... Oh ! je vous demande pardon, je sens que ce Monsieur inconnu doit vous paraître idiot, mais son émotion est si naturelle.

HENRIETTE, *souriant sympathiquement devant cette volubilité et ce trouble un peu ahuri.*

Mais non, mais non, Monsieur, je devine très bien ce que vous devez éprouver.

JUSSIEUX

C'est que j'ai été un camarade de votre mère, si journalier, si constant. Nous avons eu une enfance très rapprochée...

HENRIETTE

Alors, si vous m'aviez rencontrée dans la rue ou dans le métro, vous n'auriez pas douté une seconde que j'étais la fille de Nono.

JUSSIEUX, *s'animant en parlant debout.*

Oh ! pas une seconde, je vous le garantis. Vous auriez vu, devant vous, un Monsieur qui aurait laissé tomber sa canne ou son chapeau de stupéfaction ! Mais, je vous le répète, ne croyez pas que ce soit une ressemblance de traits absolument définie. En général, les vraies ressemblances ne sont pas perceptibles à tout le monde. Avez-vous remarqué les discussions interminables des parents ?... « Je trouve qu'il ressemble à mon grand-père... Non, à ma mère... Non, à la tienne... », etc..., etc... Il n'y a qu'un étranger, n'importe qui, la concierge, la modiste, mais un œil neuf, en tout cas, qui peut décider du degré ou de la qualité de ressemblances... Oh ! tenez... le mouvement que vous venez de faire... ce geste en avant des cinq doigts de la main ! C'est inouï...

HENRIETTE, *elle rit.*

Dites-moi, Monsieur, ça m'intéresse prodigieu-

sement ce que vous me dites là ! En effet, personne de mon entourage n'a connu maman à l'époque lointaine dont vous parlez !... On m'avait dit souvent que nous avions des ressemblances mais pas à ce point : même dans les photos, j'ai trouvé, comme vous le dites, des différences très sensibles. Il est vrai que les photos, ce n'est pas la vie. Et votre cri de stupéfaction a été si sincère, Monsieur, qu'il n'y a pas de doute possible sur cette espèce d'identité.

JUSSIEUX

Voilà... Vous dites le mot, ce n'est pas de la ressemblance, c'est l'identité même...

HENRIETTE

Mais spécifiez-moi par exemple. Parce que, maintenant, ces points de ressemblances sont tellement effacés.

JUSSIEUX

D'abord, avant tout, les yeux...

HENRIETTE

Là, en effet, tout le monde est d'accord.

JUSSIEUX

Le ton de la chair, la peau, l'expressivité du mouvement général... tenez, cette façon de regarder de côté en levant le sourcil.

HENRIETTE

Comme ça ?

JUSSIEUX, *riant.*

Ah ! non, ne le faites pas exprès, c'est déjà moins ressemblant ! Ça devient de l'imitation... c'est tout autre chose !... Et puis, voulez-vous savoir, par-dessus tout, le rire.

HENRIETTE, *sincèrement étonnée.*

Le rire ? Ah ! ça, vous m'étonnez !... J'ai donc ri en entrant.

JUSSIEUX

Et vous riez encore. Avec moins d'éclat que tout à l'heure, voilà tout.

HENRIETTE

Oh ! je n'appelle pas ça rire ! Vous avez cru l'entendre à vos oreilles !

JUSSIEUX

Alors, qu'est-ce que ce doit être quand c'est ce que vous appelez rire !

HENRIETTE

Non, vous avez vu à peu près mon maximum, et c'est un maximum auquel je n'atteins pas tous les jours.

JUSSIEUX

Voilà qui est étrange, parce que ce qui frappe en vous, c'est, avant tout, une expression de jeunesse et de fraicheur qui n'a pas l'air de pouvoir dégénérer en mélancolie.

HENRIETTE

Oui, le fond de ma nature était gai. J'étais peut-être faite pour le rire, comme Nono elle-même. Seulement la vie s'est chargée de modifier tout ça.

JUSSIEUX

Pas possible. Je vous demande pardon de mon étonnement. Je suis si peu au courant de votre vie à toutes deux... après vingt-sept ans d'absence... Vous avez eu de grands soucis ?...

Il s'assied sur le bras d'un fauteuil en se rapprochant légèrement d'elle qui est debout, au milieu de la scène, et regarde son éventail fermé à la main, puis il le lui prend.

HENRIETTE

Depuis cinq ou six ans, pas mal ! Oui, j'ai eu charge d'âme, moi !

JUSSIEUX

Pourtant à votre âge, voyons !...

HENRIETTE

Mais c'est que, figurez-vous, Monsieur, très jeune, j'ai eu un enfant.

JUSSIEUX

Hein, quoi ?

HENRIETTE

Mais oui, Nono !

JUSSIEUX

Ah ! bon, vous m'avez fait peur ! Cette maternité-là me rassure ! Elle est donc restée si enfant de caractère que cela, Nono ?

HENRIETTE

Mais oui... elle a toujours continué. On n'a jamais pu l'arrêter.

JUSSIEUX

Sapristi, mais c'est que je viens d'avoir une conversation avec elle qui ne me donnait pas du tout cette impression... Oh ! non ! je l'ai trouvée grave, sérieuse, clairvoyante.

HENRIETTE

On a des compartiments secrets, voilà tout.

JUSSIEUX

Ces petits yeux noirs n'ont pas toujours reflété la joie de vivre ? Cette petite bouche a fait la moue ?

HENRIETTE

Plus d'une fois.

JUSSIEUX

Eh bien ! vous avez tort. C'est un crime, soyez gaie, soyez jeune, profitez-en, petite malheureuse. Croyez-en l'homme mûr qui vous parle !... *(Il se lève et s'anime.)* Ah ! la jeunesse, il n'y a que cela d'absolument beau dans la vie ! Tout le reste est vain !... Alors vous ne vous êtes pas roulée dans le foin. Vous n'avez pas joué à chat perché ? Vous ne vous êtes pas enivrée de sport et d'espace ?

HENRIETTE

J'ai fréquenté les cours de la Sorbonne. Je me suis occupée beaucoup d'ouvroirs, j'ai été dans les hôpitaux.

JUSSIEUX, *marchant.*

Horreur, horreur, je vois ça d'ici ! Comment vous appelez-vous au fait ?

HENRIETTE

Henriette.

JUSSIEUX

Les femmes savantes ?

HENRIETTE

Mais il y a un diminutif, « Rirette », pour les intimes.

JUSSIEUX

Rirette ! A la bonne heure, c'est adorable ! Nono, Rirette ; l'un dérive de l'autre !... Vous montez à cheval ? Vous dansez, j'espère ?

HENRIETTE

Et des danses que vous ne dansiez pas de votre temps !

JUSSIEUX, *il s'emballe.*

Quoi ? le tango ? Mais c'est nous qui l'avons

inventé ! le tango, nous dansions tout ! même ce que danseront vos futurs enfants !

HENRIETTE

Où diable avez-vous été si gais que cela tous les deux ? A Toulouse ? Pas possible, c'est extraordinaire !

JUSSIEUX

Mais oui, pourquoi pas ? A Toulouse, à Paris, ailleurs, le lieu importe peu : à la campagne, à Argentiès. Vous connaissez Argentiès ?

HENRIETTE

Oui, j'ai visité cette propriété pleine de souvenirs pour maman. J'y ai passé quelques semaines.

JUSSIEUX

Je vous vois très bien, là-bas ; n'est-ce pas que c'est joli, Argentiès ?

HENRIETTE

Oh ! vous savez, je n'éprouve pas votre enthousiasme.

JUSSIEUX

Vous êtes montée dans les garrigues ?

HENRIETTE

Oui, quelquefois.

JUSSIEUX

Vous avez visité les grands greniers, la serre où l'on met les raisins menacés à sécher ?... la citerne ?

HENRIETTE

Je me suis baignée dans le ravin en plein aprèsmidi... et j'ai même été emportée par le courant.

JUSSIEUX

Il y avait donc de l'eau ! C'est une chance qui

ne m'est jamais arrivée ! Et alors, vous vous êtes raccrochée ?

HENRIETTE

Eperdument... à un saule... Je me suis séchée au soleil et, à trois cents mètres de là, j'ai retrouvé mon costume.

JUSSIEUX

Je vous vois descendant des pentes de la montagne... fourrageant dans les vignes, aux vendanges ?...

HENRIETTE

Je n'y allais pas.

JUSSIEUX

Mais si, je vous y ai vue... Ne dites pas non... Vous coupiez les raisins avec vos petites dents blanches quand ils résistaient ! Ah ! si j'avais été là, je vous aurais bien forcée à rire et à faire l'enfant fou.

HENRIETTE

Bah ! ce soir je me suis un peu plus animée que de coutume. Et votre conversation, Monsieur, est la bienvenue... Je n'ai pas ouvert la bouche à qui que ce soit depuis trois jours, oui... je ne suis pas sortie de la maison.

JUSSIEUX

A ce point. Chagrin, chagrin ?

HENRIETTE

Alors, je m'amuse un peu, ce soir, le monde, la musique... j'oublie, je m'étourdis. Descendons... Passez-moi l'éventail... Dites-moi, mais ce doit être une impression très pénible de retrouver une personne qu'on n'a pas vue depuis vingt-sept ans ?

JUSSIEUX

Très pénible... oui... c'est assez affreux.

HENRIETTE

Et elle, vous l'auriez reconnue, dans la rue ?

JUSSIEUX

Ecoutez, il vaut mieux que nous ne parlions pas de ces choses-là... Je l'ai retrouvée telle quelle, pas changée d'une ligne. Mais oui... puisque je vous vois !

HENRIETTE, *elle a pris l'éventail que lui a tendu Jussieux*

Ça, c'est des blagues. D'abord, maman ne se coiffait pas comme moi.

JUSSIEUX

Dame, la mode a peut-être changé !... On ne sait jamais ! Et puis elle ne se coiffait pas beaucoup, vous savez.

HENRIETTE

Pardon. En tout cas, elle se coiffait pour aller chez le photographe... car, dans toutes les photos que j'ai vues, ses cheveux étaient relevés derrière.

JUSSIEUX

Quelle horreur !... Vous portez un faux témoignage ! Moi, je jure que les cheveux retombaient sur les oreilles, avec une petite frange par devant...

HENRIETTE

Ah ! oui, oui !... ah ! tout à coup... je vois ! un peu comme ça, tenez... attendez...

Elle va à la glace qui est au-dessus de la vasque, elle pose l'éventail sur les azalées et elle défait ses cheveux.

JUSSIEUX

Quoi ? vous vous décoiffez ?... mais je croyais jusqu'ici que, pour la femme, c'était un sacrilège de se décoiffer en soirée.

HENRIETTE

Pas pour moi !... je fais ce que je veux de mes cheveux.

JUSSIEUX

Veinarde !

HENRIETTE

La frange, hein ?

JUSSIEUX

Non, pas tout à fait... Vous permettez ?

HENRIETTE

Faites, faites.

JUSSIEUX, *il s'approche et modifie la frange.*

Là...

HENRIETTE, *montrant du menton le fauteuil où elle a posé ses épingles à cheveux.*

Passez-moi cette épingle. Il faut que le chichi tienne par devant... Merci... Ce n'est pas trop catogan ?

JUSSIEUX

Non, seulement elle portait un ruban noir... au cou, c'est très caractéristique.

HENRIETTE

Je n'en ai pas, mais ça ne fait rien...

JUSSIEUX

Oui, mettez la main comme ça, sous le menton. Oh ! c'est frappant, c'est prodigieux, c'est identique.

HENRIETTE

Il faudra qu'elle me voie comme ça... que je lui fasse un jour la surprise... quand nous serons réconciliées...

JUSSIEUX

Riez pour voir... La petite tête est évidemment un peu pâlotte.

HENRIETTE

Et ça, vous ne connaissez pas ?

JUSSIEUX

Non !

HENRIETTE

Le bracelet de jeune fille de maman... Elle m'a donné tous ses bijoux de jeune fille... Seulement j'ai fait changer la monture qui était démodée et je le porte au-dessus du coude, c'est plus drôle.

JUSSIEUX

Oh ! oui... je reconnais... maintenant... ce bracelet, je l'ai touché... je l'ai serré en dansant.

HENRIETTE

Les petits saphirs, c'est un peu jeunet.

JUSSIEUX

Mais charmant.

HENRIETTE

J'ai le bras beaucoup plus mince de là que ne l'avait maman.

JUSSIEUX

Mais au fait, nous allons voir !

HENRIETTE

Quoi ?

Il sort le gant du gilet.

JUSSIEUX

Voilà la machine à mesurer le temps, Mademoiselle !... Ce simple gant de jeunesse... mettez-le...

HENRIETTE

Qu'est-ce que c'est ? Vous avez l'air d'un prestidigitateur.

JUSSIEUX

C'est cela même. Un gant retrouvé... figurez-vous... un gant de jeune fille !

HENRIETTE, *riant.*

Pas possible ! Un gant à Nono ?... conservé... J'aurais dû m'en douter... Quelle fidélité !

JUSSIEUX

Oh ! retrouvé, retrouvé bien par hasard !... Essayez, petite Rirette... là.

Elle le met.

HENRIETTE

Vous voyez qu'il est tout de même trop grand... et le bracelet retombant dessus.

JUSSIEUX

Oui, voilà... maintenant c'est la réalité elle-même... *(Il touche le bras d'Henriette sur le dossier du fauteuil. Cette fois il parle d'une voix grave, émue, profonde.)* Ce gant qui s'anime... ces doigts... il me semble que je le presse, comme autrefois... Oh ! c'est à devenir fou, vraiment, à force d'évocation... Je suis ému, vous ne vous doutez pas à quel point... Me voici reporté à tant d'années en arrière !... Oh ! ne bougez pas, laissez ce petit bras un moment sur le dossier du fauteuil... mon enfant... mon enfant... laissez un instant le parfum de cette jeunesse venir jusqu'à moi... Ce gant, je le respirais,

je l'embrassais, mais maintenant il vit... comme la réalité...

C'est toujours comme tout à l'heure la poursuite de l'image intérieure, l'obsession. Il laisse fléchir la tête sur le bras d'Henriette, il y dépose quelques furtives caresses.

HENRIETTE, *avec un mouvement de pudeur froissée et surprise.*

Ah çà ! Monsieur !... qu'est-ce que vous faites ?

JUSSIEUX, *les yeux ardents, la voix étouffée.*

Que vous êtes jolie... chère image... que vous êtes jolie.

Entre Honorine par la porte restée ouverte.

HONORINE

La princesse veut te dire adieu... Monsieur de Jussieux, demandez nos manteaux au vestiaire, je vous prie.

Jussieux sort subitement par la droite.

HENRIETTE, *répondant tout de suite au silence glacé de sa mère.*

Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur que tu m'as présenté là ? Figure-toi, naïvement, là, je jouais à te ressembler... Il parlait de ton enfance, il ne tarissait pas et, étant donné son âge, je ne pensais pas qu'il pourrait être autrement que paternel. Tout à coup, quand tu es entrée, j'ai senti tout le long de mon bras un frôlement... Il appuyait les lèvres, de grosses lèvres humides et molles... Ç'a m'a été très désagréable... Je t'en prie, que je ne revoie plus personnellement ce Monsieur qui est sujet à des mouvements trop intempestifs !

HONORINE

Tu ne le reverras pas, sois tranquille.

HENRIETTE

Rien n'est plus pénible pour une jeune fille que de se sentir embrassée par un vieux. C'est une répulsion instinctive chez moi. D'ailleurs, je te dis ça sur le moment, mais n'y attache pas autrement d'importance... je t'en prie... Alors la princesse désire me voir ?

HONORINE

Une seconde, oui.

HENRIETTE *ramasse son éventail.*

J'y vais !...

Elle sort rapidement par la porte du fond. Honorine reste seule, droite, appuyée au dossier d'un grand fauteuil, près de la vasque. Au bout de quelques secondes à peine, Jussieux, qui guettait probablement à la porte de droite, rentre précipitamment.

JUSSIEUX

Il faut absolument que je vous explique.

HONORINE, *sans bouger.*

Allez-vous-en... Allez-vous-en... Je ne veux plus vous revoir.

JUSSIEUX

N'allez pas imaginer que j'aie tenté auprès de cette enfant une caresse indigne... Elle jouait à vous ressembler... une sorte de vertige m'a pris... Je me suis cru reporté à autrefois...

HONORINE

L'excuse que vous vous cherchez ne fait que me meurtrir encore plus... Elle me montre ce qu'il y avait d'insensé dans le rêve de rapprochement que j'avais fait !...

JUSSIEUX

Vous reviviez devant mes yeux... Il y a entre

nous, depuis tout à l'heure, un personnage impalpable, un défunt mais dont je retrouve la trace, le reflet sur des visages... autour de moi... alors je vais de l'un à l'autre... un peu hagard... abasourdi.

HONORINE

Mieux valait mille fois son anéantissement qu'une pareille résurrection ! Allez, vous mentez.

JUSSIEUX

Non !

HONORINE

Peut-être, en effet, un moment, enfiévré par le passé, avez-vous respiré ma beauté défunte dans les traits de ma fille, mais vous n'êtes tout de même pas un halluciné, mon cher, un inconscient !... A d'autres !... Et rien qu'à la façon dont vous promeniez vos lèvres sur le bras de cette enfant, à l'éclat de votre œil, j'ai reconnu le signe... le signe extraordinaire du désir, que l'on voit chez tous ces bellâtres, à quelque âge qu'ils en soient de leur vie cynique et obsédée !... Vous vous étiez bien dépeint vous-même, tout à l'heure... Brusque et brutal. Oui, comme ceux que la volupté ne lâche pas !... Il y avait aussi pour vous l'odeur de la chair fraîche... J'ai compris pourquoi ce parfum de rose blanche qui se dégageait de vous tout à l'heure... Professionnel de l'amour...

JUSSIEUX

C'est faux, c'est faux ! Je m'insurge contre cette interprétation.

HONORINE

Parce qu'elle est vraie !

JUSSIEUX

Ah ! et puis, je dédaigne de me disculper !...

Faites attention, ne repoussez pas cette amitié qui se présente... cette affection tendre, particulière...

HONORINE

Cherchez le mot ! Il ne vient pas tout seul !

JUSSIEUX

Je présage que, de cette rencontre, nous pourrions faire sortir encore des moments heureux pour nous deux.

HONORINE

Je l'ai cru, oui, je peux bien vous l'avouer, je l'ai cru ! Pendant trois jours, depuis que je savais vous rencontrer ici, je ne pensais qu'à cela, je faisais les projets les plus extravagants !... je tremblais, à cette idée, d'émotion, de crainte, d'espoir !... Ah ! vous venez de me rappeler à la réalité ! Quelle insanité si nous avions la folie de nous rapprocher sur des souvenirs. Mieux vaut tout, que cette vie qui m'attendrait, non... Ce qui est mort l'est bien pour toujours. Et si vous avez cru me revoir dans ma fille, c'est le premier émoi qui aurait indiqué tout simplement le passage d'un amour à un autre... Vous, vous continuez. Moi, je finis.

JUSSIEUX

Allons donc ! Vous disiez le contraire tout à l'heure !... Vous affirmiez que le souvenir persiste et nous soutient... Vous me l'avez même prouvé par quelques paroles amicales.

HONORINE

Et mieux encore quand je vous ai revu. Quelle chose étrange que l'imagination ! J'ai cru vous retrouver !... La vieillesse est moins cruelle pour les hommes que pour les femmes. Je vous ai vu

beau, séduisant, toujours jeune. La voilà, la force de l'imagination, Armand... Eh bien, entendez le cri du cœur d'une autre que moi... connaissez cette vérité qui ne sort que de la bouche des enfants !... Je ne vous l'aurais pas dite, mais vous avez été vraiment trop cruel pour que vous ne l'entendiez pas !... Oui, savez-vous ce que cette petite vient de me dire : « « Il m'a effleurée de sa bouche fanée !... Surtout, que je ne le revoie pas, j'ai horreur des vieux ! » Voilà, mon cher, écoutez bien ce mot, écoutez, vous ne l'avez pas volé !... Vieux !... Ça claque ! Vous le voyez, je ne suis pas seule à recevoir un de ces soufflets que la vie réserve à ceux qu'elle a marqués pour le rebut!... Oui, voilà tout l'effet qu'a produit votre baiser, mon cher !... Et je pense à l'émotion que j'aurais ressentie, il n'y a qu'un instant, si c'était à moi que vous l'aviez donné !...

Elle fond en sanglots contre la vasque.

JUSSIEUX

J'ai conscience que je dois être plus insistant maintenant que je vous ai retrouvée... Je ne vous lâcherai pas... Je veux vous revoir absolument... Ecoutez... demain...

HONORINE

Non, non ! Allez-vous-en !... Vous ne comprenez donc pas ? Mais je n'attends plus qu'un instant, c'est celui où votre voix retombera dans le silence, d'où elle n'aurait jamais dû sortir... Nous n'avons rien gagné à cette résurrection... Pour se séparer sur des regrets... mieux valait se séparer sur des illusions !...

JUSSIEUX

Non, je ne m'en irai pas... Vous saurez ce que j'éprouve encore pour vous...

HONORINE

Tenez ce gant... Ce pauvre gant que je vous avais donné !... et que vous essayiez à la main de ma fille !... Il est là, par terre, inutile, bête, caricatural, c'est affreux ! Disparaissez.

JUSSIEUX

Je vous suivrai partout... Vous viendrez chez moi... Et alors je vous parlerai... Vous comprendrez...

HONORINE

Je vous ordonne de vous en aller tout de suite !

JUSSIEUX

Et si je m'attache à vos pas...

HONORINE

Par exemple ! Nous verrons bien !... J'ai un moyen de vous faire partir immédiatement... si je le veux. *(Elle va à la porte de la galerie, elle appelle très vite.)* Lucien... Jean ! Oui, vous, Jean !... Allez dire à Mademoiselle en bas que nous partons... qu'elle monte ici me prendre, mais vite, très vite... Vous lui direz que sa mère est souffrante ! *(A Jussieux.)* Je suis tranquille... vous ne supporterez pas la présence de celle qui vient de vous flageller de ce qualificatif : vieux !... *(Mouvement de Jussieux.)* Ah ! vous voyez bien !

JUSSIEUX, *hésite une seconde, fronce le sourcil, puis lève la tête et, avec un geste brusque de décision un peu hautaine.*

Soit ! Puisque vous le voulez !... Après tout !... C'est un rêve d'après-dîner, un rêve de rencontre qui s'éteint avec une cigarette !... Bah ! ce ne sera pas une affaire !

HONORINE, *l'interrompant.*

N'ajoutez pas un mot sacrilège et vilain... N'achevez pas votre métier d'homme... Adieu, Armand... et cette fois pour toujours !

JUSSIEUX

Si tel est votre désir... ou votre ordre !

HONORINE

Nous avons gâché notre belle image ! Un soir ! Un soir, voyez-vous, nous avons abîmé le souvenir !... Tâchez, Armand, de m'oublier présentement comme je tâcherai de ne me rappeler de vous que le passé charmant... Ce vœu-là, c'est ma dernière coquetterie de femme... envers celui que j'ai tant aimé et que je ne reverrai plus ! Armand, adieu !

JUSSIEUX

Vous voyez bien que j'avais raison !... Mieux vaut tuer les souvenirs que de se laisser détruire par eux !... Bon voyage, ma chère.

Il sort brusquement. Elle reste seule tristement. Entrent Henriette et Martin Puech par la porte du fond.

MARTIN PUECH

Alors ? On part ? On n'attend pas la fin...

HONORINE

Non, allez chercher la voiture... oui... vous-même, mon ami, j'ai un peu mal à la tête... Je ne veux pas attendre... J'ai dit au chauffeur de se tenir au coin de la rue Duret, pour éviter la file... Vous le trouverez là...

Martin Puech sort par la galerie.

HENRIETTE, *inquiète, soupçonneuse.*

Tu es souffrante, réellement ? ou bien c'est un

prétexte pour ne pas redescendre ?... Qu'est-ce que tu as ?

HONORINE, *s'efforçant de prendre un ton naturel.*

Je suis un peu fatiguée, voilà tout !... tandis que toi, je te trouve bonne mine, tu es rose... Si tu veux rester encore ?

HENRIETTE

Non, non, mais j'avoue que ça m'a fait du bien de me secouer un peu et de me changer les idées, ce soir.

HONORINE

Oui, depuis quatre jours nous vivons confinées, hostiles, sans nous adresser la parole... et subitement on vient de reprendre la vie comme auparavant.

HENRIETTE, *tâchant de rire.*

L'armistice ! Dix minutes d'entr'acte !... Les hostilités suspendues.

HONORINE

Ma chérie... pourquoi reprendre les hostilités. La vie ne vaut pas tant d'ennuis !... Moi aussi, cette soirée m'a dégourdi les idées... J'ai beaucoup réfléchi dans ces lumières... dans ce bruit... sans en avoir l'air... Rirette, je vais t'annoncer une grande nouvelle ! une grande résolution... qui, je crois, te causera quelque plaisir et à laquelle tu ne t'attends pas du tout...*(Un temps..)* Je suis décidée à épouser Monsieur Martin Puech. »

HENRIETTE

Maman, voyons ! pourquoi me dire ça ?

HONORINE

Mais je te le dis le plus sérieusement du monde !

Je ne lutte plus !... J'achète ton bonheur, Rirette !... quoi, c'est toi qui pleures maintenant ?... et c'est moi qui souris...

HENRIETTE

Maman !...

HONORINE

Eh bien, Rirette, faudra-t-il te consoler de ton bonheur ?

HENRIETTE, *résolument.*

Non, après ce que je sais... ce que tu m'as dit ! Non, je ne peux plus accepter... ce sacrifice-là !

HONORINE

Puisque c'est moi qui le veux !

HENRIETTE

Je suis si peu préparée... alors t'entendre tout à coup... ainsi. Je me rends compte de l'énormité de ce que j'ai demandé. J'y avais renoncé.

HONORINE

Ma pauvre Rirette, va... ton chagrin enfantin me touche beaucoup... et me console de bien des amertumes passées... Mais j'ai réfléchi, ce ne sera pas si dur que tu le crois ! Bien des choses ont depuis traversé ma cervelle d'étourneau. Vous avez pensé à ma toute vieillesse avant moi, vous avez bien fait.

HENRIETTE

Réfléchis, non... tu l'as dit souvent : la vieillesse n'a pas d'âge.

HONORINE

La vieillesse, ce n'est pas ça du tout ! La vieillesse, mais c'est de n'être plus aimée ! N'hésite pas plus longtemps, va, mon chou, entre le petit

chagrin qui te mouille les yeux et l'immense joie qui te remplit le cœur !... Amoureuse, va !...

Avec un sourire triste.

HENRIETTE, *se jetant à son cou dans ses bras.*

Maman, maman, que tu es bonne et que je t'aime !

HONORINE, *dans un élan farouche.*

Mon enfant adorée,paye-moi par ton bonheur!... Sois heureuse de toutes tes forces, et, s'il y a quelque ombre en moi, elle se dissipera! ... Plus tard, quand tu rouvriras la porte de ma maison et que je te verrai entrer, souriante, les yeux éclatants... à côté de celui que tu aimes... comment veux-tu que je ne sois pas payée au delà du sacrifice ?

HENRIETTE

Oui, oui, je serai heureuse. Ah ! ça, je te le jure !... Heureuse comme tu ne peux même l'imaginer !... Mais ce sacrifice qui te paraissait insurmontable... et dont j'ai honte tout à coup parce que tu l'acceptes... Il n'a pas changé depuis hier ? Alors !

HONORINE

Qu'en sais-tu ?... *(Elle la prend dans ses bras, maternelle et gravement.)* Mon petit chéri. *(Elle lui frappe du doigt le front.)* Ce qui est mauvais, vois-tu... ce sont les rêves qui vivent là-dedans. Ne fais jamais de rêves, ma petite... ne t'encombre pas d'idées fausses et d'images épuisées... Vis ta vie, tout bonnement...sainement. Ne garde rien en toi des jours heureux... afin que tu n'aies jamais à en chasser le fantôme !... et toutes tes actions alors te paraîtront légères ! Voilà ce que j'ai compris en un seul jour et pourquoi ce que je redoutais hier

m'apparait aujourd'hui tout à coup la chose la plus simple et la plus normale du monde !

HENRIETTE

Mais ton bonheur... ce n'est pas une petite question... ton bonheur que tu voulais défendre ?

HONORINE

Le bonheur ! qu'est-ce que c'est que ça ? Ah ! s'il fallait, à mon âge, courir après cet oiseau-là... Mais on n'en finirait plus !... Mon bonheur, vous l'avez estimé à sa juste valeur en réclamant âprement de moi ce qui t'effraie, maintenant que j'y consens !... Mon bonheur ! Ah ! qu'il soit dans tes yeux. Oui, c'est vrai, j'aurais peut-être voulu... souhaité... un peu plus de joie pour moi dans mes vieux jours... mais bast ! c'était trop demander, ça... et la vie n'est pas à la hauteur de nos rêves.

HENRIETTE

Tu vois. Là, dans le coin des yeux...

HONORINE, *l'étreignant en larmes.*

Embrasse-moi... Je te dis de m'embrasser de toutes tes forces ! Serre, serre fort... *(Elle l'étreint, puis elle se dégage.)* Ah ! que c'est bon, ça !

HENRIETTE

Je t'aime, je t'aime à la folie, maman !... Je m'en suis aperçue encore tout à l'heure quand je t'écoutais parler de toi... de ton passé... de ta beauté d'autrefois... J'oubliais que nous étions brouillées... Comment ai-je pu dire d'aussi vilaines paroles ? Je les croyais.

HONORINE

Parbleu ! On croit toujours toucher le fond de son cœur ! Mais un cœur c'est bien plus profond

que ça... on s'y perdrait... Allons, essuie tes yeux, sale gosse... vilain amour. Et puis, tu sais, ne te dis pas que je vais pleurer des jours et des jours... faire des grimaces à tout le monde. Tu connais Nono ? Elle est brave et courageuse une fois qu'elle a pris son parti... *(Elle enfonce ses épingles dans son chapeau.)* Aïe donc !... Seulement, ce qui me fait rage, c'est Arnould... ou ça m'embête un peu de combler de joie toute cette noble famille... Au fait, dis-donc, j'y pense... Tiens-toi, hein ?

HENRIETTE

Comment ça ?

HONORINE

Avec Tigrotin. Pas une allusion ?

HENRIETTE

Tu plaisantes.

HONORINE

Mais c'est que je vais lui faire déguster ça en plusieurs morceaux... Tu ne me vois pas tout à l'heure lui confier, quand il sera en face de nous, sur le strapontin : « Mon cher, je vais vous annoncer une bonne nouvelle ! Je vous accorde ma main. » Non, non ! Il faut qu'il apprécie, cet homme, son bonheur, à petit feu !

HENRIETTE

Maman !

HONORINE

Il me semble que tu le dis bien mieux qu'hier : est-ce que je m'abuse, mais jamais tu n'as prononcé avec tant de douceur ce mot déjà si rare dans ta bouche !... Eh bien, garde-la pour nous deux, l'inflexion nouvelle... Si tu veux me faire plaisir, continue à m'appeler Nono devant tout

le monde ! Et maman pour quand on sera seules... veux-tu ?

Entre Martin Puech.

MARTIN PUECH

Je ne vous ai pas fait trop attendre ? Je vous ai même apporté le vestiaire !

HONORINE

Vous pensez à tout ! Vous êtes désarmant. *(Avec un soupir.)* Ah ! vous ne serez jamais celui qui ne trouve pas la voiture qu'on lui envoie chercher !

MARTIN PUECH, *tendant les manteaux.*

Vous ne vous êtes pas impatientées, c'est l'essentiel.

HONORINE, *pendant qu'il leur met les manteaux.*

La foire recommençait en bas ; nous écoutions sagement...

MARTIN PUECH

Cette Madame Durc a une voix merveilleuse !

HONORINE

Là ! ça y est !... Mon cher, vous n'y connaissez rien... elle chante comme une poule d'eau ; à part ça...

MARTIN PUECH

Ah ! je ne suis pas de votre avis.

HONORINE

Mais parbleu ! Je pense bien !... Sans quoi ce ne serait pas drôle !... En fait de musique moderne, vous en êtes resté à Gounod... Là... maintenant... à votre tour...

Elle veut l'aider à mettre son paletot.

MARTIN PUECH

Jamais de la vie !... Qu'est-ce qui vous prend ? Je ne permettrai pas.

HONORINE

Allons ! pas de façons... Je tiens spécialement ce soir à vous mettre votre pardessus...

MARTIN PUECH, *se défendant.*

Ce serait bien la première fois.

HONORINE

C'est justement, j'ai soif de sensations nouvelles !... Là ! mon ami... ça y est... hop... *(Elle tire même assez violemment le collet, un peu comme on fait pour un mannequin. Haut.)* Eh bien, il me semble que je n'ai fait que ça toute mon existence.

MARTIN PUECH

Merci.

HONORINE, *avec une moue comique et un regard qui vrille.*

Mais il a assez bon chic ce pardessus !

MARTIN PUECH

N'est-ce pas ?

HONORINE, *sèchement.*

Je suis décidée à lui trouver du chic, ça revient au même.

Elle regarde dans la poche intérieure du pardessus.

MARTIN PUECH

Vous cherchez ?

HONORINE

La date... Oh ! Oh ! il est d'il y a deux ans ! Deux ans, Roméo. . Je ne veux pas de ça, Roméo !

MARTIN PUECH

Je vais vous dire... je...

HENRIETTE

Pas d'explications. A partir d'aujourd'hui vous vous habillerez à Londres ! D'abord, je le veux.

MARTIN PUECH

C'est un peu loin...

HONORINE

On n'y va pas soi-même !... On y envoie son image... Passez.

Au moment où elles vont sortir, Henriette tire Nono par le bras sans être vue de Martin Puech et, furtive, elle lui baise la main en murmurant avec une expression émue.

HENRIETTE

Maman !

Honorine lui donne une petite caresse tendre sur la joue.

MARTIN PUECH, *se retournant sur le seuil.*

Quoi ?

HONORINE

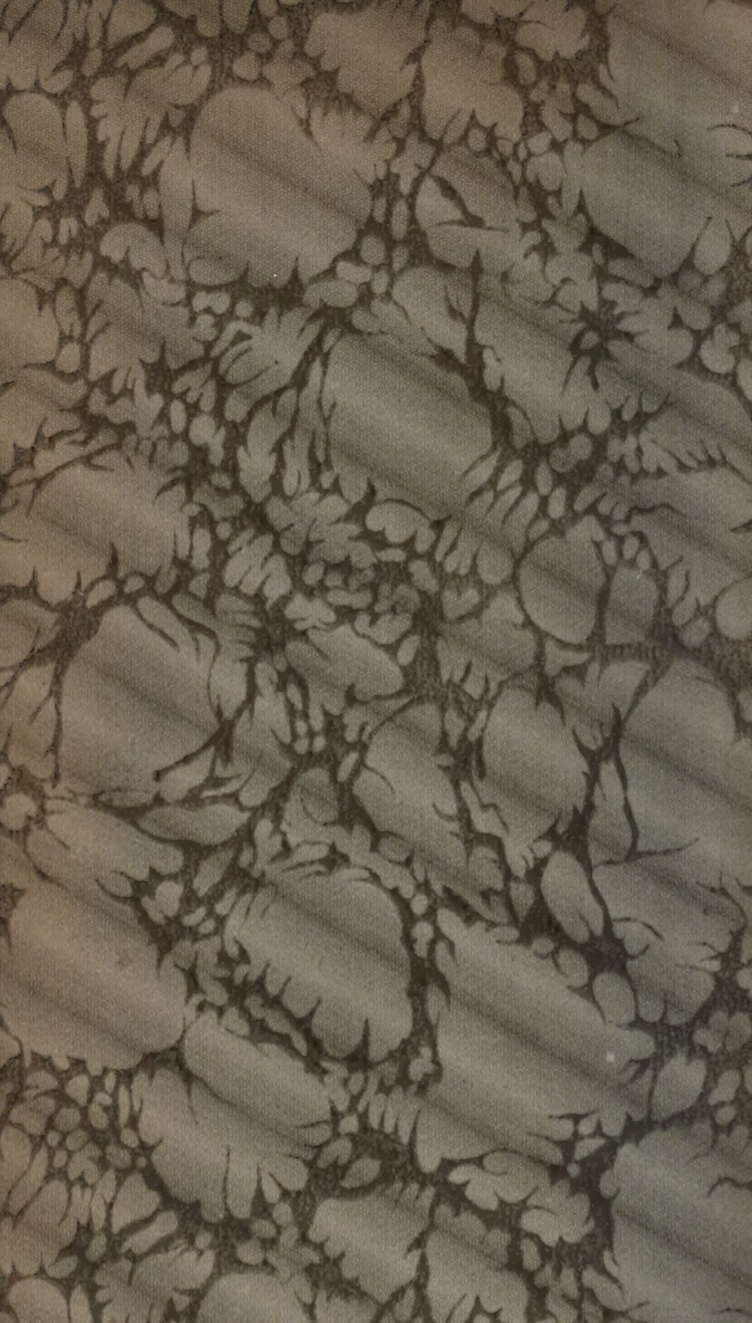
Des petits secrets entre nous !... Passe, chérie adorée. *(A Martin Puech qui s'efface.)* On n'y va pas à Londres !... Vous devriez savoir ces choses-là à votre âge, mon cher !... Nous ferons faire un mannequin de vous. Mais oui, un mannequin très ressemblant... puis nous l'expédierons en Angleterre et là... deux coupeurs s'empareront de lui... puis...

Plus personne.

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Jouve et Cie. 15, rue Racine, Paris. — 8-1927



PQ 2603 A7A19 1922 t.8
Bataille, Henry
Théâtre complet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

